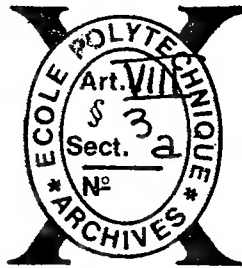


JACQUES MANTOUX



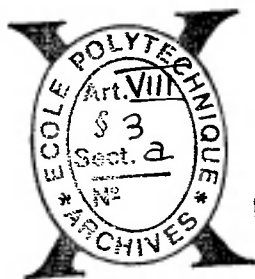
MEMOIRES 1939-1945

o

VOLUME I

17 Février 1995

JACQUES MANTOUX (X-41)
22, avenue Nicolas Bolleau
38100 GRENOBLE
Tél. 76 25 24 12



Adressée à: Genest CARTIER (92)
Anne MARTEL (92)
Cyrille VERNIER (93)

Caissiers de promotions

« 1939 - 1945 »

Je viens de déposer à la Bibliothèque de l'Ecole Polytechnique un des quelques exemplaires de "Mémoires 39-45" couvrant la période de mes 18 à 24 ans. Je l'ai fait après mûre réflexion, ce texte ayant été rédigé (vers 1991), à l'origine, pour mes seuls fils, et quelques intimes.

Je fais partie des huit élèves de ma promotion 1941 (auxquels se joignirent 2 élèves de la 39 et un 40) qui s'évadèrent de France au début de leur seconde année d'X, à Villeurbanne, peu après le coup de force allemand sur la zone sud, en Novembre 42, pour pouvoir s'enrôler dans les armées de la reconquête.

Tous furent, alors, exclus de l'Ecole.

J'ai pensé devoir ajouter à ces Mémoires, pour les lecteurs X, une Préface tout à fait nécessaire. Je vous la joins ici.

Il me faut maintenant ajouter encore, à votre intention particulière, plusieurs informations qui complètent cette Préface elle-même, et achèvent d'expliquer ma décision.

L'Histoire de l'Ecole Polytechnique, pour la sombre période de Vichy et de l'occupation allemande, a été présentée le plus souvent avec calcul, pour laisser une image aseptisée, où tout le monde aurait fait de son mieux, dans la tristesse, sans que personne (à part "quelques départs pour les maquis" courant 43) soit sorti de la grisaille, ni de la bienséance.

Cette image, où l'édulcoration s'entremêle avec la contre-vérité ouverte, semble faire autorité, étant puisée dans un premier ouvrage publié, pour se répéter d'une occasion à l'autre, jusque dans le très récent Agenda du Bicentenaire.

Voici donc quelques faits qui ne laissent aucune place à la complaisance, encore moins au mensonge, et que je dois énoncer ici parce qu'ils ne figurent ni dans mes Mémoires, ni dans ceux, précédemment déposés à votre Bibliothèque, de mon camarade de promo et d'évasion de France André Daubos ("Les Grandes Vacances par A. Daubos) qui y raconte, par notre mémoire collective, le complot de notre évasion et sa réalisation.

.../...

COPIE

À conserver avec mes
MEMOIRES 1939-45
à la Bibliothèque
de l'Ecole Polytechnique

1/ Sur l'attitude du commandement de l'Ecole en 41-42:

Son Gouverneur, le Général de Division Durand, était un ancien prisonnier de guerre, rapatrié sur engagement signé de ne rien entreprendre contre l'Allemagne (un certain nombre de rapatriements d'officiers généraux eurent lieu sur cette base vers 1941).

Son Sous-Gouverneur, le lieutenant-colonel A. de Tarlé (20N) était un activiste d'extrême-droite, à l'antisémitisme maniaque. Il est question davantage de ce dernier dans mes Mémoires et dans ceux de Daubos.

Pour ce qui est du Général Durand, le dossier de la Commission d'enquête constituée à l'automne 1944 sous la présidence du nouveau Gouverneur de l'X, le Général de Division Brisac, dossier aux Archives du Ministère de la Défense, contient le témoignage développé de mon camarade Thomas (un autre des huit évadés de France de Janvier 43 de ma promo), alors sous-lieutenant d'artillerie à la Division Leclerc. Ce témoignage concerne l'exposé du Général Durand devant la promo 41, en Décembre 42. Evoquant les menaces qui pèsent sur la France, il énumère comparativement leurs risques. Au départ, un constat: "La France se meurt".

-Victoire de l'U.R.S.S. ? La France sombrerait dans le communisme.

-Victoire des Anglo-Saxons ? La France retomberait sous le joug de la ploutocratie judéo-maçonnique.

-Conclusion: seule une collaboration franche et loyale avec l'Allemagne peut permettre à la France de retrouver, grâce à la considération rétablie de celle-ci, une place peut-être secondaire, mais tout de même acceptable dans l'Europe de demain.

Outre que Thomas est toujours vivant pour conforter son témoignage d'il y a cinquante ans, j'apporte à celui-ci ma caution propre de témoin "oculaire et auriculaire". Je ne suis pas seul, du reste, à pouvoir le faire.

2/ Sur la prétendue sollicitude manifestée par les hautes instances de l'X devant la situation imposée aux élèves classés "juifs":

Les dispositions raciales du règlement d'admission à l'X pour 1941 figurent en photocopie du texte officiel dans mes Mémoires. Outrepassant ce règlement, le Conseil de Perfectionnement, par une décision secrète, créa la précédent aggravant d'un "numerus clausus" racial, en excluant de la liste d'admission notre camarade Horowitz. Réintégré en 1945, celui-ci,

.../...



scientifique de haut niveau, s'illustra rapidement comme une des grandes figures du Commissariat à l'Energie Atomique.

Le Sous-Gouverneur de Tarlé sut imaginer toute une variété de mesures de discrimination, offensantes et humiliantes, contre les élèves classés "juifs", encourageant par là-même, suivant la mécanique la plus classique, la contagion de l'antisémitisme parmi l'encadrement, et de là parmi les élèves les moins armés moralement.

Lors du transfert de l'Ecole de Villeurbanne à Paris (Pâques 1943), de Tarlé largua purement et simplement ceux de ces élèves qui restaient dans l'effectif de la 41, déclarant: "Je ne vais pas m'encombrer de Juifs à Paris". Là aussi, des témoins subsistent.

Sur ces tendances, on ne connaît pas de réactions provenant du Conseil de Perfectionnement de l'époque. "L'Histoire de l'Ecole Polytechnique" de Callot (31) - toutes réserves faites sur son fond - mentionne toutefois une préoccupation devant... un certain excès dans la place donnée à l'éducation physique, voire... à l'éducation "morale". !!!

3/ 1994: Le scandale Bichelonne:



Celui-ci a fait déborder le vase.

Voyez l'Agenda du Bicentenaire: au chapitre "Les Gloires de l'X" - un véritable palmarès: un seul nom cité par promotion - vous trouvez:

1923: J. Bichelonne, Ministre de l'Industrie

Qui est Bichelonne ?

C'est d'abord le Major de sortie de cette promo, Corpsard des Mines. Brillant, il devient en 1939 Directeur de Cabinet de Raoul Dautry à l'Armement. En 1942, il se retrouve Secrétaire d'Etat (et jamais Ministre, cette appellation masquant le fait de fonctions exercées sous Vichy, où il n'y eut que celle de Secrétaire d'Etat), sous Laval, qui lui adjoint par la suite la Main d'Oeuvre, charge cruciale en face des besoins exprimés par l'occupant. L'Industrie lui donne la tutelle de l'X (précédemment rattaché aux... Télécommunications !)

Tout au long de 1942, les Allemands exercent une pression croissante pour se procurer des travailleurs français. C'est la "Relève" (des prisonniers, une opération d'ailleurs truquée), et d'autres opérations orchestrées, mais finalement insuffisantes.

.../...

Sauckel, le délégué pour la France du Ministre allemand pour la Main d'oeuvre Speer (condamné à mort à Nuremberg pour crimes de guerre et exécuté), presse Bichelonne; ensemble, ils essaient d'optimiser le problème.

En Novembre 42, coup de froid. Les Alliés ont débarqué en Afrique du Nord; l'armée allemande se rue sur la zone "libre", désarmement et dissolvent l'armée d'armistice, tentent de prendre d'assaut la flotte, qui se saborde tragiquement, à Toulon.

Laval décide d'essayer de raccommoder les choses, demande à être reçu par Hitler; on l'envoie au Grand Quartier Général oriental de la Wehrmacht. Nous sommes en décembre 42; Bichelonne l'accompagne, y confère longuement avec le Ministre Speer.

Début Janvier, il est averti du départ pour l'Espagne et l'Afrique du Nord des deux premiers conjurés (dont moi-même). Il accourt immédiatement à Villeurbanne, lance les foudres de Vichy sur quiconque suivrait "ces traîtres", assiste au Conseil de Discipline qui prononce leur exclusion, brandit la menace de fermeture de l'Ecole... Il sera, hélas, très bien écouté...

(De son côté, le Général Durand invite par lettre, peu après les départs suivants, les parents de l'élève Daubos à dénoncer sa filière de sortie de France).

Dès Février, Bichelonne promulgue le sinistre Service du Travail Obligatoire, qui va procurer au IIIème Reich plus de 700.000 jeunes Français des classes 1920, 21 et 22, pour ses usines d'armement, et qui va mettre officiellement les polices françaises, et bientôt la Milice, au service de la chasse aux réfractaires, et, de fil en aiguille, aux maquis.

Les promos 42 et 43, prises dans le filet de ces opérations de façon aggravée par le retour à Paris de l'Ecole, devront livrer 150 à 200 élèves au S.T.O., qui travailleront, en France principalement (mince victoire de négociation) pour l'effort de guerre ennemi.

En Juillet 44, dans la grande panique créée à Vichy par le débarquement et la rupture du front en Normandie, Bichelonne se retrouve à Paris avec deux autres "ultras" (Doriot et Déat, je crois). Jugeant Laval trop mou, ils signent ensemble une proclamation le destituant (!) et se constituent en triumvirat. Ce geste reste sans suite. Derrière Pétain emmené de force en Allemagne, Laval, Doriot, etc. se précipitent en désordre à Sigmaringen. Bichelonne rejoint de son côté.

.../...



On sait peu de choses sur sa vie là-bas. Par contre, voici des précisions sur les circonstances de sa mort, en décembre 44.

"Bichelonne mourra dans une clinique où les S.S. avaient voulu qu'il entre pour lui faire subir une opération. Selon certains, il y aurait été assassiné."

(Robert Aron, Histoire de Vichy, Ed. Fayard, 1950)

"Bichelonne, qui souffrait d'une triple fracture du genou, va mourir en Décembre 1944 des suites d'une opération tentée en Prusse Orientale par le docteur Gehrardt, chirurgien d'une division S.S."

(H. Amouroux, La Grande Histoire des Français sous l'Occupation, Tome 10, Ed. Laffont, 1993)

Voilà le personnage qu'un comité de sélection, constitué de polytechniciens, a choisi en 1993-94 pour figurer parmi les "Gloires de l'X", l'emportant, dans sa promotion, sur ses deux-cent-cinquante-deux camarades!!!

+
+ +

Le problème de la résurgence tardive d'un parti de la réhabilitation de Vichy et de la Collaboration n'est pas actuellement particulier à l'X. Mais l'X n'en est pas non plus exempt, même si certaines de ses manifestations ont pris des formes plus... enveloppées.

Les jeunes d'aujourd'hui ont parfaitement raison de donner toute priorité d'attention au présent et à l'avenir, sans prendre trop de temps à scruter à la loupe un passé qui s'éloigne.

Mais ce passé contient assez de choses dont ils n'ont pas à rougir. Ils ont le droit qu'on le leur conserve dans sa vérité, et rien que dans sa vérité.

Ayant à apprendre à se tromper le moins possible, il peut aussi leur importer d'être trompé le moins possible.

Ce sera ici mon souhait, et mon dernier mot

Avec mes sentiments cordiaux

M. Mansour



Janvier 1995

M E M O I R E S 1 9 3 9 - 1 9 4 5

de Jacques MANTOUX (41)



P R E F A C E

établie pour l'exemplaire remis à la Bibliothèque
de l'Ecole Polytechnique

Ces Mémoires ont été rédigés vers 1990-1991 avec pour but primitif de conserver, pour les quatre fils de l'auteur, un support de connaissance des années de jeunesse de leur père (de sa 18ème à sa 24ème année), vécues au cours de la Deuxième Guerre Mondiale.

Ce ne sont ainsi pas des Mémoires de guerre au sens absolu.

En effet, en Septembre 1939, j'entrais en Mathématiques Spéciales. On verra comment ma tentative de rallier Londres dès le 18 Juin 1940, à l'appel du Général de Gaulle, échoua. Comment je vécus la "non-occupation" de 1940 à 1942, d'abord en redoublant Maths'Spé à Lyon, puis à l'X en 1941-42.

Parmi les jeunes qui avaient pu rejoindre la France Libre au premier jour, se trouvaient au moins un cousin, officier, et deux intimes camarades de lycée. Mon frère aîné, lieutenant aviateur de réserve, gagnait les Etats-Unis en 1941, pour rejoindre par là et reprendre le combat. Ma famille et moi, refusant la défaite dès la première heure, écoutions Radio-Londres (la BBC), en dépit de tous brouillages, soir et matin.

A l'X, je découvris bientôt ceux de mes camarades qui partageaient mes sentiments, et parmi eux, ceux qui comme moi avaient tenté, et manqué de peu, l'embarquement pour les ports anglais, en Juin 40.

Ce fut le noyau dur d'un des tandems candidats à l'élection de la Caisse de notre Promo 41. Il fut battu, largement, par LE tandem "conformiste", appuyé par trois fils de généraux de l'armée d'armistice, et en outre bien vu par une Administration vigoureusement vichyste, et bientôt collaborationniste.

Clou de la campagne de ce tandem victorieux, Jammes-Vieillard, une conférence donnée dans le grand amphi même par le célèbre chantre de l'antirépublicanisme et de l'antisémitisme Charles Maurras, emblème vivant de l'extrême-droite depuis la lointaine Affaire Dreyfus, - avec le bénéfice d'un "Nihil Obstat" d'un commandement d'Ecole entièrement ouvert à ces vues.

.../...

La dissolution, violente et humiliante, du résidu des Armées dites d'armistice par la Wehrmacht en Novembre 1942, en réponse au débarquement allié en Afrique du Nord, fut le signal final pour l'action des camarades demeurés conscients des enjeux de la guerre mondiale en cours. Déjà, rafles, répression de la Résistance en pleine croissance, exécutions, et autres exactions des Nazis noircissaient davantage le tableau, en ne se tenant qu'à ce qu'on n'avait pas le droit d'ignorer. Les mieux informés savaient en outre les affreuses menaces qui s'abattaient sur les Juifs, sans distinction d'âge ou de sexe; et aussi, les tourments infligés aux populations d'Alsace et de Lorraine, dont Vichy, dans son abaissement, avait dû accepter de taire l'annexion au IIIème Reich.

Tout cela aggravait ce qui n'avait été d'abord que consternation, colère, honte, et dénuement.

L'attitude du Général DURAND, Gouverneur, ancien prisonnier, rapatrié moyennant parole de ne nuire en rien à l'Allemagne; et du Lieutenant-Colonel de TARLE (20N), Sous-Gouverneur, ainsi que de plusieurs officiers "du cadre", de plus en plus ouvertement acquis aux mots d'ordre contre les Alliés et pour la collaboration, écoeurait notre petite phalange au-delà de toute expression.

Fin Novembre 1942, une quinzaine de camarades, vite organisés en société secrète, avec ses contingences de discipline etc. se déclaraient prêts à rejoindre, par l'Espagne, les armées françaises "de l'extérieur".

Pour nous, ce n'était qu'un devoir, simple et sacré.

Dans la devise de l'Ecole, la Patrie vient d'abord.

Les Sciences, ensuite.

La Gloire, je la laisse à qui en veut.

Or la Patrie était foulée aux pieds sous nos yeux, et pas seulement par les Allemands. Les traditions d'honneur polytechnicien étaient dévoyées par un commandement indigne. Même dans le cadre de l'enseignement, les professeurs nationalo-vichystes comme Gaston Julia (Géométrie) plastronnaient, tandis que leurs rares collègues résistants, comme Jacques Chapelon (Algèbre) devaient raser les murs.

Entre Décembre 42 et Février 43, huit X-41, deux X-40 et deux X-39 qui faisaient leurs études avec les "41" passèrent en Espagne, et de là en France ou en Grande-Bretagne. Onze de ces douze empruntèrent pour cela la même filière. Il me revint

.../...

de l'établir, juste après Noël 42, et de l'inaugurer, début janvier 43. Là se termine l'histoire de ma scolarité à l'X.

Nous fumes tous exclus avec fracas, avec les invectives particulières du Lt Colonel de Tarlé, et la participation personnelle du Secrétaire d'Etat de tutelle, le "camarade" Bichelonne (23), qui arrivait tout juste du Grand Quartier oriental d'Hitler, où il avait accompagné Lavel, rencontré Goering, et davantage Speer, avec qui il venait de concoctionner le sinistre Service du Travail Obligatoire, promulgué le mois suivant.

"Les Grandes Vacances", Mémoires de Daubos, mon ami, camarade de Promo et surtout d'évasion de France, sont déposés à la bibliothèque de l'X depuis bon nombre d'années; on y retrouvera une relation particulièrement vive de cet épisode, et comment Bichelonne harangua la Promo 41, brandissant la menace de fermeture de l'Ecole, et précisant que Pétain, informé des deux premiers départs (dont le mien), avait dit: "Ce sont des traîtres".

Le lecteur de ces lignes retrouvera, lui, avec stupéfaction le nom de Bichelonne, seul retenu pour sa promotion 1923 au palmarès des "Gloires de l'X", chapitre distingué du récent Agenda du Bicentenaire de l'Ecole.

Il aura ainsi le loisir de se demander comment, encore en 1994, ceci a pu se produire. S'ils en trouvent le fin mot, les perspicaces auront fait un grand pas dans la connaissance des avatars de l'Ecole, et de l'AX, pendant l'Occupation, et jusqu'à ce jour.

Mon récit est divisé en trois "prologues" jusqu'à mon arrivée effective en ligne, sur le front d'Italie. Là commence la dernière partie, la seule à avoir droit au titre de "Guerre".

On y verra ce que j'ai vécu, et à quoi j'ai survécu.

D'autres ont fait bien plus, souffert davantage dans leur chair ou leur coeur.

J'ai toutefois le sentiment que mon histoire ne fait pas honte à l'honneur de l'Ecole. J'ai souhaité contribuer pour ma petite part à sa défense, dans un moment où les bras qui s'employaient à forger la Victoire n'étaient guère en excédent.

C'est à cause de l'X que j'ai endossé l'uniforme d'artilleur, pour la tradition. Je ne fis d'ailleurs que rejoindre ainsi un

.../...

nombre nullement négligeable de nos anciens, et particulièrement, ceux qui servirent dès les débuts de la Résistance, en 1940 et 1941, envers qui je garde un respect inaltérable. Sur les 12 camarades ayant quitté l'Ecole en Janvier-Février 43, dix firent choix de l'artillerie (les "39" en étaient déjà); les deux autres servirent dans la Marine.

La forme de ce récit à usage d'abord familial, qui nomme sans doute excessivement des membres de mes entourages, surtout de 1939 à 1941, m'a fait longtemps hésiter à le remettre à l'X.

Je n'ai plus ni le temps, ni le goût de le reprendre, malgré ce défaut (parmi d'autres).

Le lecteur sensible à cet aspect pourra à son gré, soit évidemment renoncer, soit sauter certains passages; il trouvera peut-être alors (selon l'avis des quelque vingt premiers lecteurs, hors famille), quelque intérêt au reste.

De place en place, j'ai évoqué les grandes étapes de la guerre en cours, pour meilleure insertion de mon parcours dans la texture de ce temps-là: mon public n'en est pas.

Le volume III, écrit le dernier, évoque ainsi en particulier les arcanes de l'antagonisme de Gaulle - Giraud, qui fut celui de deux conceptions de la société française. Mon expérience de cinquante ans passés m'assure que cet antagonisme subsiste encore dans les générations suivantes, sans merci.

A ce titre il valait, je crois, un peu de description fouillée, après en avoir reçu quelques éclaboussures, et surtout vu les méfaits d'ensemble.

NOTES ADDITIVES

A l'occasion d'un retraitage de quelques exemplaires de cet ouvrage, fin 1993, je rassemble ici diverses corrections qui m'ont été adressées par plusieurs amis lecteurs... attentifs. Qu'ils en soient remerciés.

Vol. I, p. 3: Van Lubbe ne fut pas exécuté après sa condamnation à mort, mais curieusement, maintenu en détention jusque presque à la fin de la guerre, où brusquement l'ordre vint de Berlin de le tuer (information reçue de Paul Funel, X-41 évadé de France en 1943).

Vol. II, pp. 137-8: Jean Grumbach fut jugé à Bizerte, non à Tunis. Sa femme, partie de France avec lui dans l'espoir commun d'arriver à Londres, et réchappée de l'arrestation sur le bateau, avait trouvé refuge à Tlemcen, où elle accoucha d'un fils, tandis que son mari était condamné à trois ans de forteresse (à Bizerte). C'est là que Habib le vit, mais il s'échappa en même temps que celui-ci et retrouva sa femme à Tunis, où ils vécurent un moment cachés sous l'occupation allemande; ce fut un inspecteur de police français qui, l'ayant reconnu dans la rue, le fit arrêter par les Allemands; réincarcéré, à Tunis, il correspond avec sa femme jusqu'à ce que la garde de la prison passe aux Miliciens. A la libération de Tunis, sa femme découvre que les Allemands l'ont évacué en avion. On a su qu'il était décédé au camp d'Oranienburg (information par Paul Blachais, frère de Mme Jean Grumbach et ancien officier du 1er Régiment d'Artillerie).

Vol. II, p. 148: L'avion Sunderland était un quadrimoteur.

Vol. III, p. A-9: L'insigne de poitrine de la RAF se portait à gauche, au-dessus d'une barrette de décorations (éventuelle)

Vol. III, p. A-10: Les mines magnétiques étaient posées sur le fond, et non flottantes.

Vol. III, p. A-12: De Gaulle était Sous-Secrétaire d'Etat en 1940

Vol. III, p. A-28: Senior Service n'était pas un simple surnom de la Marine britannique, mais un fait de préséance, à grade égal, sur les autres Armes, fondé sur la tradition.

Quelque part (à retrouver!): Le passage de René Périneau dans l'Aéronavale fut en réalité consécutif à une grave avarie de machine de son unité d'escorte "Président Houduce" lors d'un convoi vers Terre Neuve, suivie d'un remorquage sur Casablanca. Prévoyant une réaffectation peu bienveillante de la part d'une Amirauté encore vi-chyste, René insista pour obtenir son envoi au cours de pilote aux U.S.A. (ces six mises au point me viennent de René Périneau).

Vol. IV, p. B-24: Boris n'a paraît-il pas été fait Compagnon de la Libération (il eut toutefois la Légion d'Honneur); le prénom de Morlon était Paul, celui de Rivié, Louis.

Id., p. G-3: Ligne 3, lapsus: pas de particule pour Laurent-Champrosay. - P. G-94: Jean-Pierre Aumont, vidé de la jeep de Brosset mais choqué, n'a pas participé aux secours (témoignage Lt Sivrine).

Vol. VI, p. 145: 1.3: le nom de l'adjudant HUGUEN (et non Huyghens) a été donné à une promotion d'élèves sous-officiers à Draguignan

Vol. IV, p. G-19: Champrosay rallia les FFL de Bobo-Dioulasso, non de Dakar.

T A B L E D E S M A T I E R E S

<u>AVANT-PROPOS:</u>		
	Septembre 1939 - Poissac	... 1
	39-40 - Bordeaux	... 9
	En mer	... 11
VOL. 1	Casablanca	... 35
	Ferme Beaulieu	... 41
	Repli	... 50
	Visite à Fès	... 56
		... 62
<u>PROLOGUE I:</u>		
	1940-41 - Année de Lyon	...A- 1
	1941-42 - L'X	...A- 11
	"Trial and Error"	...A- 43
	Qui a fait quoi ?	...A- 76
VOL. 2	La longue marche	...A- 80
	Barcelone en clandestin	...A- 113
	Madrid en Canadien	...A- 129
	Gibraltar en perplexité	...A- 135
	L'Atlantique	...A- 143
<u>PROLOGUE II:</u>		
VOL. 3	Londres et Camberley en 1943	L1a 67
<u>PROLOGUE III:</u>		
	Adieu l'Angleterre	...B- 1
	Alger 1944	...B- 5
	Visite à Etienne Burnet	...B- 9
	Préparatifs	...B- 27
VOL. 4	Départ pour l'Italie	...B- 30
		...B- 37
<u>GUERRE:</u>		
	Montée en ligne:	...G 1
	Guerre en Italie	...G 4
	Pause all'italiana	...G 24
	Postface à la campagne d'Italie	...G 36
	"Opération ANVIL"	...G 43
	Guerre en France	...G 49
	Lomontot	...G 71
	Ronchamp	...G 82
VOL. 5	Belfort... et Paris	...G 93
	La Rochelle	...G106
	Retour au front	...G114
	La défense de Strasbourg (vue de haut)	...G118
	Boofzheim	...G128
	Obenheim	...G133
	Sortie d'Alsace	...G152
	(Allemagne)	
	Limburg/Lahn	...G162
	Hammelburg I, II, III	...G177
VOL. 6	Dulag 5	...G223
	Evacuation	...G228
	Evasion	...G233
	Retour	...G259
	Sans titre	...G267

A V A N T - P R O P O S

J'aurais aimé raconter mon enfance et mieux expliquer ainsi ce que fut mon adolescence et la suite. Je le ferai peut-être un jour, s'il m'en reste le temps: ce sont pour moi des souvenirs innombrables, merveilleux, forts, tendres, et inextricablement mêlés à moi.

Mais j'ai préféré fixer d'abord mes années d'approche de la guerre de 1939-45, comment elle entra en moi comme un poison, comme une obsession maléfique, avant même que la France y prît part.

Je prendrai les choses comme elles m'apparaissaient quand je me suis mis, progressivement, à enregistrer des bribes, discontinues, du long prologue; prologue du grand cataclysme dans lequel notre pays, et le monde où j'avais grandi, firent naufrage, avant mes vingt ans.

+++

J'avais onze ans. En janvier 33, on annonça la prise de pouvoir d'Hitler en Allemagne.

Jusque-là, la lecture des journaux - nombreux à la maison: un de gauche, un de droite le matin, et Le Temps l'après-midi - m'apportait surtout des faits divers. Je me revois couché par terre avec Philippe, à Genève déjà, au printemps 1928, suivant sur le journal étalé, jour par jour, ses récits de l'aventure polaire dramatique du général italien Nobile et de l'équipage de son dirigeable, en perdition sur la banquise.

Je me rappelle l'agitation scandalisée à la maison, à Paris, lors des affaires politico-financières françaises autour de 1930: Oustric, Marthe Hanau, Stavisky à Noël 32, l'assassinat du conseiller Prince à qui était confié le dossier Stavisky, début 33. Un affreux accident de chemin de fer à Lagny (200 à 300 morts) révélait combien notre système ferroviaire s'en allait à vau l'eau.

Mais même si pour un gamin de onze ans, qui n'avait pas fini de jouer aux billes, c'étaient là des sujets de vague inquiétude - à voir les parents, et leurs proches, eux-mêmes soucieux et agités - ce ne fut que l'élection allemande de janvier 33, et l'avènement d'Hitler à la chancellerie du Reich, qui me jetèrent hors de ma véritable enfance.

Mon père avait vécu minute par minute au coeur des négociations de la construction de la paix de 1919 et par là, de l'ordre eu-

ropéen existant. Pendant deux à trois ans peut-être, lui et ma mère, depuis l'observatoire privilégié de la Société des Nations à Genève, avaient pu espérer la stabilité de cet ordre, où les griffes des Puissances Centrales avaient été rognées, et affirmés les droits de nombreux peuples d'Europe, "disposant d'eux-mêmes", à constituer des nations indépendantes, beaucoup d'entre elles à constitutions démocratiques, et toutes, au départ, amies de notre pays.

Mais la suite des années 20, les lézardes béantes ouvertes dans nos alliances anglo-saxonnes, l'affaiblissement rapide de la République en Allemagne, l'arrivée du fascisme en Italie, d'autres signes encore, donnaient vite aux observateurs réalistes une vue inquiétante des temps prochains.

Pour ceux qui savaient voir, l'avènement d'Hitler ne pouvait être que le signe annonciateur décisif d'un temps nouveau funeste. C'est ce qui se disait matin et soir à notre table familiale; mon frère Etienne, atteignant ses vingt ans et étudiant en Droit et à Sciences Po, Philippe très éveillé à treize - quatorze ans, donnaient avec vivacité la réplique à nos parents. Même quand la table se réduisait à nous cinq - et je ne prenais nullement part (comment l'aurais-je pu ?) -, j'assistais à longueur de repas à des débats enfiévrés sur les dangers qui menaçaient nos alliances, notre pays, notre société même... Les jours où il y avait des invités (amis français de longue date, amis et connaissances de Suisse, Angleterre, Espagne, Belgique, Hollande, Norvège, Italie, Amérique et j'en passe), les facettes d'une sorte de kaléidoscope apparaissaient tour à tour: toutes exprimaient la même attente, celle de la nouvelle explosion du militarisme allemand.

Je repartais de là pour le lycée (j'étais en 5ème !), à Janson de Sailly, où l'on parlait de billes, de vocabulaire latin et d'arithmétique. Il n'y avait plus rien que de pacifique à considérer, que ce soit la vie de Paris, le plan des prochaines vacances, les déjeuners chez les grand-mères, oncles et tantes, quelques invitations chez des copains...

Du reste, une fois quittée la salle à manger, je ne retrouvais jamais les sujets si graves du lointain "dehors". Avec Philippe, - nous avions une chambre à deux lits pour travailler, jouer, lire, étudier le piano et dormir - il n'en était jamais question: nous avions notre vie du moment à vivre, avec - hélas - beaucoup de devoirs et de leçons à bâcher longuement: que d'heures chaque jour !

Un certain nombre d'évènements pouvaient encore m'atteindre directement. Ceux que je vais rapporter se sont gravés en moi, chacun sur le moment; ils s'y sont fondus graduellement.

1er juillet 1934: Je passe un week-end (j'en ai passé beaucoup) chez mes oncle et tante Pierre et Antoinette Kont à Versailles, traité toujours en fils supplémentaire parmi mes cousins Gilberte, Denise et Daniel. Oncle Pierre, le meilleur, le plus agréable, le plus discret des hommes (X-1910, officier du Génie en 14-18) m'emmène au bout du boulevard acheter son quotidien. Il le lit en revenant et aussitôt pousse des exclamations: un des seconds d'Hitler, Röhm, chef de la redoutée milice paramilitaire des S.A. (Sturmabteilungen), son adjoint Heines et un nombre indéfini de leurs cadres ont été exécutés cette nuit dans toute l'Allemagne, au cours d'un ensemble coordonné d'expéditions nocturnes perpétrées par l'autre milice nazie, celle des S.S. de Himmler, avec la rapidité de la foudre. Un règlement de comptes de truands sans lois dans un monde redevenu barbare. Ceux qui n'ont pas été tués seront par la suite étroitement surveillés par les polices du Reich...

Mais dès 1933 on avait vu d'autres procédés de banditisme d'Etat. A peine installés au pouvoir, les nazis avaient mis le feu au Parlement, le Reichstag, pour accuser de ce forfait les libéraux et les communistes et lancer là-dessus une gigantesque chasse à l'homme dans ces milieux; un innocent, faible d'esprit, Van Lubbe, érigé en accusé principal et auquel on extorqua les aveux voulus, fut condamné à mort et décapité à la hache, selon les nouveaux rites du retour aux sources. La persécution des juifs, latente, s'amplifia: campagnes antisémites forcenées (expositions, intox radio), synagogues incendiées, exclusion des juifs de la fonction publique et de presque toutes les professions (!), brimades ignobles et violences corporelles publiques dans les rues. Nombreux suicides dans cette malheureuse population; les nouvelles filtraient malgré une sévère censure; ainsi l'avocat Strauss de Nüremberg, chez qui Etienne avait été en "échange de jeunes" en 1929, se jeta par la fenêtre. Ses fils Willy et Hans (Hans était venu chez nous en 31, je pense) furent expédiés en France en hâte: mes parents s'occupèrent particulièrement de Hans, trouvant à le placer dans une Ecole fromagère, à Aurillac, pour pouvoir réussir à le faire admettre sur certaine liste de quota d'immigration en Argentine, où on n'inscrivait que les spécialistes de professions en déficit de compétences déterminées... Celui-là a été sauvé: il est devenu ingénieur agricole en Argentine: il y est peut-être encore.

Ma mère se dépensa sur beaucoup d'autres cas, par exemple de femmes universitaires isolées: lutte interminable, souvent perdante, les pays d'accueil (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Argentine...) faisant en fait tous une politique masquée de numerus clausus envers ces déracinés juifs d'Europe Centrale, alors qu'ils recher-

chaient au même moment une immigration européenne, et de compétences élevées...

+++

Je commençais à découvrir le football. Un nouveau copain de lycée, Jean-Paul Slyper, s'était inscrit au Racing Club de France. Celui-ci avait, à Colombes, peut-être 20 terrains de foot sur un immense domaine, englobant le plus grand stade de France (60000 places), terrain de l'équipe de 1ère Division pro du Racing, et ayant le monopole envié de la finale annuelle de la Coupe de France.

C'était vers novembre 34 et il était trop tard pour m'inscrire. Pour compenser j'allai voir les vedettes nationales dans des matches importants, au Parc des Princes. Il y eut ainsi un France-Allemagne en février 35. Tremblant de peur que ce soit complet, je pris ma place au premier jour de location, au siège de la Fédération, rue de Londres: je devais être le premier acheteur, ou peu s'en fallait.

Le jour venu, je me précipite dès l'ouverture des grilles pour bien choisir ma place sur les gradins du "box" désigné par mon billet: c'était, je le revois bien, à mi-hauteur, bien à couvert sous la toiture, dos à Paris, et un peu en avant des buts "côté Auteuil".

Le stade s'emplissait. Soudain se mettent à affluer des centaines, des milliers d'Allemands: sanguins, joviaux, échauffés, sentant la bière, et bientôt me voilà noyé au centre même du bloc des supporters venus d'Allemagne, chantant et scandant en chœur comme il est d'usage.

Enfin les joueurs s'alignent au centre du terrain dans le tonnerre de bruit de ces sortes d'affaires, et la fanfare attaque l'hymne allemand. Et voilà que mes 3000 Allemands, au garde-à-vous, vocifèrent le "Deutschland Uber Alles", à croire que la conquête de la France est déjà en poche. Ça tonnait littéralement sous la haute toiture des tribunes, à faire peur.

La fanfare avait fini et reprenait seulement sa respiration pour la Marseillaise; et voilà que les 3000 voix avaient repris, hurlant cette fois l'hymne nazi "Horst Wessel Lied" ! Des milliers de bras se tendent en salut hitlérien pendant toute la durée du chant, comme sur les photos de parades à Berlin; les onze joueurs allemands au centre du terrain répondaient par le même salut, chantant aussi. Et pour terminer, un interminable déferlement de vivats. J'en ai encore la chair de poule.

L'Allemagne battit la France, 3 à 1. Les Français étaient athlétiques et vifs, mais les Allemands étaient tous des colosses de deux mètres de haut; sous une pluie battante et dans un jour faibli,

les Allemands marquèrent à trois, leur ultime but , au terme d'une longue traversée du terrain sans être rejoints par leurs poursuivants fourbus. La horde des supporters se déchaîna dans une joie mauvaise, sous une forêt de drapeaux à croix gammée déployés. C'était comme une libération de haine, une revanche symbolique. Je sortis de là littéralement secoué.

+++

Nous n'avions pas la radio. Les articles, reportages de presse, photos, étaient par contre bien suffisamment informatifs. Bientôt, il n'y avait plus guère de semaine sans un nouveau degré d'escalade dans la tension internationale. Quelques jalons:

- 34: Assassinat du chancelier d'Autriche Dollfuss dans son bureau de Vienne, et dans des conditions bestiales, par des nazis autrichiens.
- 35: Déclenchement par Mussolini d'une guerre de conquête coloniale contre l'Ethiopie, pays membre de la Société des Nations, avec usage de gaz asphyxiants, bombardements de populations civiles etc.
- 36: Réoccupation par Hitler de la rive gauche du Rhin déclarée démilitarisée par le Traité de Versailles, sans opposition française (gouvernement Laval). Pacte militaire italo-allemand appelé "Axe Rome-Berlin". Pacte nippon-allemand appelé "Pacte anti-Komintern".
Commencement de l'abandon de la France par certains pays d'Europe de l'Est, la Pologne par exemple faisant les yeux doux à Berlin.
Soulèvement militaire de Franco en Espagne, début d'une épouvantable guerre civile de trois ans, où l'Allemagne intervint puissamment par sa flotte de guerre ressuscitée et son aviation de bombardement (soi-disant volontaire: la Légion Condor), tandis que l'Italie déversait des divisions entières de son armée régulière; la France et l'Angleterre se drapant de dignité pour proclamer leur "non-intervention".
- 38: Invasion de l'Autriche annexée par l'Allemagne en mars, crise "tchécoslovaque" fomentée dans le même temps pour déboucher en août-septembre sur un chantage à la guerre générale et une affreuse capitulation anglo-française supplémentaire.
- 39: Dès janvier, écrasement final de ce qui restait de la République espagnole déjà démantelée du dehors et du dedans;
Mars: ultimatum de soumission totale, de l'Allemagne à la Tchécoslovaquie déjà amputée en octobre de ses fortifications et territoires frontaliers; occupation totale du pays, sans réaction française ou britannique

Dans le même temps, le régime de terreur générale se développait en Allemagne (quelque peu aussi en Italie), les persécutions racistes se banalisaient, les camps de concentration s'emplissaient dont on ne pouvait que soupçonner le régime inhumain...

+++

Quand a eu lieu la crise de Munich en septembre 38, notre famille connut un de ses si nombreux épisodes d'étroite solidarité; les jeunes de quatre ménages furent conduits à Poissac sous la houlette de notre grand-mère maternelle Jeanne (72 ans) et de sa soeur aînée Henriette. Poissac, la propriété achetée par Oncle Jean et Tante Georgette Hatzfeld l'année précédente, était en Corrèze, au coeur de la France, en pleine campagne. La petite troupe y passa une quinzaine - une petite dizaine de cousins et cousines adolescents, en suivant les nouvelles avec anxiété.

Le 30 Septembre, nous étions en promenade à Chameyrat, chef-lieu de la commune, quand on apprit qu'un accord était signé par la France avec l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, qui livrait la Tchécoslovaquie, en son absence même, à Hitler, au mépris de nos traités d'alliance et d'assistance.

Notre petite bande ressentait vivement que la perspective si oppressante d'une guerre générale, qui hantait les esprits depuis des jours, s'écartait. Les affiches de mobilisation partielle demeureraient placardées partout - elles avaient fait rappeler à son poste d'officier de réserve, en particulier, Etienne.

Donc, ce 30 septembre, nous apprenions par hasard à Chameyrat la signature d'un accord, et dans un élan (compréhensible) de défoulement juvénile, notre petit groupe s'en revenait en chantant joyeusement; et moi, le coeur chaviré, je marchais loin devant, pour pleurer à mon aise. Car je savais trop bien que derrière ce nouvel abandon, il fallait voir une France assez affaiblie pour avoir troqué la foi jurée aux petits Etats qu'elle avait elle-même établis naguère, contre l'illusion d'un répit sans consistance, accordé par un ennemi sans parole.

Et de ces alliés abandonnés, aucun n'était aussi puissant militairement, aussi déterminé dans son ardeur nationale, aussi reconnaissant à la France victorieuse de 1919, -aussi stratégiquement placé aussi près du centre vital de l'Allemagne, que la Tchécoslovaquie... Quel abaissement pour nous !

+++

Au fond, 1939 ne fut plus qu'une attente angoissée de l'inévitable. Des mesures étaient prises une à une pour la "défense passive", car la vitesse et le rayon d'action des bombardiers avaient mis Paris (et bientôt toute la France) à quelques dizaines de minutes des bases allemandes, et la menace des gaz asphyxiants entre les mains d'un tel ennemi était plus que réelle. Les masques à gaz, dont l'armée était déjà équipée, pouvaient être achetés en pharmacie dès 1938 (après Munich). Avec un sentiment de culpabilité envers ceux

qui ne pouvaient en faire la dépense, nos parents en achetèrent avant l'hiver. Heureusement, le gouvernement en accéléra la production et bientôt tout le monde pouvait aller en percevoir, gratis, dans les mairies.

En même temps, les sirènes d'alerte firent leur apparition, et on dut apprendre à vivre avec leurs mugissements de sinistre augure, lors d'exercices de défense passive organisés dans toutes les villes; au cours de certains, la population était invitée à descendre dans les caves répertoriées "abris", à titre de meilleure préparation.

+++

Il faudrait ajouter à ces traits sommaires quantités de faits aggravants. Pendant pratiquement toute cette décade, le Japon, déjà maître de la Mandchourie, martyrisait la Chine en conquérant sans répit les plaines centrales du pays, le ravageant, menant une guerre et une occupation de terreur, qui à partir de 36-37 ne quittait plus guère la une des journaux et les écrans des actualités de cinéma.

Près de nous, l'effondrement des Républicains espagnols déversait dans le Roussillon un fleuve de réfugiés en haillons, que l'on parquait - assez mal - dans des camps "provisaires", érigés en hâte, à Rivesaltes, Gurs et ailleurs, - des camps qui devaient traverser en réalité toute la durée de la guerre mondiale, avec une "performance" de plus en plus sinistre.

+++

Bien sûr, il y avait encore "la paix", dans la vie française de tous les jours, une vie occupée à plein avec ses mille détails inchangés: Paris bourdonnant de circulation des foules du métro, des bus, trams et trains de banlieue; longues queues aux cinémas des boulevards et des Champs Elysées; chez nous les allées et venues de papa chaque semaine entre Paris et Genève, ses cours du soir au CNAM; Etienne en préparation du Conseil d'Etat, Philippe en première année à "Physique et Chimie" rue Vauquelin; et moi, à sa suite, en Spéciales Préparatoires (alias hypotaube) à Janson. Les visites entre amis, les réunions de famille. Innovation: la radio chez nous (enfin !). Et encore des vacances comme si de rien n'était: ski à Pâques au Col de Voza (avec Etienne) où je me retournai un genou, avec l'effet d'engins de torture des fixations inamovibles; Bretagne (Bénodet) en août en famille...jusqu'à la veille de la guerre...

On a beaucoup parlé de l'insouciance, de l'insuffisance de la France et des Français dans cette période: c'est un sujet épais, mais ce n'est pas le mien ici. Ce que je veux souligner au contraire, c'est qu'il y avait une quantité de gens extrêmement conscients de cette insuffisance, et conscients des périls allemand et italien dans

leur intégralité: périls amplifiés peut-être maintenant par la présence, le long des Pyrénées, d'une Espagne en armes, et depuis peu retournée vers le camp totalitaire, dont ses nouveaux dirigeants étaient les obligés et les adeptes.

Conscients en outre du caractère unique de la menace allemande: celle d'une population transformée en quelques années en une masse conditionnée d'une main de fer, hystérique, en vue d'objectifs inhumains et terrifiants: l'asservissement de l'Europe et l'anéantissement de tout ce qui leur résisterait en route, à commencer, on le sait assez depuis, par "les juifs", déclarés ennemis de l'humanité en général, et de la "race" allemande en particulier.

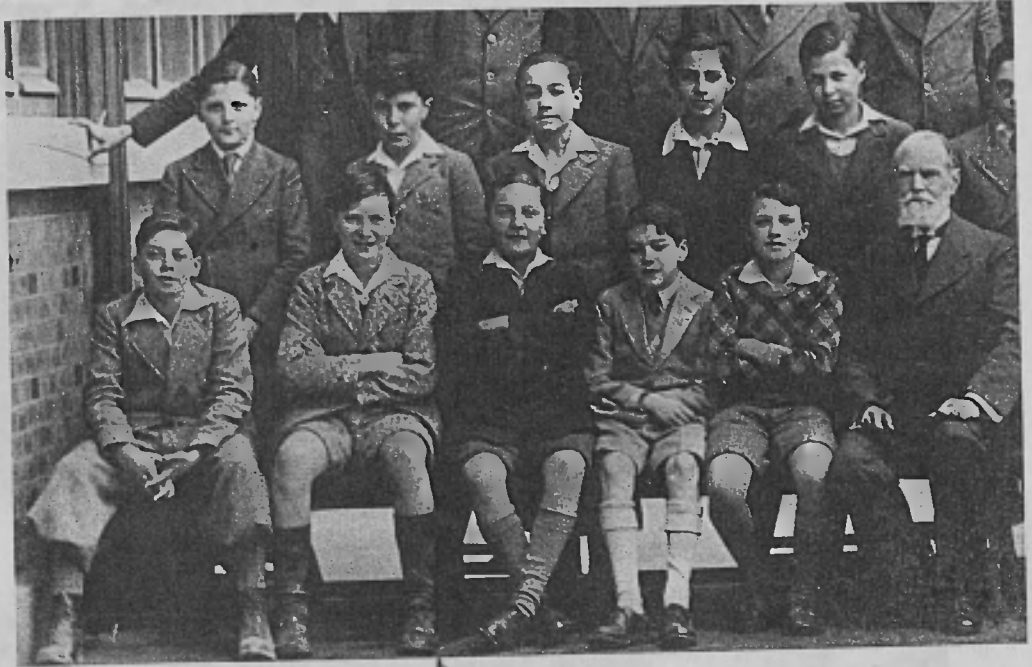
On verra en illustration la liste considérable de personnalités qui voulurent cautionner la publication "Races et Racisme" fondée début 37 par Edmond Vermeil, germaniste éminent, professeur à la Sorbonne: on y concentrait tout ce qui arrivait aux oreilles des intellectuels français, les échos de presse, les mesures officielles allemandes etc. formant un panorama irréfutable de ce qui animait les nazis. Cela concordait si exactement avec les professions de foi de "Mein Kampf", écrit par Hitler bien avant d'accéder au pouvoir, que cela ne laissait aucune excuse à ceux qui prétendaient encore se boucher les yeux. Mais pour différents motifs, la grande presse, qui du reste en France ne subissait aucune directive du pouvoir, s'arrangeait souvent pour éviter la "dramatisation". Pourtant certains journaux comme L'Oeuvre, avec Geneviève Tabouis, parlaient sans cesse de la montée du péril. Je la cite particulièrement du fait que dans un de ses nombreux discours de "chauffage" du peuple allemand, Hitler la prit nommément à partie dans une envolée d'une rare fureur, qui augmenta bien entendu son audience déjà grande de ce côté-ci.

On trouve aussi des avertissements de plus en plus insistants et clairs dans des périodiques comme "L'Illustration", accompagnées de photos impressionnantes des immenses mises en scène nazies lors des grandes allocutions du Führer. Les actualités de cinéma étaient tout aussi édifiantes; de même, l'écoute à la radio des grandes "messes" hitlériennes.

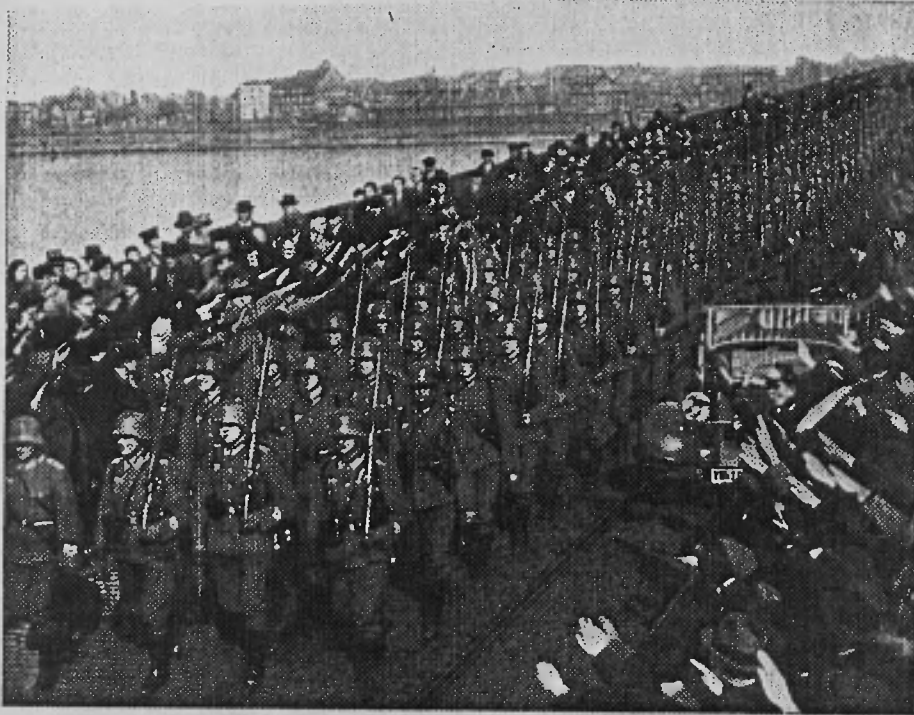
Enfin, des fractions de partis politiques, des hommes d'Etat isolés, comme Paul Reynaud, Georges Mandel, (en Grande Bretagne de même un Churchill), de grands commis d'Etat comme Raoul Dautry chargé de remettre en ordre notre armement, voyaient clair et oeuvraient - mais trop peu nombreux et trop tard - pour notre salut.

Notre famille et son entourage se trouvait, pour bien des raisons, dans le cercle de ces gens avertis...

Mais pour mille raisons, la France se retrouvait prise de vitesse, matériellement et moralement. Et elle pouvait largement, hélas, s'en prendre à elle-même.



Une partie de ma photo de classe de quatrième à Janson de Sailly (une classe, comme toutes celles de l'époque, de quarante huit élèves environ). A droite (en fait au centre évidemment sur la photo complète), le professeur principal (il suffisait de dire: le prof de Français-Latin-Grec car ceci se passait en 4^{ème} A, où on commençait le Grec après deux ans de Latin). Je suis le deuxième au 2^{ème} rang, debout, avec à ma droite mon nouveau grand ami Jean-Paul Slyper (Cf. pp. 4, 15, 20, 28 de l'Avant-Propos, et 33, 84 du Prologue). On verra plus loin d'autres photos de Jean-Paul, glanées une auprès de sa mère, l'autre chez sa marraine de guerre française en Angleterre. (Le prof s'appelait M. Saulgeot: je lui dois - par protection, le seul Prix d'Excellence que j'aie ramassé dans ma laborieuse carrière scolaire).



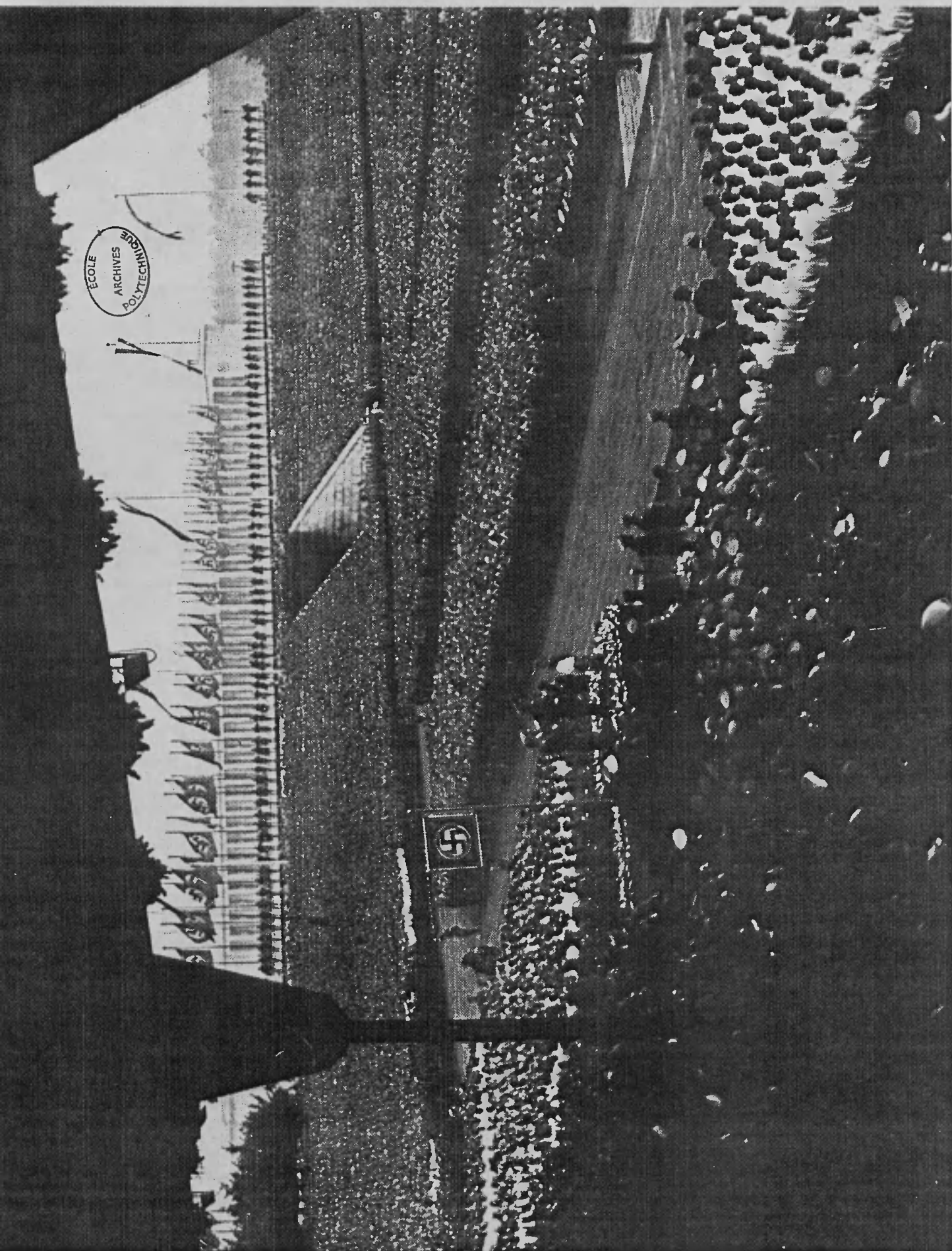
122.
Einrücken deutscher Truppen in
Mainz
(März 1936)



123. Der Führer in Wien (März 1938)

(„Geschichte für höhere Schulen“,
Breslau, 1940)

Doc : LILLUSTRATION - 17-9-1938



(9 SEPTEMBRE 1938)

Pendant l'appel de la Jeunesse hitlérienne au stade de Nuremberg.

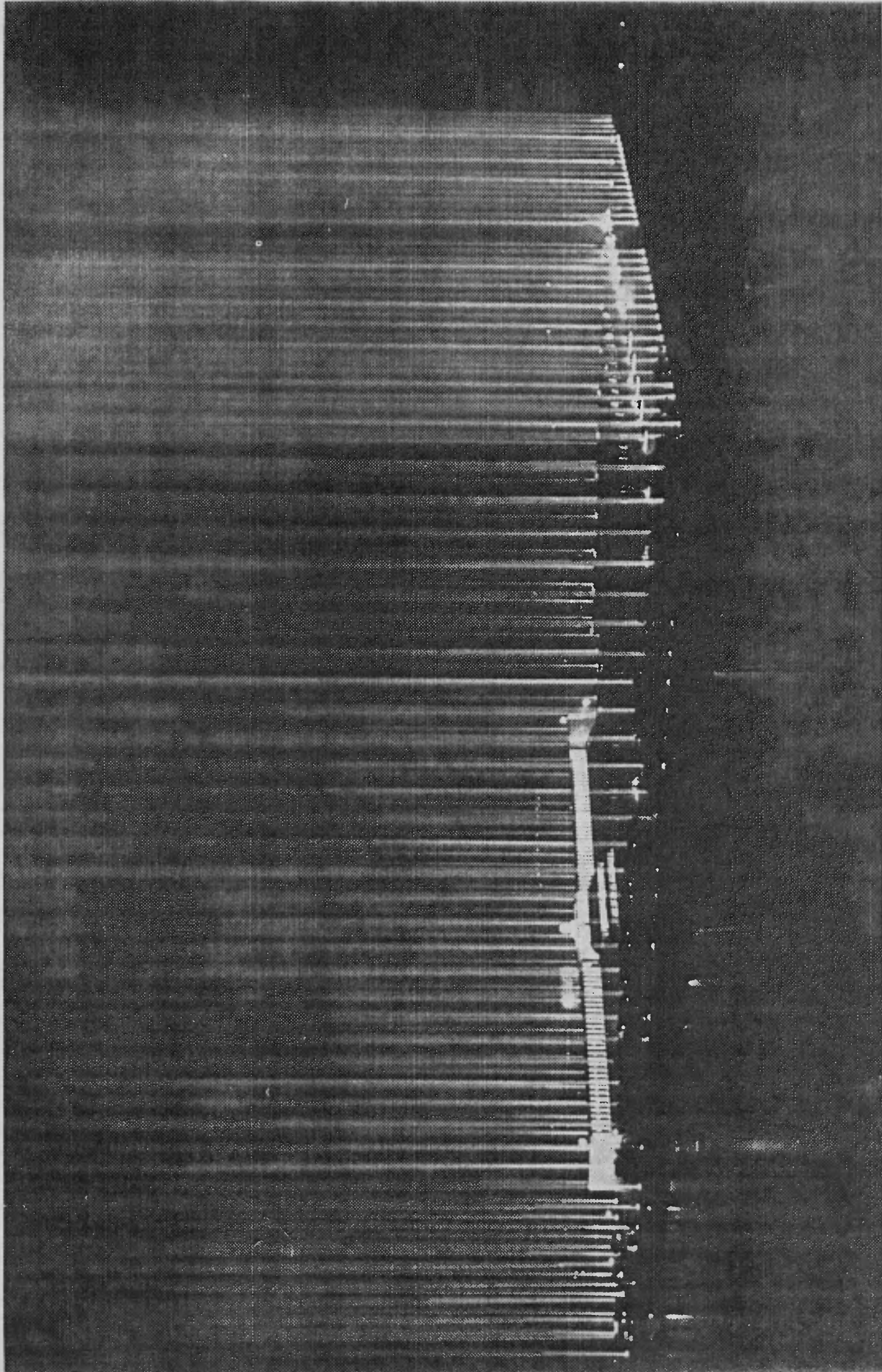


JOURNÉES PAN-NAZIÉS à NÜREMBERG, début septembre 1938
UN FLEUVE DE FEU



la retraite aux flambeaux de 80.000 chefs du parti national-socialiste passant, à Nuremberg, dans la Karolinenstrasse

Doc: ILLUSTRATION, 17-9-1938



1938
Les 140 projections lumineuses encadrant les 200.000 nationaux-socialistes assemblés, le 9 septembre, sur le stade Zeppelin (Nuremberg) pour acclamer le discours hystérique d'Hitler ouvert la crise sur la Tchécoslovaquie.

RECHERCHES
TECHNIQUES
ARCHIVES

RACES et RACISME



Bulletin du

Groupement d'Étude et d'Information

47, Rue de Miromesnil. - PARIS (8^e)

Téléphone: ANJou 39-87

COMITE DE PATRONAGE : Mgr BEAUPIN, Directeur du Comité Catholique des Amitiés Françaises ; Emile BOREL, Membre de l'Institut ; Lieut.-Colonel SADI-CARNOT ; Aimé COTTON, Membre de l'Institut ; Jean-Louis FAURE, Membre de l'Institut ; Jacques HADAMARD, Membre de l'Institut ; Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Française ; Paul LANDOWSKI, Membre de l'Institut ; Lucien LEVY-BRUHL, Membre de l'Institut ; Paul PELLIER, Membre de l'Institut ; Georges RISLER, Membre de l'Institut ; Charles RIST, Membre de l'Institut ; Mario ROQUES, Membre de l'Institut ; Gustave ROUSSY, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris ; Henry TRUCHY, Membre de l'Institut.

COMITE DIRECTEUR : G. BOUGLÉ, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure, Président ; François CARNOT, Administrateur de la Manufacture Nationale des Gobelins, Vice-Président ; Edmond VERMEIL, Professeur à la Sorbonne, Secrétaire Général ; Jacques MILLOT, Professeur à la Sorbonne, Secrétaire Général ; I. BEYON, Professeur au Lycée Saint-Louis ; Ferdinand BRUNOT, Membre de l'Institut ; le Révérend Père GORCE, Louis LAPICQUE, Membre de l'Institut ; Maurice LEENARDT, Missionnaire ; Georges LEFEBVRE, Professeur à la Sorbonne ; Louis LE FUR, Professeur à la Faculté de Droit ; Henri LAUGIER, Professeur à la Faculté des Sciences ; René MAUNIER, Professeur à la Faculté de Droit ; M^e Paul OLAGNIER, Avocat à la Cour ; Jean de PANGE ; le Pasteur PANNIER, Conservateur de la Bibliothèque du Protestantisme en France ; Etienne RABAUD, Professeur à la Faculté des Sciences ; Paul RIVET, Professeur au Museum ; Georges SCELLE, Professeur à la Faculté de Droit ; Mme Gaston THOMSON ; Mme Edmond VERMEIL.

ADMINISTRATEUR-GERANT : Maurice VANIKOFF.

SOMMAIRE

Appel.	Le Deutschtum dans le monde. — Racisme hors d'Allemagne.
Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire des idées racistes en Allemagne, par Edmond Vermeil.	Politique intérieure du 3 ^e Reich. — Politique extérieure du 3 ^e Reich.
Le programme extérieur du 3 ^e Reich d'après « Mein Kampf ».	Statuts du Groupement d'Étude et d'Information.
Documents : Doctrines racistes. — Le racisme à l'école. — Racisme et droit. — Racisme et art. — Racisme et religion.	Toujours « Mein Kampf ».
	Bibliographie.

Nous inaugurons aujourd'hui un Bulletin d'Information dont l'utilité ne saurait être contestée. C'est un véritable devoir d'instruire le public français, très imparfaitement renseigné jusqu'ici, sur le développement extraordinaire pris par les théories racistes dans certains pays, dont nous ne pouvons négliger l'opinion. Expliquer ce que sont ces doctrines, montrer comment elles dominent toute la vie intellectuelle, politique et sociale, éclairer les conséquences auxquelles elles aboutissent dans les domaines les plus divers, tel sera notre but. Soucieux d'objectivité, nous publierons avant tout des documents directs, extraits de livres ou de journaux, discours officiels ou textes de loi, aussi bien que faits-divers. Le plus souvent nous nous abstiendrons de tout commentaire ; parfois cependant, nous leur adjoindrons des analyses critiques d'ouvrages particulièrement caractéristiques ou des mises au point de certaines questions d'importance générale.

APPEL

Derrière l'armée de terre, la flotte maritime et les forces aériennes que l'Allemagne prépare actuellement, se profile le racisme, c'est-à-dire, une foi absolue dans la suprématie du nordisme germanique, un système d'idées et de faits tendant à fonder sa suprématie universelle. L'extrême importance de pareilles théories ne saurait être mise en doute. Mais, les connaît-on ? Et surtout, se demande-t-on s'il n'y a pas lieu de les combattre au lieu de se laisser envahir par elles ?

L'idée raciste qui s'épanouit déjà dans « Mein Kampf » de Hitler, s'affirme encore davantage dans le « Mythe du XX^e siècle » de Rosenberg et dans d'innombrables ouvrages, tracts et brochures que tant d'écrivains national-socialistes répandent, depuis des années, non seulement en Allemagne même, mais dans l'Europe et le monde entier.

Les Allemands attribuent à leur race, à ce nordisme dont ils seraient les détenteurs privilégiés, les plus hautes vertus humaines : sens de l'honneur, liberté de l'esprit, honnêteté foncière, pureté des sentiments, courage indomptable, et dévouement héroïque à la cause commune. Ils attaquent, de ce point de vue, toutes les internationales, toutes les grandes institutions qui ont, jusqu'ici, essayé de donner au vieux continent quelque unité ou d'orienter l'hu-

manité universelle vers des fins supérieures. Leur politique extérieure s'inspire de leur racisme et fait courir à l'Europe les plus graves dangers.

Le national-socialisme nous apparaît ainsi comme étant le résumé et, en même temps, la vulgarisation du pangermanisme, tel qu'il s'est constitué au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Le problème du racisme se trouve par là même posé devant la science contemporaine. Elle ne saurait y rester indifférente car elle se trouve en face d'idées-forces qu'on implante de manière méthodique et systématique dans le cerveau des jeunes générations. Etudes objectives, réfutations et mises au point ne servent de rien tant qu'elles se produisent en ordre dispersé. Or, on pourrait trouver le moyen de concentrer, sur le racisme, les lumières de la science actuelle, déjà si riche en résultats.

On parle du « planisme » économique. N'y a-t-il aucune place pour la planisme scientifique ? Car il n'est guère de science qui ne soit intéressée à ce vaste débat. Et il serait absurde et presque criminel de laisser le racisme s'épanouir dans le monde d'aujourd'hui, y détruire les bases de l'ordre international existant, y provoquer, peut-être, la catastrophe définitive où sombrera la civilisation européenne.

alignant particulièrement les fondements historiques et psychologiques raciaux qui jettent la lumière sur les causes profondes de la lutte actuelle en Espagne.

Stuttgarter Neues Tageblatt.
Stuttgart, 20 déc. 1936.

Racisme et Droit

La profanation du sang n'est constatée que si l'accusé est 75 0/0 juif

Le Tribunal Suprême a décidé (« Revue juridique » n° 56, P. 3472, que la profanation du sang conformément à la loi sur la protection du sang allemand ne peut être constatée que si l'accusé a au moins 75 0/0 de sang juif, et le témoin au moins 75 0/0 de sang allemand. En outre, le témoin doit être un citoyen de l'Etat dans le sens du § 1 de la loi civile du Reich (Reichsbürgergesetz). Ces particularités doivent être prouvées par les parties, sans que le Tribunal ait à enquêter sur leur ascendance avec certificats à l'appui.

Magdeburgerische Zeitung, Magdebourg, 17 janv. 1936.

Le célèbre code civil allemand va disparaître

Le code civil allemand sera supprimé et remplacé par un « code national » inspiré uniquement par le droit national-socialiste. Cette mesure a été annoncée par M. Schleierberger, secrétaire d'Etat au ministère de la Justice, dans une conférence faite à l'université de Heidelberg.

L'Intransigeant, 27 janv. 1937.

Le paragraphe aryen dans la nouvelle loi sur les fonctionnaires

La nouvelle loi allemande sur les fonctionnaires, du 26 janvier 1936, prévoit dans son § 25 que, seul, peut devenir fonctionnaire celui qui est de sang allemand ou apparenté, et qui, s'il est marié, possède un conjoint de sang allemand ou apparenté. Un fonctionnaire ne peut épouser qu'une personne de sang allemand ou apparenté. Si le fiancé est de sang mélangé au deuxième degré, le mariage peut être autorisé. Conformément au § 59, le fonctionnaire doit être congédié, si l'on découvre, après sa nomination, qu'il a un conjoint de sang non allemand ou apparenté, ou s'il a épousé, après sa nomination, une personne de sang non allemand ou apparentée, sans l'autorisation nécessaire. Cette ordonnance n'est pas valable, s'il se trouve qu'à sa nomination ou au mariage, on a estimé, sans qu'il en fût responsable, que lui ou son conjoint étaient de sang allemand ou apparenté.

Deutsche Allgemeine Zeitung, Berlin, 2 janv. 1937.

Prison et réclusion pour profanation du sang

Le Tribunal de Hambourg a condamné le juif Hermann Hoffmann, âgé de 24 ans, à deux ans de réclusion. L'accusé a entretenu des rapports intimes avec une femme allemande aryenne, beaucoup plus âgée que lui, qu'il a connue environ six mois après la promulgation des Lois de Nuremberg. Etant donné qu'il connaissait ces dernières, et savait que la femme était aryenne, (donc qu'il ne s'agissait pas de relations anciennes), le tribunal a reconnu le délit comme grave, et a condamné l'accusé à la peine de réclusion.

Le même tribunal a condamné Herbert Seligmann, âgé de 45 ans, à 18 mois de prison pour souillure raciale. Les rapports en-

tre l'accusé et une femme allemande aryenne du même âge subsistaient depuis 9 ans, mais l'accusé n'y a pas mis fin lors de la promulgation de la loi sur la protection du sang en septembre 1935. L'accusé déclare qu'il ne se sentait pas juif, un de ses grands-parents ayant été non-juif. Le tribunal a considéré cette justification comme juridiquement fautive, mais comme servant de circonstance atténuante.

Le troisième cas jugé par le tribunal est celui d'un aryen âgé de 53 ans, Hugo Reese, qui a entretenu des rapports avec une juive. L'accusé avait connu cette femme, dont il était le sous-locataire, en 1927. La communauté d'habitation a entraîné les rapports qui ont duré jusqu'en juillet 1936, c'est-à-dire jusqu'à l'arrestation de l'accusé. Le tribunal a considéré comme circonstance atténuante le fait que l'accusé dépendait matériellement dans une certaine mesure de la femme, et l'a condamné à un an de prison.

Hamburger Nachrichten, Hambourg, 15 janv. 1937.

La réforme du droit pénal en Allemagne

Par le Dr Crohne,

Directeur au Ministère du Reich.

Au sujet des dispositions qui, dans les divers domaines du droit pénal, de la procédure pénale et de la répression, doivent assurer l'harmonisation selon l'esprit national-socialiste, commençons par le crime de haute trahison qui est cité également dans le code pénal allemand, en tête de la partie spéciale. Ce délit, le plus dangereux pour l'existence du peuple allemand, réclamait une attention toute particulière, d'autant plus que la poursuite et l'appréciation de cette faute étaient fondamentalement différentes dans les diverses régions de l'Allemagne. Tandis que, parmi les cours chargées de juger la haute-trahison, certaines exagéraient parfois la rigueur de la répression et prononçaient contre des complices des peines qui dépassaient celles que la Cour de justice du peuple prononce contre des fonctionnaires, certaines autres avaient évidemment peur d'arriver aux graves dispositions répressives contenues dans le code pénal au sujet de la haute trahison et, en vertu d'ordonnances des divers pays renvoyant sur le paragraphe IV du décret du 28 février 1933 pour la protection du peuple et de l'Etat, cherchaient à tourner autour de la peine minima du paragraphe 83 du code pénal visant la préparation de la haute trahison. Cette façon de procéder faisait tort à la poursuite et entravait la destruction du communisme et de ses exécutants lequel sut immédiatement s'adapter à cette attitude de faiblesse de la justice. En mars et en juin parurent donc deux ordonnances donnant des directives précises spécialement pour combattre la propagande orale, et prévoyant tous les cas possibles. Ces indications écrites furent encore précisées et approfondies par une conférence de deux jours qui eut lieu à Berlin au mois de novembre, réunissant tous les juges et procureurs ayant un rôle dirigeant dans la lutte contre la haute trahison, avec le ministre de la Justice et la Gestapo.

Cette conférence permit de prendre une idée impressionnante du péril insidieux que représente le communisme ainsi que de la lutte énergique et efficace menée contre lui. Elle démontra aussi la nécessité absolue

de traiter des méthodes de cette lutte dans des conditions absolument confidentielles, et, par conséquent, de limiter le plus étroitement possible le cercle des initiés. En conséquence, le nombre des cours d'appel qui ont une chambre chargée des cas de haute trahison et de trahison a été réduit de 13 à 10 ; cette mesure a également but d'assurer la centralisation et l'uniformité dans la poursuite et la répression de ces crimes, par une collaboration très étroite et secrète avec la Gestapo.

Peu à peu, la Recherche Biblique internationale s'est révélée également comme un danger sérieux. Tandis que l'on voyait là d'abord une société inoffensive de muniques religieux, qui plaçaient le but de leur vie dans une interprétation littérale, non comprise ou mal comprise de la Bible, elle est devenue maintenant une vaste organisation, qui ne comprend plus seulement des vieillards proches de l'autre monde, et qui a pris une importance hautement politique dans sa lutte contre le service militaire, contre l'obligation du serment, contre les principes du III^e Reich. Elle est de plus en plus une réunion d'éléments hostiles à l'Etat, et se développe bientôt en une branche camouflée du communisme. En décembre ont été communiquées aux parquets les plus récentes enquêtes sur ce mouvement international avec des instructions sévères prescrivant d'appliquer intégralement, et en particulier contre les fonctionnaires toutes les possibilités de répression résultant de l'ordonnance du 28 février 1933, jusqu'à ce que soient édictées de nouvelles dispositions pénales.

A la conférence tenue en novembre au sujet de la haute trahison se joignit directement une conférence au sujet de la protection de la race, dans laquelle le secrétaire d'Etat Freisler traita de toutes les questions douteuses, pour donner des directives, faisant ressortir particulièrement la nécessité d'une répression égale et rigoureuse. Cette conférence avait été précédée de dispositions édictées en avril et en septembre, qui tendaient en particulier à écarter la conception selon laquelle le législateur considérait la prison comme la peine de principe, et qui traitaient les délits commis, pour tourner la loi, sur des territoires étrangers voisins. Afin d'unifier les conceptions juridiques énormément divergentes non seulement entre les Pays du Reich, mais jusqu'à dans un même tribunal, le décret du 1^{er} septembre a créé des chambres correctionnelles spéciales pour les questions concernant la protection de la race.

De même que sur le domaine de la protection de la race, la jurisprudence était très inégale et diverse dans les cas de perfidie (contre le régime). Tandis que certains tribunaux spéciaux considéraient la critique autour d'une table de brasserie comme un délit capital, d'autres avaient l'habitude de traiter comme bagatelles, de calomnies, si basses et dangereuses qu'elles fussent. L'une des tâches les plus vastes de la justice pénale en matière politique était d'égaliser les choses dans ce domaine d'une manière supportable, modérant d'un côté stimulant de l'autre. Au printemps, il a fallu agir en édictant des dispositions spéciales contre la conception assez répandue selon laquelle les injures à l'adresse de personnalités dirigeantes de l'Etat ou du parti sont considérées en principe comme de simples offenses personnelles.

ble, généraux et bienfaisant. c'est la musique elle-même qui est injuriée par le geste le plus maladroit et le plus inutile que l'histoire ait jamais enregistré. Car il est vain de tenter l'étouffement de l'œuvre d'Andersson. Cette brutale persécution posthume ne fera que grandir l'honneur de l'artiste et son œuvre.

Gustave Doré.

La Gazette de Lausanne, 6 déc. 1936.

Autarchie

L'autarchie n'est pas de règle en Allemagne simplement dans le domaine économique, elle l'est aussi dans le domaine de la culture.

Le nombre des publications, livres et films étrangers pénétrant dans le Reich tend de plus en plus à diminuer.

Seuls, deux auteurs étrangers sont joués sur les scènes allemandes : Bernard Shaw et Knut Hamsun. Le théâtre contemporain anglais, français ou américain est pour ainsi dire inconnu outre-Rhin.

La censure se montre impitoyable pour toute production qui n'est pas entièrement conforme à l'idéologie nationale-socialiste.

Il en est de même dans le domaine scientifique : la science doit être exclusivement allemande en Allemagne : les savants d'outre-Rhin cherchent à créer une « physique allemande » et même des « mathématiques allemandes » à l'exclusion — dans la mesure du possible — de toute influence étrangère.

La Liberté, 22 janv. 1937.

Racisme et Religion

La lutte religieuse en Allemagne

Sous le titre *Was der Christ vom Christentum nicht weiss* (ce que le chrétien ignore de la chrétienté), M. Heidemann vient de publier un livre, qui synthétise les tendances païennes de l'Allemagne du III^e Reich. On peut y lire les passages suivants :

« La vraie figure du Dieu de la Bible est tout simplement insupportable pour un Allemand. »

« L'Eglise ne livre pas une image de Dieu comme elle devrait être, mais une image saturée et surchargée de coups de pinceau, une reproduction lamentable de Jéhovah. »

« Elle prêche le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament et induit en erreur les fidèles, quant au nom et au genre de ce Dieu. »

« L'Eglise est bâtie sur Jéhovah. Si le Christ était au courant de cette déchéance, il y a longtemps qu'il aurait recherché un autre Dieu. »

« Servir le Dieu véritable condamnerait au chômage les usagers de l'Eglise. »

« Le Dieu de l'Ancien Testament est le même que celui du Nouveau. L'Ancien Testament a prouvé qu'un homme, plein d'un sentiment véritablement allemand, ne peut que renier ce Dieu. »

« Le fait que le fils ait renversé une partie de ce qui semble inadmissible aux yeux d'un Allemand ne change rien à l'affaire. »

« Nous devons également renier la valeur morale de la doctrine et des actes de Jésus. Si Jéhovah, Dieu le Père, n'existe pas dans la conception nouvelle allemande, il en demeure de même pour le fils. On est désabusé en lisant dans l'Ecriture Sainte ce qui est traité à Jésus, tout autant que du Père. »

Ce livre est officiellement patronné par

l'Office littéraire du Reich qui le commente en disant :

« L'auteur a raison d'écrire que la plupart des chrétiens ne connaissent pas leur religion. »

La Liberté, 15 déc. 1936.

Circulaire de M. Freyberg, Ministre d'Anhalt, prescrivant d'épurer l'enseignement religieux de ses « résidus Judéo-Orientaux »

...De même que les idées nationales-socialistes de notre peuple étaient influencées par des conceptions non allemandes et étrangères à notre race, la doctrine religieuse chrétienne présente souvent des traits qu'il faut considérer comme judéo-orientaux et qui sont incompatibles avec les principes du national-socialisme. Cette opposition a eu pour résultat que la jeunesse, qui est attachée avec ferveur au national-socialisme, s'est détournée de la religion chrétienne. Un national-socialiste ne peut pas rester sans religion. C'est pourquoi l'enseignement religieux doit avoir pour mission et pour but de montrer à la jeunesse l'harmonie du national-socialisme et de la religion.

Le christianisme et le national-socialisme font également dériver leurs principes moraux d'un Dieu créateur du monde et d'un ordre de l'univers. Toute la législation du national-socialisme est l'expression de l'ordre éternel prescrit par Dieu, et qui régit le monde et la vie. Si jamais une législation s'est mise au service de Dieu et de l'ordre de sa création et lui obéit, c'est bien la législation nationale-socialiste qui, bien qu'elle ne parle pas de Dieu, suit les voies de son ordonnance éternelle des choses. Comme le peuple est lié par Dieu en une unité indissoluble, tout schisme provoqué par la lutte entre les confessions est contraire à la volonté de Dieu. L'enseignement religieux devra contribuer à surmonter la discorde confessionnelle dans notre peuple et pour cela insister sur les sources du sentiment allemand de Dieu.

Cet enseignement ne devra pas être dogmatique. L'Ancien Testament ne devra être enseigné que par extraits prudemment choisis, lorsque l'étude des questions raciales et la compréhension du Nouveau Testament le rendront nécessaire. L'Ancien Testament manifeste l'esprit typiquement juif et la décadence d'un peuple inaccessible à Dieu. Dans le Nouveau Testament, il conviendra surtout de traiter les Evangiles synoptiques. La personne de Jésus en est le centre. Il devra être présenté comme le héros intrépide, combattant passionnément toute hypocrisie religieuse comme celui qui secourt et console tous ceux qui sont « dans la peine et l'accablement », l'ami des enfants, le Sauveur de tous ceux qui le suivent. En outre, il conviendra constamment de signaler la lutte implacable de Jésus contre l'esprit juif. On conclura de là que Jésus n'a pas non plus appartenu par sa race au judaïsme.

L'histoire sainte traitera l'histoire de la foi allemande. Elle a pour but de familiariser les jeunes gens avec la piété germanique et allemande, depuis l'époque préhistorique, jusqu'à l'époque actuelle. En exposant la religion des Germains, on montrera particulièrement les survivances des anciennes croyances dans les mœurs et les coutumes (solstice d'hiver, coutumes pascals et de Pentecôte, solstice d'été, etc.). Les religions des peuples nordiques devront être

traitées d'une façon approfondie. L'enseignement du catéchisme sous une forme continue est laissé à l'Eglise dans la préparation à la première communion. On pourra parler des psaumes, des versets et des hymnes religieux et les répéter, à la condition qu'ils soient conformes à l'esprit du national-socialisme. Dans les classes supérieures des écoles secondaires on traitera les questions de philosophie religieuse (athéisme, idéalisme allemand, la race et la foi, etc.). Aucun élève des classes supérieures ne devra quitter l'établissement sans avoir été informé de ces tendances et s'être fait à ce sujet une opinion solide.

Deutsche Allgemeine Zeitung, 26 janv. 1937.

L'enseignement religieux aux enfants

Désormais, les enfants bavarois recevront un enseignement analogue à celui donné dans les écoles du duché d'Anhalt et contre lequel l'« Osservatore Romano », organe du Vatican, s'élève en disant :

« Par les directives données aux membres allemands de l'enseignement, on raval l'Ecriture sainte au rang d'une littérature quelconque, que les instituteurs traitent et corrigent en partant du principe raciste. Jésus-Christ perd sa couronne divine et on l'insère dans l'aréopage des héros allemands. »

La Liberté, 3 fév. 1937.

En Allemagne, les enfants de 14 ans sont encouragés à quitter l'Eglise

Les enfants de 14 ans ont le droit de faire une déclaration de sortie de l'Eglise même sans l'assentiment de leurs parents. Plusieurs cas de sortie de l'Eglise d'enfants de 14 ans ont été soumis au tribunal de Berlin, qui a déclaré que l'acte des enfants était valable, car, à 14 ans, l'enfant est majeur au point de vue religieux.

Le conseil supérieur de l'Eglise évangélique du Reich, c'est-à-dire la plus haute autorité de l'Eglise protestante allemande, attire l'attention des parents sur la portée de ces décisions du tribunal de Berlin. Il demande aux pasteurs et aux éducateurs de la jeunesse de chercher, dans tous les cas, à persuader leurs enfants de ne pas sortir de l'Eglise, ou d'y rentrer, s'ils en sont déjà sortis.

Le Matin, 19 janv. 1937.

L'enseignement religieux à l'école improprie : la formation du sentiment de l'honneur

Le journal de la Ligue nationale-socialiste des instituteurs explique dans son dernier numéro que la formation du sentiment de l'honneur doit être le but de l'école allemande. Il poursuit :

Il existe une matière d'enseignement dans laquelle on court un danger de nuire à la formation de l'honneur : c'est l'enseignement religieux. Comment pourrions-nous enseigner à nos enfants la loyauté et l'honnêteté en leur présentant comme modèle pendant la classe de religion, des filous tels que l'esroc Jacob ou le marchand de la mercanti Joseph ? Ne serait-ce pas là à imprégner d'esprit juif et de morale juive beaucoup de passages du nouveau Testament sont également peu appropriés pour nos buts éducatifs. Il faut les traiter avec une grande prudence.

Le Temps, 3 fév. 1937.

S E P T E M B R E 1 9 3 9 : P O I S S A C

Le 22 août 39, la radio et la presse du monde entier annonçaient la conclusion subite d'un pacte de non-agression germano-russe. Le secret avait été bien tenu. Depuis le printemps, des délégués français, d'autres anglais, piétinaient à Moscou dans l'espoir de ressouder une alliance avec l'URSS, bien désirable après les percées d'Hitler en Europe Centrale. Mais Staline avait fait son choix à sa façon: comment se fier aux démocraties bourgeoises qui trahissaient leurs propres alliances ? La France n'avait-elle pas signé avec l'URSS un pacte militaire en 1935 - il y avait moins de cinq ans - qui visait, notamment aux yeux des Soviétiques, une collaboration étroite dans l'éventualité de menaces de déstabilisation des pays de l'Europe centrale et orientale? Or la France était allée à Munich sans consultation avec l'URSS et dans une optique de simple sauve-qui-peut. Les démocraties de l'ouest ne seraient-elles pas en train de comploter le retournement de l'Allemagne contre l'URSS elle-même, pour se sauver d'un péril imminent ?

Nous étions encore à Bénodet. Beaucoup de gens comprirent dans l'heure que c'était la guerre pour demain. L'Allemagne menait du reste une nouvelle fois une campagne violente pour le "retour" de Danzig, constituée en 1919 en ville libre sous mandat de la SDN, et formant un accès à la mer de la Pologne, au bout d'un "corridor" polonais créé au même moment, coupant la Prusse Orientale du reste de la République allemande.

Un coup de fil aux Hatzfeld à Poissac, et nous y débarquions peu après. C'est de là qu'Etienne, de nouveau mobilisé avant la plupart, partit selon les directives de son fascicule "8" de réserviste. c'était vers le 29 août.

Le 1er septembre, la Pologne était envahie. La France et l'Angleterre mobilisaient en masse et adressaient un ultimatum à l'Allemagne d'avoir à ramener ses troupes. La Grande Bretagne déclarait la guerre le 3 à 11 heures; même à cette heure capitale la France tergiversait encore, et sa déclaration de guerre, annoncée tardivement, prenait effet à 17 heures seulement !

Je me rappelle ce moment. Dès notre arrivée à Poissac, nos parents nous avaient incités à nous rendre utiles sur place. A plusieurs (les cousins Kont non mobilisables comme moi, et un ou deux

autres) nous avons été nous offrir comme tâcherons aux fermiers; aidant, ici à battre le blé du métayer des Hatzfeld, là à arracher les pommes de terre dans les immenses champs du fermier Laval, un des plus opulents paysans du coin. On prenait le repas de midi à la ferme. Je revois un repas chez le métayer Bouilloux: une grande salle paysanne à l'ancienne, avec peu de fenêtres, une longue table de bois sur un sol de pierre, et au-dessus, la longue planche pour le rangement des grands pains ronds et des ustensiles, accrochée au plafond; la haute cheminée au feu de bois, les armoires massives. Madame Bouilloux se tenait debout tant que "les hommes" mangeaient, faisant le service, en silence, ne se mêlant pas à la conversation. Même scène chez les Laval: Madame Laval était un petit bout de femme sèche comme un fagot, pas vieille mais déjà ridée, brunie au grand air, avec pas rien de moustache. Debout en bout de table, elle taillait le pain selon les besoins en cours de repas des hommes, le pain calé sur sa poitrine; on se fournissait au boulanger ambulant, probablement une fois pour toute la semaine.

Puis on retournait aux champs, loin du village. Je travaillais comme une bête. (Tout de même, après la journée, je trouvais le temps de lire "Autant en Emporte le Vent" de Margaret Mitchell, un fameux dérivatif). Ce 3 septembre-là, le silence était impressionnant; nous étions pourtant nombreux, en y comprenant ceux de la ferme, mais je pense que personne ne parlait.

Dix-sept heures approchaient et je regardais ma montre, puis le ciel sans nuage, immense, du côté de l'Allemagne, en me disant: "encore en paix, encore en paix...". A 17 heures, rien ne se passa. Les autres continuaient à travailler. Je me disais: "Ce n'est pas possible, les avions allemands vont apparaître, peut-être attaquer ici. Nous sommes sans défense dans ce champ, sans défense, sans défense..."

Deux jours plus tard, j'avais dix-huit ans.

+++

39 - 40

B O R D E A U X

Mes parents partirent pour Paris, avec Philippe, étudiant en sursis mais qui se retrouva mobilisé presque instantanément, et envoyé assez vite à Nemours comme élève-officier. Mon père offrit ses services (il avait plus de soixante trois ans) et on lui confia la "section britannique" du Ministère de l'Information, où il s'attaqua aussitôt au besoin (criant) de rapprocher les opinions publiques des deux pays alliés, que les années de paix avaient profondément séparées. Ceci amenait les parents à se fixer à Paris (au début, à Versailles, à cause des craintes d'attaques aériennes, qui se dissipèrent progressivement).

Mais l'Education Nationale décidait de son côté de disperser les classes préparatoires aux Grandes Ecoles (et les Ecoles elles-mêmes: l'X par exemple fut envoyé à Toulouse - avec peu d'effectif, le gros étant envoyé aux Armées). Où allaient être les "tôpes" éjectées de la capitale ? Où seraient les bonnes, celles aux professeurs réputés ? On courait à tâtons après les renseignements, et ils étaient contredits d'un jour à l'autre: on crut à Rennes, à La Souterraine(!), à Villers-sur-Mer, à Poitiers, à Biarritz. Finalement on se décida pour Bordeaux.

Ma tante Annette Kont se décidait en effet de son côté pour Bordeaux pour la suite des études (et la sécurité) des siens, s'offrant à être ma mère aubergiste (une fois de plus !), et une amie de Gilberte, Jacqueline Saulai, devait rejoindre directement là-bas.

Vers le 10 octobre, nous avons ainsi emménagé 19, Cours d'Albret, dans un appartement loué meublé, en plein centre de Bordeaux; c'était au 2ème étage d'un petit immeuble faisant face à l'agréable parc public qu'était le jardin de la préfecture.

Le séjour, où couchaient les trois filles, et une autre chambre attribuée à Daniel donnaient - plein sud - sur cette vue, à travers le large Cours d'Albret. Ma tante avait une chambre au revers, et sur la même cour, de l'autre côté de la cage d'escalier et un demi-étage plus bas, était le reste: cuisine, WC, et derrière la cuisine, une chambre un peu étroite, la mienne, suivie d'un débarras général. ce dernier ensemble appartenait à un corps de bâtiment moins haut que celui de devant, et en formait le dernier étage: j'étais directement

sous le toit. Outre que ça ne favorisait pas le chauffage, cela allait avoir d'autres conséquences.

Dans l'immédiat j'étais ravi de mon installation:

"Ma chambre est à mon avis très jolie (sauf les tableaux !) Elle est entièrement Empire, avec un dessus de lit en toile de Jouy d'un vieux bleu très coquet, plus une table de bridge qui, ouverte, est parfaite pour travailler... Il y a beaucoup à bricoler: hier c'était pour chercher les meilleurs endroits où mettre le piano et les lits existants et à venir (dans le séjour); aujourd'hui, pour caser toutes les valises les unes dans les autres dans le débarras derrière chez moi" (11 octobre 39).

L'atmosphère était très chaleureuse, simple et gaie: j'avais déjà séjourné souvent chez les Kont à Versailles et parfois même en vacances; nous étions en somme dans une réelle intimité. La famille s'augmentait fréquemment de la présence de Claire Hatzfeld, qui commençait sa médecine. Elle logeait ailleurs mais prenait certains repas avec nous.

En un gros quart d'heure, j'allais à pied au lycée Michel Montaigne, matin et soir, traversant les jardins d'en face et passant, en route, près de la belle cathédrale Saint André, à la tour-clocher détachée, si rare en France. Souvent Daniel et moi faisons route ensemble. Au lycée, je retrouvais, dans ma tête même, deux ou trois jansoniens dont mon bon camarade Pierre Samuel, cultivé et immensément doué, qui avait été un peu mon rival depuis la cinquième...! mais qui s'envolait maintenant vers une réussite méritée à Normale Sciences, prélude à une carrière distinguée dans les Mathématiques. Il est depuis au moins trente ans professeur à la Sorbonne.

Cette tête était très forte. Le peloton de tête comprenait un ou deux Bordelais, mais davantage de repliés. A part Samuel, Georges Vendryès, Comolli, Goyénèche, Clédet, Lemaignan et quelques autres, dont deux filles, formaient une tête de classe "de choc", bien de nature à satisfaire le professeur principal, un illustre retraité rappelé en service pour notre grand avantage, M. Labrousse, dit "Le Boule", dont la carrière s'était faite au lycée Saint Louis: un champion de la spécialité, avec un cours lumineux, complet, impeccable, débité sans une note, séance après séance, et un soin attentif aux progrès et possibilités de chacun, le tout dans un physique rébarbatif de petit vieux à Barbiche, sec comme trique.

Plusieurs entrèrent à Normale en fin d'année, ce qui (les promotions étant d'environ 40) est assez éloquent. Parmi eux, outre Samuel déjà nommé, Vendryès, lui-même fils d'un professeur à la Sorbonne, et qui fit une carrière éblouissante au Commissariat à l'Energie Atomique, dont il fut un des Directeurs vers ses trente ans.

Pour ma part, je me tenais quelque peu en-deçà de ce niveau. Je travaillais avec relativement d'entrain et avais peu de loisir, mais sauf dans les toutes premières semaines, avec une réussite moyenne.

Je traînais, il faut le dire, les séquelles assez préoccupantes de l'accident de ski survenu à Pâques. Avec un ménisque disjoint au genou gauche, qui allait périodiquement bloquer l'articulation, j'avais dû reprendre le lycée Janson en avril-mai 39 en taxi, faisant tout au plus quelques pas sur des béquilles. Après un moment d'"observation", on avait opté pour l'ablation. Opéré à la mi-juin, je me rappelle avoir tout juste pu faire le trajet de chez nous jusqu'au 12 avenue Victor Hugo le 14 juillet, pour voir comme de tradition, le défilé, du balcon de grand-mère, qui avait une bonne vue sur la place de l'Etoile.

Boitant et le genou gauche pliant à peine, je fus remis, seulement après l'installation à Bordeaux, aux soins d'un orthopédiste. Le chirurgien de Paris avait, d'après notre reconstitution d'alors, complètement oublié de prescrire une rééducation, pourtant absolument urgente. Le type de Bordeaux, un Dr Rocher, me soumit à des traitements de chaleur, d'enveloppements d'argile ultra-chaude la nuit, de chocs électriques sur les muscles (atrophiés), déclenchés par...un métronome; tout cela consommateur de beaucoup de temps, et surtout, sans résultat. Massages et flexions forcées à domicile n'en faisaient pas plus. Un aller et retour à Paris en plein premier trimestre pour revoir le chirurgien n'amena rien de plus que de l'amertume et de l'irritation: lui qui avait garanti le succès total de l'opération, et qui était le chirurgien patenté de l'équipe de France de rugby !, écrivait maintenant à son confrère de Bordeaux que c'était un "cas difficile".

Il fut alors fortement question d'une tentative de récupération d'angle de flexion, à force, sous anesthésie générale. Elle n'eut pas lieu, ce qui m'a possiblement sauvé d'une infirmité définitive !!

Le concours de l'X présupposait une visite d'aptitude au service armé, puis à la fin du concours l'exécution de diverses épreuves de gymnastique; à défaut, on était privé des débouchés dans toute carrière d'emploi public, civil ou militaire, et peut-être obligé de payer sa scolarité, comme un étranger. Mes parents s'en faisaient sûrement souci avant moi-même. Voici ce que je leur écrivais de mon côté:

"...Je me trouve probablement, précisément, dans le cas aussi monstrueusement injuste que rare, où des élèves, inaptes au service armé en entrant à l'Ecole, mais aptes tout le reste de leur

vie et avant même leur sortie de l'Ecole, semblent n'avoir pas droit quelconque aux emplois publics où aboutissent les études".

Et le conseil de révision prévu par le règlement du concours était prévu pour... février!

Les derniers efforts portèrent sur la kiné simple.

J'eus la visite, Cours d'Albret, plusieurs soirs par semaine, d'une kiné à l'accent local pittoresque et au format d'Hercule: Madame Campistron. Ses manipulations, sur le lit Empire, avaient beaucoup de l'épisode que le dessinateur Gottlieb a fixé plus récemment dans une BD éloquente. Le forçement de mon genou raidi, par cette femme au physique de catcheur, était une réelle épreuve. Mais on était dans une course contre la montre.

On s'écrivait beaucoup entre Bordeaux et Paris, et aussi entre Bordeaux et la frontière lorraine où marinait Etienne. C'était la première fois que je vivais longtemps aussi loin des parents, et les choses à se dire venaient d'elles-mêmes sous la plume, dans les deux sens. A Etienne, j'écrivais des blagues et des devinettes, pensant le distraire; il répondait gentiment, mais se plaignait de ne pas trouver les solutions... L'intention y était quand même.

Je sortais chaque semaine acheter au kiosque voisin un illustré pas cher, presque entièrement consacré à la guerre, le "Miroir". Je me disais: "à la fin de la guerre, j'aurai la collection complète, ce sera comme chez grand-mère avec ses "Illustrations" de 14-18."

Maman était venue me voir quand il faisait encore soleil et tiède (octobre vraisemblablement): nous sommes allés jusqu'aux Quinconces, par le boulevard Clemenceau, nous asseoir devant la Garonne et les navires à quai. Un chasseur britannique évoluait au-dessus de nous, faisant des loopings immenses, avec des plongées vertigineuses et des ressources parfaites. Tout paraissait solide, nos Alliés étaient là, nous étions forts.

A Noël, par une neige épaisse, retrouvailles générales à Paris. Etienne et Philippe avaient décroché des permissions. On a pris des photos au Bois de Boulogne, puis (initiative d'Etienne) dans un studio, des photos des trois frères en gros plan. Cela paraissait déjà quelque chose d'un rêve que de se retrouver ensemble chez nous.

Mon année scolaire n'avait pas trop mal débuté; mais les temps perdus, et le souci permanent, dûs à ce genou qui ne guérissait pas, commençaient à peser. Cela ou autre chose, je me sentais peu à peu distancé dans la classe, notamment par mon "mètre étalon" Pierre Samuel, camarade chaleureux d'autre part, avec qui on organisait des bridges entre copains, et qui vint aussi jouer aux échecs Cours d'Albret dans un moment d'avril où je fus immobilisé derechef, cette fois par une sorte d'abcès rampant à un gros orteil.

Très mauvais moment pour manquer le lycée, les cours, les interros, les révisions etc. à moins d'un mois de l'écrit de l'X.

+++

J'avais décidé d'autre part de ne me présenter à aucun autre concours: décision hasardeuse, que confortait pourtant l'avis d'un autre ami de Janson, Jean Paul Slyper, replié, lui, à Biarritz, où fonctionnait une autre - bonne - tête: plus tard, j'ai appris que mes amis Jean Audibert et Francis Rougé, dont j'ai fait la connaissance en 41, y avaient été, eux aussi.

Je maintenais un échange actif de lettres avec Jean-Paul et je l'avais interrogé sur ce point: faut-il s'inscrire à plusieurs concours ? Mais il me confirma dans l'idée contraire:

"On m'a dit que Sup'Aéro, le Génie Maritime et les Mines sont à peine moins difficiles que l'X. Je ne vois donc pas d'intérêt à m'y présenter..." (Biarritz, 11 février 40).

De mon côté j'écris à mes parents:

"Sans doute devrais-je réviser mes cours... Mais je ne me vois pas plancher brillamment à un oral..."(27-2-40) "...Je ne me vois pas admis sans un très sérieux coup de reins"(5-3-40)

+++

La politique et la guerre n'étaient pas - en dehors des heures des nouvelles à la radio - les sujets des tablées familiales de Bordeaux. Mais j'avais le temps d'y penser par ailleurs. Ainsi le 17 avril 40 (huit jours après le début de l'assaut allemand sur le Danemark et la Norvège):

"Je repensais à Hacha(1), que tout le monde accable, et qui dit en sortant de la chancellerie du Reich le 15 mars 39: "Notre peuple nous maudit et l'Histoire nous haïra, mais nous l'aurons préservé d'un sort affreux".

"Pour moi, Hacha n'est plus que le pauvre malheureux qu'il était ce jour-là, jouet inerte entre les mains de fer des Allemands. Et nul doute que s'il n'avait pas signé, une fois venu, ce s'il n'était

(1) Président de la République tchécoslovaque lors de l'invasion finale allemande du 15 mars 39, qui fut forcé de venir d'un instant à l'autre signer la soumission totale de son pays dans la tanière d'Hitler, sous une véritable menace corporelle, et qui fut traité durant sa visite d'une manière indigne.

pas venu, même, - les Tchèques auraient subi les horreurs de Varsovie avant de subir celles de Dachau (1)".

"Alors, il faut remonter plus loin. Et vous savez bien que le 29 septembre 38 il a fallu signer parce que la situation militaire ne nous permettait pas, non plus que la tiédeur d'une opinion divisée et tremblante, de résister."

"Alors, il faut remonter plus loin, toujours plus loin. Il faut remonter à l'insuffisance de ministres de l'Air passés (trop exclusivement tenus pour responsables de tout par les réactionnaires, parce que Pierre Cot était radical), il faut remonter à la désorganisation qu'apporta dans les travaux d'armement, dès la fin de 36, l'abus des grèves par les plus désordonnés des ouvriers qui se croyaient la classe élue (et pourquoi eux, d'ailleurs, plutôt que les paysans?) - cela, au milieu d'une situation déjà compromise."

"Il faut remonter surtout jusqu'à la ruine de la Société des Nations... précipitée en 1935-36 par la crise d'Abyssinie, et la honteuse incurie qui régna au cours de la guerre d'Espagne (rappelez-vous cette comédie à vous faire monter le rouge au front du "Comité de "Non Intervention" !)."

"Ruine d'autant plus dangereuse qu'elle compromet de façon durable la renaissance d'une S.D.N., parce que les gens ont appris... à ne prononcer son nom qu'avec une mine désabusée et entendue."

"Or dans tous ces faits on ne trouve en définitive que des insuffisances en personnel politique... et sabotage, par incurie, de la S.D.N. où on négligea de placer les piliers nécessaires pour maintenir son autorité dans la période instable que devait nécessairement être celle de ses premiers pas."

"Il faudrait être sûrs de nouveau de rencontrer l'unanimité des voix... lorsque le moment sera de nouveau favorable à la restauration des organismes internationaux; il faudra pour cela une opinion préparée d'une façon clairvoyante (et non un sommaire et rapide bourrage de crânes...), des hommes de valeur supérieure... un contact étroit et permanent entre les diverses sections (des organismes internationaux) et les différents ministères de chaque pays (Affaires Etrangères avec Section Politique, Santé Publique avec Section de l'Hygiène, etc.)"

(1) Vous voyez bien, lecteur, qu'on était au courant des camps de concentration bien avant que la France tombe aux mains des Nazis.

"Il faudra donner l'assurance, et la faire admettre, jusqu'aux neutres les moins renseignés, qu'il ne s'agira pas d'un organe de domination européenne, ou d'essais de prépondérance pour quelque pays victorieux que ce soit."

"Et la certitude que l'ordre puisse être maintenu avec sévérité."

+++

En avril, l'invasion-éclair de la Norvège, la "riposte" franco-britannique dans l'extrême-nord (Narvik, Bøddø), et la rododromade du nouveau Président du Conseil Paul Reynaud: "la route permanente du fer (suédois) est définitivement coupée (pour les Allemands)". Qui faisait suite à: "Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts".

Courant avril, on commença à avoir à Bordeaux des alertes aériennes réelles:

(21 avril 40, à mes parents): "Cette nuit, il y a eu la première alerte que j'aie eu ici, et aussi ma première alerte de guerre, avec D.C.A. et tout. Comme j'étais resté à lire tard le soir, j'ai été surpris tout éveillé par les sirènes. Je dois dire que j'ai eu une ou deux secondes de panique. Le temps de passer un chandail et de prendre ma lampe de poche, et je me précipitais chez Tante Annette (1) avec une seule sandale! Déjà je n'avais plus qu'un violent tremblement dans les mains, mais le fait d'avoir trouvé des gens réveillés m'a fait du bien. Cela a duré une heure et demie, et je suis redescendu chez moi avant la fin, lisant pour ne pas être réveillé de nouveau par ce désagréable machin. On ne s'imagine pas ce que ça peut être désagréable de le subir tout seul, même si l'on sait que, vu les circonstances, il n'y a pas une chance sur mille que ce soit un vrai raid."

"Quand ce ne serait que pour éviter les éclats d'obus de DCA qui retombent, cela vaut la peine de ne pas rester dans ma baraque en carton (2) et de me mettre sous un vrai toit. Il est convenu d'ailleurs que si ça recommence je monte mon matelas (en face) pour le reste de la nuit."

Il faut comprendre que Bordeaux avait paru être le refuge des refuges, - comme il l'avait été en 1914 quand début septembre le gouvernement s'y était momentanément replié. On savait - en théorie

(1) dans l'autre corps de bâtiment

(2) j'ai dit plus haut que ma chambre faisait partie d'une sorte d'annexe basse, où il n'y avait que le toit au-dessus du plafond.

en tout cas - que la menace aérienne avait changé du tout au tout en vingt ans... Mais on espérait malgré tout que nos défenses, nos possibilités de rétorsion, étaient telles, que les Allemands y réfléchiraient à deux fois avant de faire la guerre aux populations civiles. Et en avril, sur le front qui nous occupait le plus, les Allemands étaient encore à l'intérieur de leurs frontières.

Pourtant il fallait déchanter:

(23 avril): "Deux alertes très rapprochées cette nuit (à 1h30 et 2h15); j'ai été franchement réveillé par la première (et) j'ai monté mon matelas comme convenu...Mais l'autre nuit des tracts ont été jetés..."

Début mai on me propose de passer la Pentecôte à Paris:

(7 mai): "Je dois décliner à nouveau l'aimable invitation, mais je serais certain de ne pas faire la moitié du travail nécessaire. Ici même je ne suis pas tout à fait sûr d'y arriver convenablement... Mais il vaut mieux ne pas saboter ce concours, il n'est déjà pas agréable ainsi: d'abord, la répulsion certaine que j'ai pour tout ce qui touche à la révision des matières de l'écrit pourtant bien proche, est un signe d'abrutissement. Ensuite la chaleur règne à l'heure où la maison est calme, et travailler ailleurs que dans cette chambre serait infernal (1);

"Malgré tout cela il faut que je joue la comédie jusqu'au bout: je n'en ai guère envie à certains moments, mais chaque fois que je me dis: "A quoi bon ?", je me réponds que ce sera une expérience pour l'année prochaine: ce sera la seule consolation. Sans cela, en 1941 j'aurais sûrement un trac néfaste, et d'ailleurs un 5/2 (2) qui n'aurait jamais vu le concours, ça paraîtrait un peu rigolo.

"J'ai, je crois, trop retardé le moment des révisions... Mais le moyen de travailler à fond quand on ne peut pas marcher de long en large (3) ?"

Le 10 mai, quand se déclencha l'assaut sur la France, couvert pendant quelques heures par l'apparence d'un assaut sur les Pays-Bas, j'étais en plein dans ma préparation (le concours commençait le 21). Dans le sentiment double d'angoisse pour le pays et pour les combattants (Oncle Pierre au Q.G. de la 5ème Armée, Etienne avec son ballon inflammable, toujours dans le même secteur), on se

(1) chaque chambre ayant ses propres occupants

(2) tûpin redoublant

(3) à cause de mon abcès au pied pas encore cicatrisé

forçait à faire ce qu'on avait à faire, chacun dans son coin.

Dès le 15 mai, on commença à voir des voitures belges surchargées de bagages, et de nombreux débarquements de troupes d'Afrique partant vers le nord. Gilberte et Denise Kont se virent refuser leurs offres de services auprès des comités d'accueil de réfugiés. On leur dit qu'il n'y avait pas de travail pour les bénévoles.

Chaque communiqué apportait des nouvelles aggravantes sur la situation: ça avait l'air d'une véritable tornade, sans doute une catastrophe pire que ce qu'on en laissait savoir, au compte-gouttes. Du fait de cette censure, les informations que je recevais de mon père me paraissaient particulièrement fiables - puisque lui travaillait au ministère de l'Information. Hélas! En voici, pour l'exemple:

(18 mai): "Les dernières nouvelles sont encourageantes. Amélioration très nette, dit-on cet après-midi. Déjà hier les Boches ont fait des attaques monstrueuses de chars et d'autres engins sans arriver guère qu'à piétiner sur place, tant la résistance a été meurtrière et efficace." (1)

(22 mai, de maman): "La nouvelle qu'Arras est entre nos mains, téléphonée par papa vers 10h1/2 ce matin ce matin, m'a fait un bien hors de proportion avec son importance réelle, - comme si le mauvais sort commençait à être conjuré. Nous avons tous confiance dans l'issue finale, n'est-ce pas ? Seulement c'est terrible, en attendant, pour les soldats, les réfugiés, les pays dévastés..." (2)

L'écrit de mon concours se passait dans quelque grande salle nue, bondée de concurrents qui s'affairaient en silence sur leurs copies. Seul bruit audible, les pas égaux des surveillants dans les allées. Et d'instant en instant je voyais les champs de bataille, les armées de chars dévalant dans nos plaines du nord, les mêlées d'avions au-dessus, les villes et les villages en feu, les populations en fuite, les morts et les blessés partout. Et je me disais: "Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible de rester ici! Ce n'est pas possible de rester à chercher ce problème! Ce n'est pas possible que tous ces jeunes ne lèvent pas la tête, ne jettent pas leurs papiers par terre, ne se dressent pas en criant: Non! Non! Non!"

(1) C'est précisément le 17 mai que le colonel De Gaulle réussit, en rassemblant en catastrophe des tronçons épars de formations blindées, à stopper un instant les Allemands dans le nord, à Montcornet (cf. Mémoires de De Gaulle, tome I)

(2) Arras tomba le 23. Les "vieux" vivaient une seconde fois le choc que leur avait apporté le premier communiqué de 1914: "de la Somme aux Vosges..."

Mais si, c'était possible. Ça, et bien d'autres choses. Et moi je me remettais cahin-caha au boulot, bien que le coeur chaviré, ce qui n'arrangeait pas les choses vu ma préparation médiocre. Enfin, le troisième jour, le pensum odieux se termina.

J'avais dû rater, mais plutôt que d'en avoir trop de certitude auprès de Samuel (qui avait sûrement très bien marché), je repartis en correspondance avec mon autre ami de Janson, Slyper, avec qui j'avais tenu par lettres un vrai dialogue de jeunes, où on parlait lectures, ambiances de vie, sentiments... Slyper pensait n'avoir pas trop mal réussi, mais en m'écrivant, il restait à des hauteurs accessibles: il avait peut-être, de son côté, raté ceci ou cela: je me sentais mieux.

Libre, j'allai voir du côté du Pont de Pierre. Jusque bien après cette guerre, Bordeaux n'a eu que cet unique et vénérable pont à arches pour traverser la Garonne: situation effarante, qui a souvent servi à mettre en accusation la somnolence d'ensemble des Bordelais et de leurs élus - et il y avait assez d'autres choses à ce dossier.

Le Pont de Pierre, quand je le vis, charriait un flot ininterrompu de voitures, bondées de gens et surchargées de colis, de matelas sur les toits; beaucoup étaient belges.

C'étaient (et on se le dit sans tarder) les plus malins, les plus fortunés aussi et les plus paniquards sans doute. Ils avaient de l'avance sur la horde des moins bien lotis, qui à la même heure encombraient toutes les routes, qui en voiture, qui tirant des charrettes ou poussant des voitures d'enfants, et qui allaient être rejoints et dépassés quelque part par les Allemands après avoir paralysé les mouvements de notre armée, quand ceux-ci avaient encore quelque rapport avec une défense... Mais nous ne le savions pas encore, à Bordeaux.

Avant même la fin de mon écrit, je savais, par mon énergique Madame Campistron, que l'on devait pouvoir aider dans un nouveau grand centre de réfugiés, proche de la gare.

(23 mai): "Je vous dirai ce que c'est mais j'avais trop de poids de mon inaction et de toute cette misère que j'entends raconter et décrire..."

(28 mai): "Je vais essayer de nouveau d'aider les réfugiés arrivants, près de la gare. Je n'ai pas été convoqué, mais je crois que si je n'y vais pas, on ne me convoquera jamais." (1)

Je me mettais en même temps à prendre des leçons de condui-

(1) Je prends l'occasion pour préciser que nous n'avions pas le téléphone Cours d'Albret.

te auto. C'était tout près derrière chez nous, dans un dédale de rues pavées, pleines de bifurcations de tramways aux priorités tracassantes. Les changements de vitesses incessants, avec des boîtes non synchronisées, étaient un vrai cauchemar pour le débutant: double débrayage, coup d'accélérateur au petit bonheur au milieu, et "crac", la salade des engrenages et l'engueulade de rigueur. Je n'eus pas à me présenter au permis. Entretemps il s'était passé des choses.

Enfin, j'allai à la gare Saint Jean avec la ferme intention d'être embauché, puisqu'on ne venait pas me chercher.

Du pont qui enjambe les voies dans la gare, je vis d'abord des trains arrêtés, presque à tous les quais, rideaux tirés, et les allées et venues de personnels en blanc et de dames de la Croix Rouge. C'étaient des trains-hôpitaux naturellement, et sur les toits des voitures étaient peintes de grandes croix rouges sur fond blanc.

Un nouveau train arrivait justement, entièrement constitué de wagons-lits, rideaux baissés. Il roulait si lentement, qu'on se disait instinctivement qu'il amenait de grands blessés, à qui on évitait des secousses. A l'arrêt, personne n'en descendait; c'était une vision pénible, comme morte.

Après avoir été éconduit une première fois je revins avec des langes, cousus Cours d'Albret par ma tante et mes cousines, et une offre de chambre chez nous.

"Je fus envoyé faire la garde de nuit dans un immense entrepôt des Etablissements Damoy, à 10 minutes à pied, au 87 quai de Paludate. Débarqué vers 22 heures par un car avec deux scouts également néophytes et quelques vagues consignes: ne laisser fumer personne, évidemment (paille !), et chercher pour les cas graves une infirmière au 104 du même quai (autre entrepôt, réservé aux Français; le mien, aux Belges)... Dure mise en route, avec un seul type, introuvable, pour la mise au courant, et aucune vraie autorité.

"Pendant un quart d'heure, seule une bonne volonté aveugle se débattit contre l'ignorance absolue du terrain et des moyens. Ainsi, n'ayant pas vu que nous disposions de 4 salles, mais ayant cru n'en avoir que trois, nous nous efforcions de comprimer le flot des arrivants avec les gens déjà installés, tirant jusque sous les pieds des dormeurs de la paille pour coucher dans les moindres recoins les gens les plus divers. De même, nous ne savions pas qu'il y avait des berceaux en réserve, et que l'eau potable existait dans tel coin de la cour - d'ailleurs obscur. D'où quelques incidents pénibles, comme le désespoir d'une famille avec deux bébés, que nous croyions devoir tous aligner dans la paille, et qui préférèrent retourner à la gare poursuivre leur route sans aucun repos.

"Mais tout finit par se tasser avec l'arrivée de trois dames et la découverte de la 4ème salle, des WC, des commutateurs, des extincteurs, et d'une sorte de salle de garde où nous pouvions nous tenir, à l'abri des ronflements et de l'Odeur. L'Odeur, qui règne pesamment sur ces grandes salles que nul courant d'air ne peut aérer, par les étroites fenêtres, maintenues ouvertes à grand'peine.

"Au cours d'une ronde (pour découvrir les malades possibles, à qui on offrait de l'eau potable froide, ou l'assurance que si à la prochaine ronde on les retrouvait réveillés, on irait chercher l'infirmière "au 104"), je découvris un cardiaque en pleine crise, titubant vers ma lampe de poche, devenue bouée de sauvetage. Je faillis le coucher, pour aller chercher du renfort, mais il eut encore la force de me dire qu'il fallait à tout prix lui maintenir le tronc vertical. Je l'assis contre un mur, avertis "les autres", et partis aussi vite que je le fis jamais à minuit sur des pavés inégaux. La pharmacie du 104 n'avait rien pour cardiaques. Un car qui retournait de là à la gare voulut bien attendre au 87 que deux braves soldats descendent mon type, emmitouflé et tremblant, tandis que je portais derrière eux tout son bagage: un Kilo de pain.

"Au petit matin, il fallut parcourir les salles, ayant en main un vague cahier où étaient inscrites des heures de réveil, en hurlant, dès 5 heures, des noms auxquels ne répondaient que des personnes imprévues et... peu aimables: nous ne pouvions leur en vouloir.

"...Certains ont fait à pied des distances énormes, même des femmes et des enfants, telle celle dont la cadette pouvait avoir neuf ans, qui était venue de Namur aux Andelys à pied. On voudrait faire tout ce qui est possible pour de telles gens.

"Les Bordelais sont à ce point de vue d'une indifférence répréhensible. (Notre propriétaire) Madame Bertin, que nous avons sans doute eu tort de ne pas prévenir quand nous avons commencé à nous servir de ma chambre, est gravement offensée à l'idée qu'on allait mettre plein de puces chez elle (c'était pourtant mon lit et non le sien et je n'en ai pas encore attrapé, si j'ai risqué de le faire au 87); elle est devenue intransigeante et acide au point de refuser l'autorisation (que nous lui demandions) de recueillir un homme de 60 ans, chevalier de la Légion d'Honneur, et sa femme, que la gare nous envoyait." (Je réussis néanmoins à envoyer Cours d'Albret deux Belges avec un mot de moi, signé: "Bon pour une douche". Je les revois d'ici: un ouvrier dans les quarante ans, de Hasselt, nommé Chicot; et l'autre, un timide jeune séminariste d'Arlon, Edmond Deleuze.)

"Mon centre est un des cinq grands centres dépendant de la gare. Samedi, quand j'y suis revenu, on avait installé dans ma salle de garde de nuit un réfectoire très convenable, avec de la bonne

nourriture, abondance de boissons, du lait et des biberons. Des assistantes sociales fonctionnaient dans un heureux concert. J'apportais des médicaments pour un embryon de poste de secours: j'avais l'idée qu'avec ce début ce serait plus facile de demander une infirmière de nuit, et j'ai réussi... mais il n'est revenu personne le lendemain...la consigne était redevenue de dépendre du 104..."

Je revois bien l'immensité noire de cet étage-dortoir, plein de corps étendus dans la paille, les baluchons serrés auprès d'eux; je passais périodiquement sur la pointe des pieds, lampe à la main, cherchant celui ou celle qui venait de crier... Mais ils criaient dans leur sommeil, revivant peut-être leur exode, et la plupart du temps je ne les trouvais pas.

(8 juin, lettre à Etienne, aux Armées):

"Ca ne marche pas mal car le matériel s'est énormément accru, grâce paraît-il à la Croix Rouge américaine pour une part. Pas pour les lits, maintenant au nombre de 175, mais pour les 300 couvre-pieds, le fourneau au butagaz, les lampes de poche, etc.

"Il y a maintenant 40 traversins, une centaine de sacs de couchage en toile; à bouffer, plein; et de la pharmacie, dont j'ai apporté une partie d'un autre centre..."

+++

Quinze jours avaient déjà passé dans ce tourbillon. On arriva au 17 juin: la situation était noire, le ciel aussi. Les armées du Nord n'existaient plus, Paris était aux mains des Allemands, on ne savait même plus où était leur avance, ni où était le gouvernement, que Paul Reynaud avait cédé au vieux maréchal Pétain.

Le matin, Claire Hatzfeld rapporta la première rumeur de demande d'armistice. A treize heures, Pétain parla à la radio; nous ne savions pas encore qu'il était tout près de nous, à Bordeaux.

C'était une voix brisée, mais pis encore, une voix de vieillard épuisé: comment un vieillard pourrait-il conduire notre pays dans une passe aussi critique ?

Il disait:"...Je viens vous dire qu'il nous faut tenter de cesser le combat...Trop peu d'armes, trop peu d'alliés, trop peu d'enfants..."⁽¹⁾

Ainsi, nous étions soudain au bout de tout, au bout de la France, au bout de la liberté, au bout de toute possibilité de réaliser, d'admettre, d'être. C'était bien pire qu'affreux. C'était indicible.

Et le temps de penser cela, déjà foudroyés que nous étions, nous reçûmes du ciel un orage terrifiant, déversant une immense, apocalyptique mitraille de grêle.

(1) L'Histoire aurait (?) enregistré: "il nous faut cesser le combat". Je maintiens mon souvenir d'...

Cette chose monstrueuse, la capitulation, notre envahissement par les Nazis, était là. Il n'y avait plus qu'une chose à faire: aller se battre contre les Boches ailleurs.

Je me suis mis en chasse le 18 au matin, pour trouver le moyen de communiquer rapidement avec mes parents. On découvrait, en circulant dans Bordeaux, une masse de voitures officielles, de plantons, de cordons de police et de troupes: le gouvernement venait d'arriver, avec un attirail de ministères, qui s'installaient à la hâte dans des immeubles publics ou réquisitionnés. Le Ministère de l'Information n'en était-il pas ?

Dans la même journée, j'ai entendu, par chance, le premier appel de Londres de De Gaulle, un général inconnu. C'est clairement indiqué dans des notes que j'ai rédigées avant la fin du mois: mais je n'en garde pas le souvenir proprement dit. On en a tant reparlé dans les jours suivants, que je sais bien que c'est dans celui-là qu'il invitait les militaires, les spécialistes de l'armement, à le rejoindre par tous les moyens. Sans doute est-ce dans ce premier message aussi qu'il prononça ces mots fatidiques, dont on avait tant besoin: "...L'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie..." qui me marquèrent aussitôt.⁽¹⁾

Je finis par trouver l'Information, et là, un certain commandant Herbette, âgé, qui connaissait papa fort bien - et même, depuis l'autre guerre. Il estima que celui-ci était avec son Service et d'autres à Cahors (au lycée Fromentin). Disposant des priorités de communications officielles, il réussit à l'obtenir au téléphone. Il faut se souvenir de ce que toutes les connexions de central à central étaient manuelles, que les lignes et les opératrices étaient à la limite de surcharge, qu'on pouvait vous couper sans prévenir au profit d'une priorité supérieure, etc. Ce fut un miracle que de pouvoir faire durer l'appel assez pour qu'on trouve papa, et qu'on l'amène au téléphone: avec lui, maman, et avec eux, super-miracle, Etienne.

Comment ? Il traversait la France depuis une semaine avec son unité motorisée d'aérostation, tirant occasionnellement sur des avions volant bas, et venait de faire un crochet par Poissac, avec un camarade, usant d'une permission spéciale de son commandant d'unité, pour aller embrasser notre grand-mère. Après son départ le 19 au petit matin, grand-mère avait reçu de Cahors un coup de fil de mes parents, arrivés là la veille de Moulins, et sans nouvelles les uns des autres depuis leur départ de Paris une semaine auparavant. C'est ainsi qu'ils apprirent qu'Etienne comptait traverser Cahors en fin de matinée. Ils se postèrent donc sur l'axe principal nord-sud de la ville où défilaient sans interruption les convois, devisageant tout ce qui passait.

(1) Mon ami Dubois me rappelle que cette citation vient d'un message postérieur.

Ils virent Etienne assis à côté du conducteur d'un camion, le hélèrent aussitôt, à sa grande stupéfaction, et restèrent ensemble un court moment. Mon coup de fil leur arriva à cet instant.

Herbette entendit papa lui reconfirmer l'autorisation paternelle que je lui demandais - étant mineur de moins de 21 ans - de m'engager militairement en Angleterre. Il m'en donna une attestation aussitôt. Sans celle-ci, je n'avais aucune chance d'arriver à mes fins. Mais je n'étais pas au bout de mes peines.

Herbette m'envoyait à un parlementaire, M. Martinaud-Déplat, lequel m'adressa au chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, qui se borna... à me donner l'adresse du bureau des passeports !

Je fus ramené à faire des queues, remplir des formulaires, et c'est sans doute pendant ce temps-là que je manquai des départs de navires à quai à Bordeaux même, et d'autres en voiture vers Bayonne.

J'essayai cependant d'embarquer sur un petit navire de guerre britannique, mais une sentinelle m'en barra l'accès en me renvoyant au consulat, demander un visa. Un cargo français m'éconduisit de même. Un norvégien aussi: là le patron, plus sympa, m'offrit une bière et m'apprit à faire "Skol!"

J'ai couru au consulat anglais. Il y avait queue depuis la rue jusqu'au deuxième étage; ça avançait très lentement, il y avait un climat de panique larvée. Enfin, ayant marné sur chaque marche, dans l'entrebaillement de la porte tenue demi-fermée par de jeunes attachés déterminés, on écouta à peine mon discours: "Veux m'engager... bilingue... frère né à Londres... autorisation paternelle..." et on me renvoya sans formes.

La nuit, Cours d'Albret, il y eut un vrai raid de bombardement. Les sirènes en plein sommeil, le temps d'aller à ma petite fenêtre, et déjà le premier chapelet de bombes dégringolait, pas loin, avec un long sifflement sinistre. Lourd bruit de vagues d'avions. La maison tremble, tout le monde descend en désordre à la cave, de tous les coins, avec des couvertures... Longue attente... Silence et signal de fin d'alerte, interminable...

Il y avait, outre les caves, des tranchées style 14-18 aménagées dans les terre-pleins des avenues. Il y eut quinze à vingt morts, par malheur principalement dans une de ces tranchées. ⁽¹⁾

Le 20 j'obtins un premier visa sur mon passeport, mais il en fallait un second d'une certaine autorité militaire pour être en règle pour sortir de France... une cousine de maman (Suzanne Jean-Dreyfous) promettait une place d'auto pour partir avec elle et son fils Etienne, de mon âge, vers Bayonne. Je fis, Cours d'Albret, une valise avec divers objets précieux, dont le "Musset" de la Pléiade, don d'Etienne mon frère, et je reçus de ma tante tout l'argent qu'elle avait

(1) voir Annexes de Troceny

d'avance pour mon entretien, une particulièrement grosse somme: dix mille francs. Mais au rendez-vous convenu, ma cousine était déjà envolée. Un autre parent (Louis, me dit une de mes lettres, mais j'en suis réduit à supposer lequel, car il y en avait deux) m'emmène passer la nuit chez lui, à 40 km en direction de Toulouse (!). Il projetait de me poser le lendemain dans les Landes où, je l'apprenais, un de mes grands-oncles, Jacques Sée, avait une propriété, à Pissos⁽¹⁾ Mais le matin venu il se dédisait, craignant d'être refoulé par les barrages de contrôle récemment établis aux limites des départements, et me ramenait à Bordeaux !

A la gare, deux trains pour Bayonne étaient déjà partis, on n'en prévoyait plus qu'un dans la journée, et seulement pour Dax... et seulement à 18h30.

Je revins à la gare trois heures d'avance pour être sûr, au moins cette fois, de partir. Je pus prendre un "coin-fenêtre", du côté opposé au quai.

Pendant ce temps probablement, un camarade de Janson, Jean-Mathieu Boris, tûpin replié en Bretagne, passait Cours d'Albret, me cherchant. Boris réussit à s'embarquer pour l'Angleterre, fut un des premiers cadets d'artillerie de la France Libre, combattit en 1942 à Bir-Hakeim où il fut blessé, et décoré de la Croix de la Libération. Guéri, il passa dans les commandos et se distingua encore à Massevaux dans les Vosges, obtenant la Légion d'Honneur.

Le train pour Dax fut rapidement bondé d'une foule hétéroclite de civils et de militaires, avec des ballots dans les couloirs, et une chaleur de four... A 18h25, une locomotive s'attelait. A 18h29 quelqu'un du côté de ma fenêtre criait: "Jacques! Jacques! Descends!"

C'était le grand-oncle Jacques. Informé (comment ?)⁽²⁾ de mes faits et gestes, il venait me proposer de me faire véhiculer en voiture jusqu'à Bayonne, avec son petit-fils Pierre (Grumbach), 17 ans, un cousin que je connaissais bien mais qu'on jugeait un peu jeune pour se lancer seul dans des aventures, et la mère de Pierre, Fanny,⁽³⁾ serait notre chauffeur.

J'étais pris de court. Comment décider en une seconde ? Il le fallait pourtant. Je ne sais pourquoi, je descendis brusquement, -le compartiment avait sa propre portière-, sur la voie et de là sur cet autre quai; bien à contre-cœur.

Je n'avais pas vu cet Oncle Jacques depuis bien plus d'un an et nous n'avions aucune intimité. Largement sexagénaire, c'était un X (rareté relative dans la famille) et le PDG de la société Hutchinson (pneus, articles en caoutchouc). Il m'emmena d'abord en ville

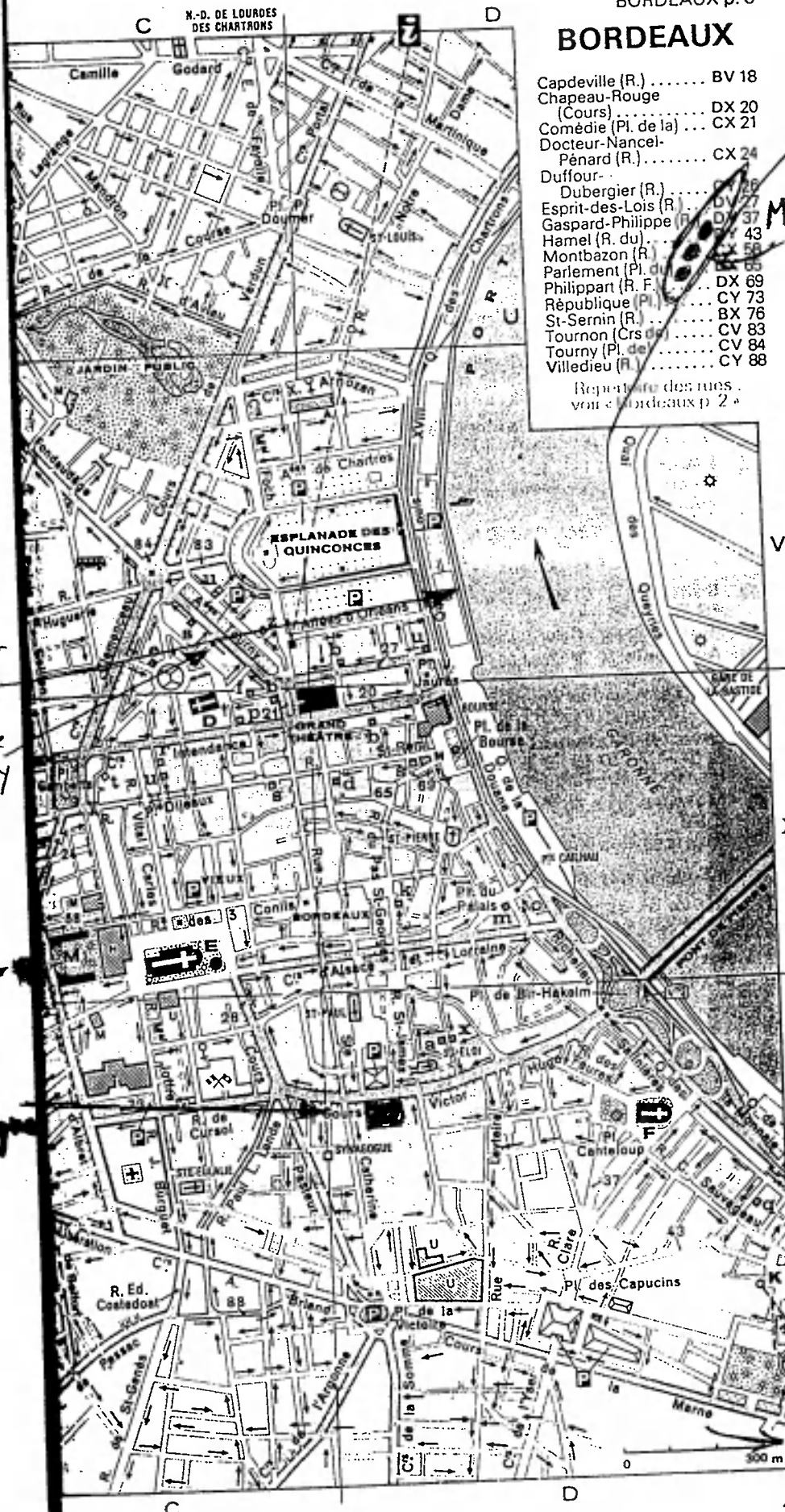
(1) Il devait s'agir d'une de Louis Sée, un des fils de ce grand-oncle, je ne peux faire appel à un souvenir direct.

(2) Possiblement donc par son fils Louis. (3) Sœur aînée de Louis.

BORDEAUX

Capdeville (R.)	BV 18
Chapeau-Rouge (Cours)	DX 20
Comédie (Pl. de la)	CX 21
Docteur-Nancel-Pénard (R.)	CX 24
Duffour-Dubergier (R.)	DY 26
Esprit-des-Lois (R.)	DY 27
Gaspard-Philippe Hamel (R. du)	DY 37
Montbazou (R.)	43
Parlement (Pl. de)	58
Philippart (R. F.)	65
République (Pl.)	DX 69
St-Sernin (R.)	CY 73
Tournon (Crs de)	BX 76
Tourny (Pl. de)	CV 83
Villedieu (R.)	CV 84
	CY 88

Repertoire des rues voir Bordeaux p. 2



*Tentatives
d'embar-
quement
Allées de
Tourny*

*19 Cours
d'Albret*

*Lyce de
Montaigne*

Marsilia

*Vers la
gare*

MINISTÈRE
DE
L'INFORMATION

Bordeaux
~~PARIS~~ LE 19 juin 1940

Note du Commandant Herbette adressée à Monsieur
MARTINAUD-DEPLAT, transmis à Monsieur DUBOIS, au cabinet
du Ministre de l'Intérieur.

Le Commandant Herbette
Monsieur Martinaud Deplat.

Je vous adresse d'urgence de la
part de son père Paul Martinaud,
aujourd'hui à Lohors, le jeune Jacques
Martinaud dont il faudrait faciliter le
départ immédiat pour l'Angleterre,
sic il a l'autorisation paternelle de
l'engager. Bordeaux 19/6/40
H. Herbette

REPUBLICQUE FRANÇAISE
 PASSEPORT A L'ETRANGER
 PASSEPORT
 N° 466077

Nom *M. Mandroux*
 Prénoms *Jacques, Julien*
 Nationalité *Française*
 Lieu et date de naissance *Paris 25-9-1921*
 Profession *Quin*
 Domicile *45 rue Scheffer*

Ce passeport contient 32 pages

HA 45760

Photo
 échantillon
 l'accomplir






Signature *J. Mandroux*


HA 45760




Mon passeport de 1937, avec visas des 20 et 21 Juin 1940 pour la Grande-Bretagne "sous réserve de se présenter aux autorités militaires à l'arrivée..."

Visa
 dans le
 du titulaire du passeport
 M. Mandault Jacques
 Na Valable 8 jours pour
 de retour en Algérie
 Na Espagne & Belgique
 Sous le nom de Lambert
 M. le Général Chef de
 B.-C.-M.-C.
 SOUS-SECRÉTAIRE
 Pour le Préfet & p. d.
 Le Chef de la 2^{me} L^g


Visas
 Reproduire dans chaque visa le nom
 du titulaire du passeport.
 Sans appeler sur B.C.M.C.
 Sans réserve de se présenter au
 Bureau Central de la Circulation
 Le 2 Juin 1940
 Le Général
 Chef du B.-C.-M.-C.
 P. O. Le Chef de Section




HA 45760

au bureau de son agence locale. Là, Fanny, grande femme, voix de stentor, hypertonique comme toujours, - Pierre, le même genre, mais en adolescent tout-fou. Super-ravis de me voir. Evidemment. Palabre avec le chef de bureau, aux ordres. Ca baigne dans l'huile et on va partir avec la voiture du bureau.

Soudain la porte s'ouvre en ouragan: entrent deux jeunes officiers en tenue de motocyclistes - lourds vêtements de cuir et casques courts - sous haute pression.

- "Oncle Jacques! Fanny!"

- "Daniel! Qu'est-ce que tu fais là ?"

C'est un cousin encore plus lointain, Daniel Dreyfous - Ducas - je l'ai vu peut-être deux fois dans ma vie - avec un camarade inconnu.

- "Ce qu'on fout là!" hurle D.D.D. "On arrive de Clermont-Ferrand. Les Boches nous coupaient déjà la retraite. Le colonel préparait la reddition. On a pris deux motos et on a dit: "On y va, on passe à travers". Et on est passés à travers. Qu'est-ce que c'est que ce N. de D. de pays de jean-foutres ? Nous, on continue sur Londres, il n'y a plus rien à f... ici, on va chez De Gaulle, et tout de suite !"

Je leur aurais crié: "Prenez-moi avec vous !" mais ils étaient immenses, et moi, rien. Je n'ai rien dit.

Ils sont arrivés à Londres, parmi les premiers. (2)

+++

Oncle Jacques nous a fait donner, à Pierre et à moi, des matelas pneumatiques (Hutchinson! Tout neufs! bleus!): bouées de sauvetage potentielles. Puis on est partis en voiture, Fanny au volant. C'était un grand break, une 402 Peugeot je crois. A l'arrière, un fût de 100 litres, qu'on a pu remplir dans un dépôt militaire gardé, avec un papier qu'Oncle Jacques avait pu dégoter pour nous assurer de circuler.

A la sortie de Bordeaux, j'ai pu trouver par chance l'organisme dispensant le visa militaire qui me manquait. Il est daté du 21.

+++

(1) son surnom dans la famille

(2) DDD fut lieutenant à la 4ème batterie du 1er Régiment d'Artillerie de la France Libre à Bir Hakeim. Il a combattu ensuite dans ce régiment d'El Alamein jusqu'en France. Compagnon de la Libération, il a été député de Paris pendant des années. Présent (et charmant convive) à la réunion de mariage de nos enfants Gilles et Nelly à Malesherbes en 1984, il a succombé à un cancer ancien, en 1985.

EN ROUTE

On a roulé à fond de train jusque loin dans les Landes. La route était vide. A la nuit tombée, on s'est arrêtés à un grand portail. Une propriété des Sée, peut-être. C'était près de Pissos. On y a eu des lits. Le lendemain 22, on est repartis tôt. Il n'y avait personne, on faisait du 100 tout le temps.

A Bayonne, Fanny s'est arrêtée chez notre cousine Marie-Miquette (cousines germaines toutes deux de maman, elles avaient épousé deux frères, Jean et Marc Grumbach - tous deux alors aux armées). Marie-Miquette avait passé là toute l'année scolaire, repliée elle aussi de Paris, avec ses trois filles Suzanne (1), Jeanine et Denise; toutes lycéennes à Bayonne. Embrassades rapides.

- "Quelles nouvelles du côté de la frontière ?"

- "On ne sait pas. C'est confus. Il paraît qu'on passe. Il faut voir sur place."

On repart en trombe sur Hendaye. Je dis à Fanny: "A Hendaye je connais peut-être des gens, de vieux amis de mes parents, les Maurette. Ils ont une villa à Hendaye-Plage, "Aguerre Mendi". Je sais le chemin. S'il y a quelqu'un, on aura tous les tuyaux."

On trouve la villa. Le portail s'ouvrait. La belle maison rouge paraissait déserte. Par l'escalier extérieur nous arrivons à la galerie ouverte de l'étage, et là, dans des fauteuils de jardin, nous trouvons les vieux parents de Madame Maurette, M. et Mme Paul Dupuy, octogénaires diaphanes et effondrés. Ils me reconnaissent mais sont seuls ici, ne savent rien, non, rien. - "C'est affreux, n'est-ce pas ? C'est la fin du monde..." J'ai pitié, mais il faut continuer, vite... Nous repartons, bredouilles.

Un peu plus loin, on nous dit qu'il y a des files de voitures interminables devant les deux ponts-frontière d'Hendaye et de Béhobie. Les barrières sont fermées. On ne passe pas.

On fait demi-tour, par la route côtière, très libre. A ce moment, je me ressaisis et pense enfin à mon ami Slyper, dont j'ai l'adresse à St Jean de Luz. On y court. Je trouve ses parents, qui me disent: - "Jean-Paul est là-bas, sur un de ces paquebots mouillés au large. Ce sont deux paquebots polonais, le Batory et le Jan Sobieski. Ils ont embarqué les divisions polonaises qui avaient été armées en France. Jean Paul et quelques camarades de tôle ont réussi à se faufiler parmi eux quand les vedettes faisaient la navette, hier

(1) ma contemporaine, plus tard épouse Pierre Citron

(2) Paul Dupuy, bibliothécaire de Normale Supérieure, chéri par des générations de normaliens, dont celle de mon père.

et ce matin. On a dit qu'ils partaient en Angleterre. Beaucoup de jeunes ont été refoulés et ramenés à terre, eux pas."

Je suis atterré. Comment ai-je pu imaginer que Jean-Paul n'aurait pas le même réflexe que moi ? Pourquoi n'ai-je pas dirigé la voiture directement sur les Slyper, au lieu de faire ce crochet stérile par Hendaye suivant les fantômes de Fanny, qui nous voyait déjà confortablement passés en Espagne (et quoi ensuite ?) ?

Trop tard maintenant. Jean-Paul est parti alors que je croyais que c'était moi qui venais l'emmener. Et c'est moi qui reste.

Navrés, nous repartons, après un dernier coup d'oeil sur les grands paquebots immobiles, flanqués de petits navires de guerre anglais. Retour à Bayonne, nouvelle palabre avec la petite famille Grumbach: les filles, immensément débrouillardes, ont pensé à un de leurs copains de lycée, fils d'un général, et nous conduisent chez celui-ci.

Le général (retraité, cheveux et complet blancs, très vieille France) nous accueille à bras ouverts dans sa villa BCBG. Ses deux fils vont se joindre à nous, ça tombe très bien, restez donc avec nous mes amis, vous dînez et vous couchez ici et on arrange ça demain. Fanny est aux anges et nous remet à la garde du général et de sa belle villa. Exit Fanny. Soirée de châteaux en Espagne (proche!), Pierre et moi inaugurons les matelas Hutchinson dans le salon.

Le lendemain 23, ce n'est plus si clair, la mise en route est lente, je piaffe, on se retrouve quand même dans la rue, pour reconnaissance du côté du port; on n'en est pas loin quand nous nous trouvons cheminer à côté d'un lieutenant d'aviation entouré d'une dizaine d'autres jeunes comme nous.

"Alors, les gars, qu'est-ce que vous faites ?" On s'explique. "Alors venez avec moi, j'ai là (il l'exhibe) un ordre de mission en règle pour embarquer quinze jeunes pour le Canada, et en faire des pilotes militaires. Allez, je prends vos noms et on y va". Nous exultons. Je dis à Pierre de courir chez le général prendre nos bagages et de nous rejoindre au port en taxi. S'il ne trouve pas de taxi, qu'il prenne l'essentiel pour chacun et qu'il rapporte à pied une valise commune. Pierre rapporte une seule valise, je verrai plus tard qu'il y a mis presque tout de ses affaires, et quasi rien des miennes: tout ce que j'ai de précieux, notamment mon fameux "Musset" est resté chez le général.

Au port, sur le quai de la rive droite de l'Adour, il y a à quai deux ou trois rafiots. Notre lieutenant interpelle le commandant de l'un d'eux, qui lui confirme un départ imminent. On embarque.

C'est un petit caboteur français, l'Arnold Merckx, un na-

vire charbonnier qui venait de décharger sa cargaison, venant d'Angleterre, après divers déroutements. A part les quartiers de l'équipage, c'est simplement une coque creuse. Au fond, il y a des restes de poussier, on se met du noir partout; on a dû mettre des bâches sur le fond pour nous. Nous y déposons sacs, valises et nos précieux matelas, puis on remonte sur le pont par des échelles de fer et on passe le temps.

Dans la journée, les soeurs Grumbach viennent le long du bord. Gaies, le moral à bloc, elles nous apportent un tas de vivres, des conserves, c'est fantastique cette gentillesse; à vrai dire nous ne savons pas tellement où on va aller et combien de temps ça prendra, ni s'il y a à manger pour nous à bord, et ça tombe bien.

On voudrait bien savoir où sont les Boches, s'ils ont dépassé Bordeaux, ou quoi. Mais les cousines n'ont que des rumeurs.

Quand même, il ne faudrait pas que ça traîne.

La nuit est fraîche. L'équipage a tiré au-dessus de nous les panneaux de cale, il fait noir, mais il y a de sacrés courants d'air, et puis ça résonne comme dans une cathédrale, avec l'eau qui clapote autour, et le reste. J'ai froid. Mauvaise nuit.

Le 24, pas d'indication de départ, aucune communication sérieuse avec l'équipage. Il pleut par moments, l'eau goutte entre les panneaux, sur le fond: il faut garer ses affaires; le moral n'y gagne pas.

Nouvelle visite des cousines, désolées de nous retrouver là. On ne sait plus tellement quoi se dire. Je suis tellement tendu vers ce départ que j'en oublie qu'elles, comme tous ceux qui restent, ont devant elles toute l'anxiété des jours, des années à venir, de leur père dont on est sans nouvelles bien sûr (fait prisonnier, il le resta pendant cinq ans comme un million d'autres...). C'est honteux, je n'y ai pas pensé une seconde.

Je remets à Suzanne une carte postale où on lit:

"Bayonne 23 juin: Pierre Grumbach et moi ne nous quittons pas et arriverons sûrement bientôt chez Angèle Tairraz (1), en devant probablement coucher en route". Cette carte, préaffranchie, montre un timbre imprimé, représentant un défilé de victoire sur les Champs Elysées...on y distingue même des drapeaux...américains !!

Je remets à Suzanne un code de communications à la fois élaboré et naïf destiné à mes parents: il leur a été remis. Quelques extraits:

(1) lire: Angleterre

"Vais bien = Engagement dans l'armée anglaise
"Suis sain et sauf = " " qqe chose de français
"Tout parfait = Sans perspective militaire immédiate
"Suis en bonne santé = Emploi non manuel
"Excellente santé = " manuel
"Traversée très bonne = Passé par l'Afrique du Nord
"Trouvé moyens de vivre = Artillerie, Génie...
"Vais gagner ma vie = Marine
"Peux gagner ma vie = Aviation (j'avais ajouté: "peu probable")

Et j'ajoutais: "Pour vous:

"Allons bien = 45 rue Scheffer

"Tout parfait = Poissac

"Je t'embrasse = Ne sommes pas inquiétés" (!!!)

"Mantoux!" employé comme signature sans prénom ni initiale = "Certaines des formules ci-dessus ont été imposées et ne doivent pas être prises avec le sens convenu"

+++

Il paraît que nous partirons à la marée haute, une grande marée du reste; partiront aussi un petit paquebot et un cargo que l'on voit amarrés juste en face de nous, au quai de la rive gauche.

Il y a plein de monde à bord de ceux-là aussi. Suzanne me signale la présence sur le paquebot de la cousine qui m'a lâché à Bordeaux (autre Suzanne) et de son fils; leur bateau part effectivement, le 24.

Je fais connaissance de quelques uns des jeunes de notre groupe, notamment un t^ôpin astucieux et jovial, Jean Reinhold. La nuit tombe et il ne s'est rien passé. Mais le départ est pour demain matin, huit heures. Enfin !!

Il est bien temps. Nous avons appris les conditions de l'armistice, qui doit entrer en vigueur demain matin 25: en particulier, aucun navire ne devra plus quitter les ports.

La nuit est difficile. Il pleut et le vent souffle dans tout le bateau. On s'attend à entendre les premiers chars allemands à tout instant.

+++

Le 25 à six heures et demie du matin, on est réveillés par un grand chambard. On se lève, tout juste pour voir que l'équipage débarque; chaque matelot a son sac marin à la main et ils descendent sur le quai (le bateau est porté par la marée et le domine d'assez haut) par de simples filets de corde qui pendent sur le flanc.

C'est une mutinerie, mais le commandant n'y peut rien. Ni

personne.

Nous restons un instant K.O. Pas longtemps, ça urge. Le mot d'ordre court dans le groupe. Vite on débarque. Pas un instant à perdre, il faut faire le tour du port à toute allure et attraper le cargo d'en face, qui va sortir, c'est juré, à huit heures. On descend par les filets, on rassemble valises et bagages; quand c'est fait, quelqu'un explique que le lieutenant est parti chercher (ou réquisitionner ?) un car ou un camion. Que faire ? On tombe dans une palabre informe, au moment critique: faut-il attendre ? partir sans attendre et tenter la chance à pied ? Pierre est d'avis d'attendre. Je n'y crois pas.

Je prends ma résolution et, au hasard, deux sacs à dos où je sais qu'on a rassemblé des conserves et autres vivres de la collectivité, criant aux autres de venir avec moi. Je vois Reinhold déjà parti devant. Et je pars aussi vite que me le permet mon lourd chargement. Le reste suivra... s'il veut...

Je n'ai plus aucun repère de temps. Je sais seulement que le cargo de la dernière chance va partir; je le vois même de l'autre côté du port qui commence à bouger; et il y a plusieurs centaines de mètres à faire, tout le tour du bassin, avec un long pont à mi-chemin.

Je veux partir. Je veux me battre. C'est pour cela que je suis ici, je veux me battre et j'ai toujours voulu me battre et j'ai l'accord des parents et d'Etienne, et même sans cela, je m'en fous, je pars et c'est tout.

Je cours comme un possédé avec mes deux sacs et je suis hors d'haleine bien avant d'avoir atteint le pont. Une voiture-plateau à cheval, conduite par deux femmes, me dépasse, si elles me laissaient monter je pourrais reprendre un instant mon souffle; mais elles refusent. Au moment où j'arrive au pont pantelant, passe un tramway; je bondis dedans et il me dépose de l'autre côté. Je saute et je me mets à courir. Reinhold, moins chargé, est loin devant.

Je cours et je regarde et mon cargo est parti.

Il est en travers du bassin. Très lentement, il manoeuvre pour se remettre dans l'axe, face à la sortie.

Ca ne fait rien, je cours, il n'y a que ça à faire. Je cours vers l'endroit où il était amarré, dépassant d'autres gens, des amas de marchandises... Un douanier me crie d'un air bonasse: "Le bateau ! Il est parti, mon vieux !"

Il y a là-bas un petit attroupement au bord du quai, j'y arrive complètement époumonné. Il y a une grosse barque à moteur, chargée de peut-être vingt personnes, et son batelier est en train

de l'éloigner du quai avec sa gaffe.

Il y a un mouvement de foule au bord même du quai, des gens qui voudraient sauter mais n'osent pas, certains en retiennent d'autres, des badauds complètent le tout, et je suis derrière. Que faire ?

Soudain, un grand cri, un homme est tombé dans l'eau dans une gerbe d'écume. Il est lourdement vêtu - blouson de cuir - et il n'arrive pas à se maintenir à la surface. Le batelier regarde, il y a un mètre entre le bateau et le quai. Le type est au milieu. Il saisit le bout de la gaffe que l'autre lui tend et ça rapproche la barque du quai, par la proue - très peu. Je balance un sac sur l'avant, et en balançant le second, je saute. Le pont est penché, je m'accroche à un passager pour reprendre mon équilibre. J'y suis. Ensuite je pense: "je saute".

Un aviateur saute après moi. Sous nos deux poussées, la barque s'est insensiblement éloignée du quai. Dans le même temps, le patron et divers autres ont tiré à bord le type, ruisselant. Puis, il met en marche. A bord il y a un jeune juif étranger. Sa mère est en face, sur le quai. Il crie: "maman ! maman !"

Une barque, ça va vite, un gros cargo dans un bassin, ça va lentement. En deux minutes, nous sommes le long, à tribord; en réglant son allure, le patron se maintient juste à côté de la coupée, qui n'a pas été relevée. Tout le monde y monte en vitesse; la barque fait demi-tour et fonce vers le quai, apparemment pour apporter le chargement suivant.

Au premier pas que je fais sur le pont, j'ai en face de moi une très vieille femme tout en noir, très bien mise, qui fait partie des curieux rassemblés. Je manque de tomber à la renverse. Cette vieille dame plus qu'octogénaire, c'est une cousine germaine de mon père, fille du frère aîné de mon grand-père Adrien Mantoux, Alphonse, né en 1820 et mort dans l'autre siècle. Je ne l'avais pas revue depuis que - j'avais huit ou neuf ans - maman, au violon, Philippe, au bigophone (!) et moi, au triangle (!!), nous avions joué dans la "Symphonie des Animaux", sous sa direction, pour une fête de charité. Ça faisait dix ans environ. Je retrouve son nom: Maria Samuel, et je lui dis: -"Vous ! Ici !"; et elle, me reconnaissant aussi, me répond d'une voix cassée, mais bien d'aplomb: -"Que ne ferait-on pas pour échapper à ce monstre !"

Le pont est bondé de gens de toutes sortes. Je me fraie un chemin jusqu'à l'arrière, pour voir si la barcasse va ramener quelques-uns des autres, et notamment Pierre Grumbach... confié à ma garde... La barque est bien en train de revenir, elle donne du moteur à plein et elle est bondée. Mais notre bateau a maintenant commencé à accélérer.

A côté de moi, il y a des couples allemands, autrichiens, éperdus, des enfants aussi, qui poussent des cris en tendant des mains vers cette barque. Des enfants des uns, des parents des autres sont à bord de celle-ci. On les voit qui agitent les mains et appellent, eux aussi, mais la barque ne gagne plus sur nous et commence à perdre du terrain. Elle insiste un moment, puis renonce. Ceux du bord s'effondrent.

J'ai perdu Pierre. (1)

Au même instant, le grand vent du large nous frappe, la houle grossit de seconde en seconde. Nous sommes encore seulement entre les jetées, mais devant nous il y a la "barre" de l'Adour. Tangage subit; le paysage du large se découvre entièrement: c'est la tempête, devant nous il y a des creux énormes, des nuages bas filent de partout dans un vent déchaîné. La proue se soulève et retombe, de plus en plus fort, et soudain, en plein entre les jetées, le navire râcle lourdement le fond, deux fois, avec un bruit et une secousse inquiétants. Va-t-on se casser ?

A la troisième fois ce n'est plus qu'un murmure. Puis, plus rien. Nous sommes sortis.

Il est huit heures du matin. Je suis sans bagages. L'armistice est en vigueur. Nous sommes le dernier bateau quittant le dernier port, et je suis l'avant-dernier passager.

Nous apprendrons en mer qu'un voilier, sorti devant nous, avait sauté sur une mine.

(1) Pierre erra seul dans des conditions mal connues les semaines suivantes, rencontra son père démobilisé, avec qui il vécut un moment à Lourdes. A l'automne, il fut trouvé tuberculeux. Soigné dans des sanas divers (je lui ai rendu visite à Saint Hilaire du Touvet l'été 41 avec Daniel Conte), il ne se remit jamais bien et mourut prématurément, vers ses trente ans, d'une hémoptysie foudroyante.

BAYONNE - 21/24 JUIN 40:



Ma cousine
Suzanne Grumbach

(Photo de 1946)

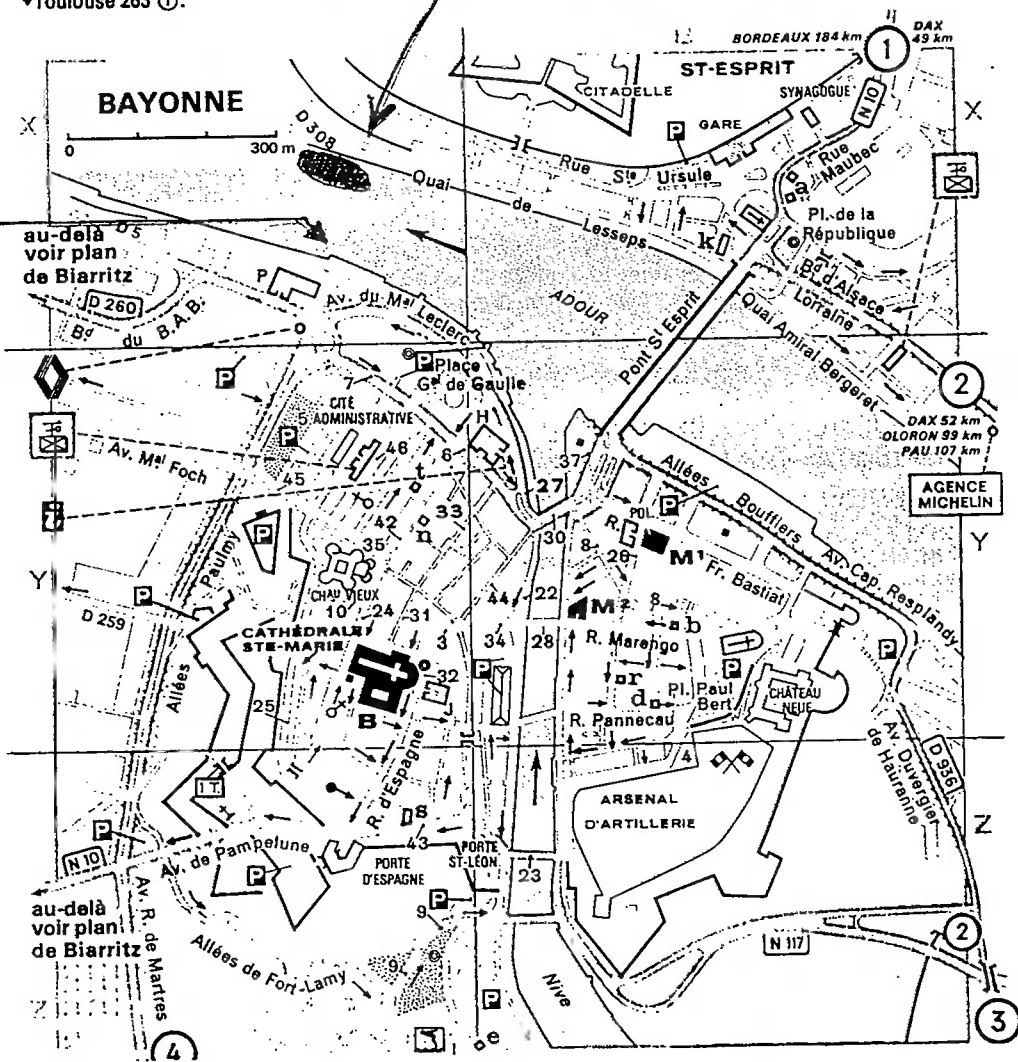
Bayonne 21-24 Juin 1940

Cargo Arnold Merckx

Paris 773 ① - Bordeaux 184 ① - Pamplona ...
Toulouse 283 ①.

ÉCOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE

Point de mon
embarquement



Bayonne, 23-25 Juin 1940

E N M E R

Le "Kilissi" était un moderne navire "fruitier" de 10000 tonnes, appartenant aux *Chargeurs Réunis*, et reliant divers ports des colonies au Havre. Il était arrivé à Bayonne depuis peu, avec un plein chargement de bananes, et avait été - lui aussi - détourné devant l'avance allemande, jus qu'à Bayonne, où il n'avait pas même commencé à décharger, quand il reçut l'ordre des autorités du port de prendre à son bord toute une population de gens cherchant à quitter la France. Puis l'ordre de reprendre la mer, d'urgence.

Il y avait environ 450 passagers, massés sur le pont et dans les quelques coursives, à part peut-être quelques privilégiés, malades ou autres, dans de rares cabines.

Les entreponts et les cales étaient bourrés de régimes de bananes, à ras bord: aucune place à l'intérieur, c'est à dire à l'abri...

Le navire prend rapidement une direction parallèle à la côte, la longeant de près, vers l'Espagne. Il tangue et roule formidablement, et reçoit des paquets de mer et des averses soudaines. Les hélices, à chaque plongée du navire sur sa proue, battent follement dans l'air, secouant toute la coque avant de replonger. Sur le pont bondé, le mal de mer est général.

Devant Biarritz, nous voyons venir vers nous deux bâtiments de guerre britanniques, pavillon blanc à croix de Saint Georges déployé. Un moment de fol espoir: s'il viennent à nous, c'est pour nous convoyer vers chez eux. Hélas ! Ils continuent leur chemin sans dévier d'une ligne, et sont vite loin sur l'arrière.

Nous avons passé Hendaye et Saint Sébastien, sans changement de temps et de conséquences à bord, quand quelque chose s'organise vers le centre du pont. On réunit une quantité d'hommes valides (avec l'incitation d'une promesse de repas !) et par le moyen d'une véritable chaîne humaine, dont une partie occupe les échelles de fer qui plongent dans les cales, on remonte les régimes de bananes, tout verts et pesant dans les quinze à vingt kilos, pour les jeter à la mer. Je me mets dans la chaîne et pendant des heures, nous nous repassons de mains en mains des centaines, des milliers de ces régimes, que le dernier de la chaîne jette dans notre sillage; c'est à perte de vue une véritable trace de Petit Poucet. On est éreintés, il faut

se tenir en équilibre avec ces grosses charges pendant que le pont exécute une danse de Saint Gui, mais au bout du compte les entre-ponts se dégagent et à la nuit les 450 passagers sont tous à couvert. Je peux installer mes sacs et mon matelas côte à côte avec Reinhold, on se connaît depuis deux jours, c'est un peu ma famille.

Au premier repas, je reçois ma portion à même les mains, de la louche du distributeur. Par la suite, une gamelle récupérée sera mise en commun entre Reinhold, moi, et sept autres. La cuisine est chaude et il y a de l'eau aux robinets.

Pas moyen de savoir où nous allons.

Avant le soir, les marins de la Marine Nationale affectés au service des canons antiaériens et anti-sous-marins (1) répartis à bâbord et tribord, avant et arrière, démontent ceux-ci de leurs plateformes et les basculent l'un après l'autre dans la mer: triste spectacle. Il reste de l'attirail de guerre la peinture "gris de mer" de camouflage. Pour le reste, nous sommes devenus une sorte d'ectoplasme: en rupture de ban d'armistice, avec un chargement de dix-huit nationalités, des gens plus ou moins en règle en France même, et encore moins ailleurs, naviguant sans ordre sous la seule protection des eaux territoriales d'un pays neutre pas trop amical, l'Espagne.

Inch'Allah.

On fait des connaissances variées. Il y a là d'autres lycéens, plus jeunes, - tout un contingent de la très réputée Ecole des Roches (2): les deux frères Schlumberger, Finck, Hecht, le timide de Rousiers, d'autres encore; et d'autres jeunes, notamment les trois frères Fortin, arrivés à la force du poignet du nord de la France, se ressemblant comme des gouttes d'eau, se suivant comme des caniches; en tout une quarantaine de jeunes qui refusant l'occupant et veulent se battre.

Il y a des familles entières (ou pas) de réfugiés de toutes parts: Espagnols, Autrichiens, Allemands, etc. - beaucoup de juifs parmi ces derniers - qui ont mariné, certains depuis plus d'un an, dans ces camps créés lors de la débâcle des Républicains espagnols. Les Allemands et les Autrichiens y ont été internés comme "sujets ennemis" à la déclaration de guerre. Un préfet miséricordieux leur a fait ouvrir les grilles des camps au dernier moment: beaucoup se sont alors rués vers la côte: ceux d'ici ont pu s'embarquer. Bien d'autres échouèrent (3).

-
- (1) dont ont été armés les navires de commerce au début de la guerre
(2) Ecole privée protestante de Paris, repliée en Normandie
(3) Le roman "Transit" d'Anna Seghers leur est entièrement consacré

Leurs récits des camps, et plus encore, leurs récits d'avant leur fuite en France, sont poignants.

Il y a encore des militaires, quelques-uns Français, surtout des Tchèques et des Polonais. Un certain nombre des autres ne parlent pas français.

La mer est toujours forte le 26, mais le temps passe et la vue des côtes qui défilent agrémente la croisière. Dans la journée nous doublons deux caps et virons en même temps vers le sud: nous avons sans doute vu le cap Finistère, mais lequel des deux était-ce ?

Le 27, dès l'aube je sens la mer devenue calme. Je monte voir: elle est d'huile, nous filons dans une brume sans épaisseur, puis apparaissent des barques de pêche aux couleurs vives, dont les occupants nous font de la main des saluts frénétiques; dans les déchirures de la brume, on voit des falaises, et sur le plat au-dessus, des moulins à vent ravissants, d'un blanc immaculé, qui tournent doucement. Le Portugal... Il défile une partie de la journée, et nous voici bientôt en vue d'un amas de grands navires, de l'entrée d'une baie, avec une ville immense ceinturant le tout: Lisbonne.

Au ralenti, nous franchissons le goulet du Tage, derrière lequel l'estuaire forme une sorte de lac gigantesque. Et nous jetons l'ancre, à peut-être un kilomètre des quais du centre-ville.

Vont suivre trois jours pénibles. Les Portugais viennent contrôler le Kilissi et le mettent en quarantaine: comme du reste trente à quarante autres navires français de toute sorte, tout gris, qui parsèment la baie: petits cargos, "gros" comme nous, paquebots... Il en arrive encore. On en montre un, au loin, qui aurait un chargement de mulets destinés à l'armée, en train de crever de soif à bord. Naturellement, il y en a d'autres pays; même des portugais...

Un grand espace est réservé, au centre et pointant vers le goulet, pour les décollages et les amerrissages des grands hydravions quadrimoteurs de la Panam, les fameux "Clippers", qui s'élancent en traînant un sillage formidable; ils passent par les Açores, et de là, par d'autres sauts de puce océaniques, jusqu'en Amérique.

A terre, c'est une fiesta énorme: une exposition internationale. Nous sommes déjà pantois de voir une ville illuminée la nuit (toute la France est depuis près d'un an dans un black-out sévère), mais l'Exposition, qui se devine par-dessus les toits du front de fleuve, est un véritable océan de lumière, rehaussé chaque soir par des feux d'artifice.

Nous, tournant sur notre ancre suivant la marée, au seul bruit des moteurs auxiliaires, nous crevons de chaud et commençons à manquer de vivres, et d'eau. On rationne au gobelet, à heures fixes. Je dors sur le pont, sous une des grandes chaloupes de saaveta-

ge. On a installé sur la plage arrière une grande tente, faite d'une bâche soutenue en l'air par le milieu; un certain nombre de passagers préfèrent dormir là, plutôt qu'en bas. Mais qu'est-ce qui se mijote pour nous, qu'on ne puisse pas nous le dire ?

Finalement, le 30, l'équipage nous fait savoir que le Kilissi est interné: quelques personnes en règle sont autorisées à débarquer, le reste sera transbordé sur un autre navire français en rade. Quand ma chaloupe, bondée et gardée par des marins portugais armés, va s'éloigner du bord, il se passe quelque chose de très émouvant: le contenu de cette coque de noix, pour l'essentiel un amalgame d'étrangers désormais sans feu ni lieu, quasiment apatrides, entonne la Marseillaise: ils la chantent à pleins poumons, en regardant le bon commandant du Kilissi, un gentil gros barbu, qui nous a amenés ici indemnes, et nous a donné tout ce qu'il avait à son bord. Je le revois à l'extrémité de sa passerelle, juste au-dessus de nous, muet, souriant, les yeux humides...

On est arrivés le long d'un mastodonte immense, quasiment la terre ferme: un paquebot tout gris aussi bien sûr, des Messageries Maritimes, l'Explorateur Grandidier, de 16000 tonnes. Transformé en transport de troupes, il vient de "faire" Narvik, a ramené des troupes en Angleterre, puis a été dérouté plusieurs fois en mer pour ne pas tomber aux mains des Allemands. Je l'avais déjà aperçu l'autre jour au large de Saint Jean de Luz.

Tout le monde trouve place dans les couchettes superposées des vastes entreponts. Tout est superbement en ordre, propre, calme. Il y a à manger, et même des salles à manger. Il y a même une boutique où on trouve des bricoles diverses (même du lait condensé; - ah! ce lait condensé!) et on paie en francs ! On s'installe; toute la petite bande des jeunes est là, bien au complet.

Le 31, on s'ébranle. Pour où ? Toujours mystère, mais en tout cas c'est au sud. La mer est d'un bleu profond, on dirait la Méditerranée. Temps splendide, défilé des côtes portugaises (toujours dans les eaux territoriales, pour diminuer les risques d'un torpillage par méprise). Je passe mon temps à la proue, et voici que surgissent des marsouins, les premiers que je vois. Ils sont gracieux et luisants, leurs mouvements sont souples, puissants et silencieux. Ils restent comme liés au bateau par un sortilège, tant leur vitesse s'identifie à la nôtre; parfois ils viennent à deux ou trois mètres devant l'étrave, par moments ils se laissent glisser jusqu'à s'y frotter tout en nageant avec des mouvements imperceptibles: c'est envoûtant.

Je découvre, au niveau du pont supérieur, un splendide salon

de première classe, donnant sur la plage avant par un large demi-cercle de grandes baies vitrées. Mobilier "luxe" dernier cri, sofas, grands fauteuils, tables basses, rideaux, moquette profonde, personne, grand silence, on n'y sent même pas les vibrations des moteurs, ni la mer, ni rien. Et puis, un magnifique piano à queue noir, tentateur; je m'y assieds. Une note. Une autre. Je me mets à jouer. Cela fait deux ans que je n'étudie plus et un an que je n'en ai plus joué, mais j'ai mon petit répertoire: des inventions de Bach à 2 et 3 voix, une Berceuse de Fauré, quelques pièces du "Childrens corner" de Debussy, etc. et surtout la Sonatine de Ravel, que j'ai encore bien dans les doigts.

Je me fais plaisir... je suis ailleurs... quand surgit un officier du bord, grand pète-sec, uniforme impeccable.

- "Qui vous a permis d'entrer ici ?"

- "Heu... Personne..."

- "Vous savez que vous êtes en Première, non ?"

- " ... " (il est malade, ce type !)

- "Qu'est-ce que c'est que ces façons de prendre du bon temps ? Bon sang, la France est en deuil, et vous, vous vous en foutez, hein ! et c'est le moment de vous amuser. Non mais..."

- "Heu ... " Fini, piano. Il est con, ce type.

+++

Quand nous avons laissé derrière nous le cap Saint Vincent, et avec lui l'Europe, nous avons encore rencontré un grand, un superbe croiseur anglais: il filait à toute vitesse; on allait peut-être changer de route cette fois ? Mais non - dernier faux-espoir.

Ce 1er juillet, j'ai mis la main sur un bloc de papier aux armes des Messageries Maritimes et entrepris un journal, qui part de Bordeaux et finit comme ceci:

"Aujourd'hui, pleine mer, temps parfait... Un croiseur anglais zigzague autour de nous, puis part vers un autre navire.

"Peut-être serons nous coulés, mais moi, je tâcherai de sauver ma peau, avec mon matelas pneumatique, une ceinture de sauvetage et des vivres et une bouteille. Ensuite on verra... Je tâcherai de me faire pêcher par les Layton et de joindre De Gaulle car c'est la seule chose dont on est sûr qu'elle ne croulera pas demain."

+++

L'après-midi du 1er, ça a ralenti, on arrivait. La terre était une longue ligne basse. Au premier plan, plusieurs navires au mouillage, nous nous y sommes mis aussi. Plus loin, une immense jetée, avec

une grue géante. Et derrière la jetée, amarrés à celle-ci, deux navires remarquables. L'un, le paquebot Massilia (1) vu à Bordeaux quelques jours plus tôt; l'autre, un navire de guerre énorme, bariolé de minium rouge, un cuirassé massif, inachevé, car il lui manquait au moins une de ses grandes tourelles principales, et dressant des superstructures formidables. Et derrière tout cela, le port lui-même et une grande ville blanche: Casablanca.

Pendant la longue attente, je flâne à la proue et j'aperçois juste au-dessous une bête étrange qui lézarde à la surface: pas de doute, c'est un requin marteau, long d'un bon mètre: les yeux sont au bout de deux longues excroissances latérales. Spectacle !

Le lendemain, on nous amène enfin un pilote et on se remet en mouvement, défilant d'abord devant ce gigantesque cuirassé, le Jean Bart. On le croyait en construction quelque part en Bretagne.(2)

Sur le quai, il y avait tout un comité d'accueil, des dames d'oeuvres avec des brassards, des filles BCBG, un buffet dans un hangar, des cars. C'était aussi bien qu'à Bordeaux, sauf que maintenant, le réfugié, c'était moi. Au fond, il n'y avait qu'à se laisser aller.

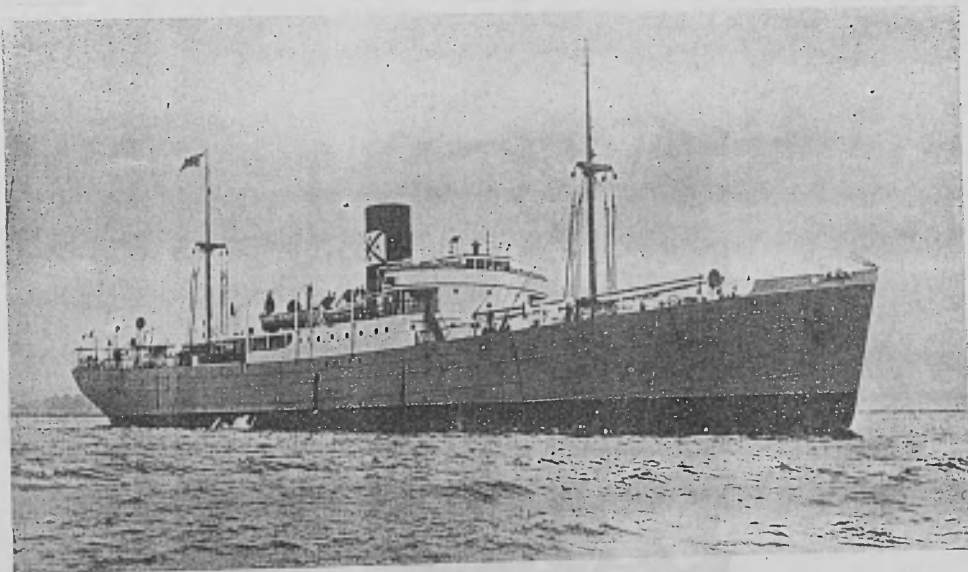
Tout le monde était gentil. Il y a eu des distributions. On a laissé les "lycéens" ensemble et on nous a conduits en haut de la ville (un haut pas très haut), au lycée Lyautey, que venaient de vider les grandes vacances. Là, pension complète, et même un petit peu d'argent de poche.

Il y avait toujours ceux de l'Ecole des Roches, Reinhold, les Fortin, toute la petite famille... Tout le monde ayant en tête d'arriver à Londres. Mais par où ? Peut-être par Gibraltar ?

+++

(1) L'odyssée du Massilia est un épisode de la tragédie de juin 40; plusieurs dizaines de parlementaires et d'autres hommes politiques se prononcèrent pour la continuation de la guerre hors de la Métropole envahie et firent réquisitionner ce paquebot pour aller ensemble en Afrique du Nord française et y reconstituer un gouvernement, refusant l'armistice. Un des plus en vue fut Georges Mandel, Ministre de l'Intérieur, ancien chef de cabinet de Clemenceau en 1918-19. L'entourage du maréchal Pétain ayant eu vent du projet entreprit immédiatement de le faire capoter. Nombre de ceux qui voulaient embarquer en furent empêchés, et le restant fut interpellé et reconduit en France à l'arrivée du Massilia au Maroc. Mandel lui-même fut assassiné par la Milice en 1943.

(2) Le Jean Bart, cuirassé de 35000 tonnes, jumeau du Richelieu déjà achevé, était encore en cours d'équipement à St Nazaire, avec seulement un équipage partiel, un équipement de propulsion et un armement partiels, et n'ayant jamais navigué. Sa sortie du chantier, se défendant avec ce qu'il avait de canons antiaériens contre des attaques de l'aviation allemande, et sa navigation jusqu'à Casa, restent une épopée de la Marine Nationale.



de la Cie Générale Transatlantique

C'est de ce côté (tribord arrière) qu'était la coupée par laquelle sont montés les derniers embarqués, en marche.

J'ai dormi deux nuits dans la chaloupe visible au niveau de la cheminée; il fallait se glisser sous les bancs pour s'allonger; on y avait le plein air mais peu de sommeil.

La photo suivante a été prise du pont supérieur vers l'arrière, près de la chaloupe la plus à gauche.

J'avais noté: "450 personnes et 4 chaloupes ! Plus pas mal de planches d'un chargement de bois". (Heureusement !)



Photo prise autour du 29 Juin 1940, de la partie tribord de la plage arrière du Kilissi pendant une distribution de repas; elle est faite par un passager autrichien, sur des tréteaux constitués par les "toboggans à bananes" tirés des cales. Au fond à dr. on devine la bâche-abri servant ici de parasol.

C A S A B L A N C A

Du premier coup d'oeil, en traversant la ville française aveuglée de soleil, on se savait dans un autre monde. Un monde inimaginable. Un monde opulent, que la guerre n'avait pas atteint.

Le centre ville de Casa se prolongeait par de beaux quartiers de villas, sur une pente légère, le lycée Lyautey étant à la limite du plateau, au-delà.

C'était comme d'être sur la côte d'Azur l'été, tout le monde en vêtements légers; plein de voitures rutilantes, beaucoup, découvertes: des américaines grand format en veux-tu en voilà(elles entraient au Maroc sans droits de douane), de l'essence à flots aux pompes, tous les jeunes effectivement en vacances, maillot de bain ou raquette à la main, terrasses de cafés pleines de monde sirotant des boissons glacées, etc.

Naturellement, des taxis, des fiacres aussi, des petits vendeurs trotinant pieds nus avec leurs journaux ("Le P'tit Marocki-i-i-i...", "La Vigi-i-i-i-i..."), aussi des meutes de petits cirreurs de chaussures courant après vous avec leur caissette de brosses, cirages et chiffons à lustrer, répétant inlassablement "Cirrré, M'sieu!", l'index libre pointé sur vos pieds toujours couverts de poussière.

Des lumières à foison le soir...!

La pleine paix...

Au lycée Lyautey, on avait rappelé un personnel de service spécialement pour nous: cuisine, blanchissage, etc. Les portes étaient ouvertes jour et nuit et nous étions libres sans restriction. Au début tout le monde prenait ses repas ensemble. On parlait ouvertement de retourner au port, de se faire prendre par quelque bateau en route pour Gibraltar, ou susceptible d'y être conduit, arraisonné par les Anglais pour contrôle. Deux jeunes firent l'essai presque aussitôt mais furent interceptés vivement par la police au pied d'un navire et priés de ne pas recommencer.

Chacun essayait de regarder l'avenir et absolument aucun de nous n'avait la moindre idée de reprendre contact avec la France. Nous en étions arrivés à une coupure aussi bien morale que physique, quasi-complète.

J'avais dix mille francs, emportés de Bordeaux, une montagne d'argent; mes copains n'en avaient ni le quart ni le dixième, je pense. Je prêtai tout de suite 200 F. à un garçon dénommé Guillot et

je déposai l'essentiel du reste chez l'économe, puis je me refis un petit complément d'habillement (je n'avais que les vêtements avec lesquels j'avais embarqué à Bayonne, plus mon matelas pneumatique et mon stock de conserves...). Puis un appareil photo, un élémentaire "Box" Brownie de chez Kodak, qui se révéla un trésor, car mes huit rouleaux marocains m'ont tantôt attendu, tantôt suivi en divers lieux, jusqu'à ce jour.

La première photo, prise par Reinhold, me montre sur un banc d'un square proche du lycée, avec le cahier d'écolier, ligné et margé, amorce de journal de route, que je consulte en ce moment, cinquante ans après.

Le quartier environnant de villas, aux larges rues un peu esablées et plantées de tamaris, s'appelait Mers Sultan, du nom de son avenue centrale. Par là on descendait à ce centre-ville "français", dont au début je sortais peu. On y trouvait de tout: de rationnement il n'était pas question. Les cinémas étaient pleins: c'est là que j'ai vu "Café de Paris", un classique, dans le supermoderne et immense cinéma Vox, qui avait plusieurs balcons et un toit ouvrant télécommandé. En bord de mer (plages partiellement rocheuses, vagues fortes, bain déconseillé) des piscines d'eau de mer de grand format, noires de monde. Un vrai paradis... Artificiel, hélas...

A partir de là, il me faut suivre plusieurs lignes de récit à la fois. Se présentaient en effet simultanément:

- l'espoir de continuer vers l'Angleterre
- la recherche (quand même!) d'un rétablissement de contact
- une enquête de précaution sur les possibilités de rester en attente au Maroc, et donc, pratiquement, de travailler
- l'envie de savoir si j'étais sous-admissible à l'X, au moins, ou simplement recalé à l'écrit
- la prévisible mais dramatique rupture franco-britannique, qui allait compromettre très gravement les chances de passer du Maroc chez De Gaulle
- la découverte d'un pays fascinant, vivant dans un autre âge et d'une autre civilisation; celle du divorce entre la condition des "Européens" et celle des autochtones, de la fréquente misère de ceux-ci, du manque de protection de l'enfance, de scolarisation, d'hygiène publique; pourtant la France faisait beaucoup. Tout cela devait me revenir plus tard lors de nouvelles expériences en pays musulmans.

Et ce Maroc profond commençait, abruptement, de l'autre côté de la grande Place de France, en plein centre...

Il y avait aussi place pour les délasséments occasionnels: piscine, sorties avec les copains de la traversée,...piano! Il y avait un piano au lycée de filles voisin, où était logé à peu près la moitié de notre groupe; aussi une nuit je rêvai d'un piano étrange, qui aurait à la fois des cordes et des tuyaux d'harmonium; quelques jours plus tard, chez un marchand de pianos, je me trouvai face à face avec cet instrument fantasmagorique - non pas dans le magasin même, où je l'aurais éventuellement déjà vu en passant, mais dans l'arrière-boutique fermée !

+++

Dès le 3 au matin, un officier, un certain lieutenant Feraz, est venu très en douce prendre contact avec nous au lycée. C'est un gaulliste; on discute s'il est possible de rallier Gibraltar; il dit que les perspectives seront bien meilleures dans quelques jours.

Le soir même, pendant une partie de basket au lycée, on entend au loin une canonnade importante, inexplicable, vers le port.

Le 4 au matin, sonnerie de sirènes "fin d'alerte" vers six heures trente. Un quart d'heure plus tard, sonnerie de début d'alerte ! Puis plus rien.

Les journaux du jour signalent un accrochage naval franco-britannique en Algérie, devant Mers-el-Kébir, notre grande base navale stratégique hors Métropole. L'après-midi, encore une alerte, on nous expédie dans des tranchées-abris.

Le 5, les journaux deviennent plus explicites. L'incident est très grave, une flotte anglaise venue au large de la base, après un ultimatum de reddition repoussé par l'amiral Gensoul, a subitement attaqué notre flotte quasiment désarmée, causant au moins plusieurs centaines de morts; de nombreux navires de guerre français ont été coulés au mouillage, ~~un des~~ 2 gros cuirassés récents, le Strasbourg et le Dunkerque, a forcé le barrage et pris le large. A Casablanca aussi une flotte anglaise s'est présentée avec un ultimatum, et un avion de reconnaissance anglais a survolé le port, mais le Jean Bart, malgré son armement inachevé, a tiré des coups de semonce, en mer et en l'air, et les Anglais n'ont pas insisté.

Un seul journal, la "Presse Marocaine", essaie de garder une juste mesure, mais il est couvert de "blancs" de la censure. Dans les autres, c'est un déchaînement brusque d'anglophobie haineuse, dans laquelle se précipite sans tarder toute la bonne société du coin.

Le soir même, nouvelle que l'armée accepte les engagements d'élèves des classes préparatoires aux Grandes Ecoles. Arguments: vous serez casés, vous aurez de l'argent, on va se battre contre les Anglais(sic) Plusieurs de notre groupe y vont tête baissée. Les voilà dans l'armée d'armistice: belle fin ! Les plus chanceux auront la faveur, deux ans plus tard, de tirer sur les Américains et de retarder leur plan de délivrance de l'Afrique du Nord, sous les ordres du général Juin. Je réfléchis, et j'écris:

"S'engager maintenant ici ? Mais pour quelle France ? Moi, c'est en Angleterre que reste ma mission. Je vais rester ici, travailler, et attendre l'éclaircissement, l'accalmie, et de nouvelles occasions de départ. Par le Canada, peut-être..."

Le 6, j'ouvre "La Presse Marocaine". Elle est finie, elle a été cassée en vingt-quatre heures par la censure; une humiliante "mise au point" occupe le centre de la première page:

"Nous ne voulons pas semer la discorde dans l'opinion; dans cette heure grave, nous comprenons que notre attitude passée équivaldrait à un geste contre l'unité de cette opinion; nous prions nos lecteurs de ne pas tenir compte de ce que nous avons publié sur l'affaire de Mers-el-Kébir" (fin de citation).

Je reprends ici mes notes personnelles:

"De plusieurs côtés on confirme le bruit que les batteries de Casa ont tiré à blanc l'autre soir, ainsi que les destroyers anglais... Cela veut pourtant bien dire quelque chose !

"Les journaux sont tous affreux: il n'y est question que de la correction des soldats allemands, de la trahison britannique, de la vieille cupidité et jalousie anglaise contre notre flotte, de ponts rompus, de pièges qui ne prennent qu'une fois..."

"Laval expose son petit changement de Constitution et cela paraît en petits titres. Des critiques du régime parlementaire pointent aujourd'hui par le bas des colonnes. Elles remonteront sans doute demain, après-demain, jusqu'à la place des éditoriaux... Cochon de Laval. Il émerge le jour où on crie: à bas les traîtres. C'est complet. Mais c'était prévisible".

(Ce doit être dès ce temps-là que Vichy fit arrêter Mandel).

+++

Je n'avais pas tout de suite fait le nécessaire pour reprendre contact avec mes parents. La cousine Suzanne Jean-Dreyfous, qui m'avait si bien lâché à Bordeaux et Bayonne, était finalement arrivée elle-même à Casa (confortablement!). Elle reçut, la première, un message de mes parents, qui me faisaient rechercher simultanément en Angleterre, via des amis suisses - des annonces de recherche parurent même dans le "Times" ! quel honneur !

Je leur retélégraphiai, et presque au même moment un inspecteur de police vint me signifier au lycée, d'ordre supérieur, d'avoir à ne plus en bouger en attendant une convocation à la police centrale. Vaguement inquiet, j'attendis celle-ci; elle ne tarda du reste pas. J'y allai donc, pour apprendre que "la Résidence" (le gouvernement français du Maroc, à Rabat) avait lancé un ordre de recherche me concernant. Quèsaco ? me disais-je, mais on n'en savait pas plus; peu après venait l'ordre de m'envoyer à Rabat où je serais reçu par le chef de cabinet du Secrétaire Général.

Place de France - gare routière - il y a des cars tout le temps pour Rabat: 90 km, une heure et demie environ sans arrêt; deux classes, les premières devant: obligatoires pour un Français.

La route est enchantée: vastes paysages rustiques, cigognes dans les champs, femmes voilées, ânes, dromadaires, grandes tentes de nomades au pâturage...

Je suis très bien reçu, par des gens qui ont connu papa, comme du reste le Secrétaire Général André Morize lui-même. Celui-ci, très grand, l'assurance typique du haut fonctionnaire; bureau immense: c'est là le vrai chef de l'exécutif, bien qu'au dessus, il y ait un Résident - par tradition depuis Lyautey, un général d'armée - le général Noguès. Je suis un peu intimidé; heureusement j'ai pensé à temps à mettre mon unique cravate.

Toute l'affaire vient d'un télégramme de papa à Morize: "7 juillet 1940 - 5040 TI - Cahors: Mon fils Jacques âgé 18 ans peut-être arrivé récemment Casablanca serais reconnaissant nouvelles et tout appui utile. Mantoux Poste Restante Tulle".

Morize me remet ce télégramme où figure de sa main, dans un coin, sa réponse déjà partie: "Jacques Mantoux débarqué Casablanca en bonne santé actuellement logé lycée Lyautey - Meilleures amitiés - Morize".

Je note: "Morize charmant: possibilité de rester et d'écrire. Impossibilité de rentrer tout de suite. Peux compter sur eux". (En détail, Morize me dit: si vous êtes à sec, comptez sur moi; si vous êtes malade, comptez sur ma femme; on ne saurait être plus sympathique !). J'entrevois, en sortant, les splendeurs de Rabat: palais impérial avec sa garde noire en tenue écarlate, ruines romaines, antique tour arabe parmi ces mêmes vestiges...

+++

Mais dans le même temps mes parents, qui sont arrivés à Poissac, ont pu repérer à peu près toute la famille éparpillée dans l'exode, et se sont fait une première idée de la situation - bien inquiétante; ils ne feront plus que multiplier lettres et télégrammes

me pressant de revenir. Papa envisage (encore !!) d'avoir à rentrer en zone occupée pour reprendre son poste de professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers. Pour l'instant la ligne de démarcation a été fermée complètement par les autorités d'occupation. Une fois à Paris, pourra-t-il ressortir ? Donc il voudrait me revoir avant cette nouvelle et grave séparation. Il juge aussi ma situation au Maroc précaire (non sans raison) et finalement il redoute, je pense, la responsabilité, si je ne cède pas à des invites pressantes de retour, de me voir un jour réellement dans des armées alliées, coupé définitivement d'eux tous, et combattant cet ennemi terrifiant dans la continuation d'une guerre vertigineuse et sans issue prévisible.

Mais je résiste encore:

(Lettre du 27 juillet 1940):

"Je crains que dans votre esprit la situation ne se soit pas présentée sous l'angle que permet d'avoir la liberté des informations ici. Ici on est prié d'écouter Radio-Maroc et rien d'autre, mais lorsque tel journal de Casablanca intitule ses dépêches de Londres: "par radio", c'est bien évident qu'il n'a pas là-bas un envoyé spécial."

(Sous-entendu -lecteur tu avais compris j'espère -: malgré la censure nous avons ici les nouvelles de la BBC anglaise...dans le journal!)

"Ainsi ici on a, après avoir lu, entendu, discuté, réfléchi, un point de vue qui a la consistance - du moins apparente - de tous ceux que j'entendais formuler par le conseil de famille qui siège si longtemps aux repas, rue Scheffer.

"Et lorsque selon la Morale que l'on apprend en Philo, l'individu a recherché et déterminé la vérité, discerné le bien du mal, il ne peut suffire qu'il soit intentionaliste: et c'est le fait qu'il fait suivre ou non, par des actes, son raisonnement, qui le juge en dernier ressort. Or jusqu'ici, malgré toutes les adversités subies par notre pays et ses amitiés, j'ai (conservé) le même grand désir qui m'a conduit à m'embarquer."

Je devais récidiver auprès d'Etienne (encore mobilisé, à Toulouse); - lettre du 30 juillet - :

"Je ne sais toujours pas ce que je suis destiné à devenir. Mon cher projet qui n'a comme obstacles que l'indécision actuelle (des parents) et l'interdiction officielle, me tient toujours à coeur. Ce que je réclame à cor et à cris, c'est une autorisation permanente de juger tout seul des occasions... Ce serait, pour moi, miser de ma propre personne sur la carte sur laquelle nous misons tous, c'est à dire que ce serait bien plus honorable. L'honneur, une chose dont on a tant besoin..."

Au détour d'un trajet dans Mers Sultan, je tombe sur Hentschel, un grand blond aux yeux bleus, de ma tôte de Bordeaux après quelques voisinages dans des classes de langues, plus anciennement à Paris. Surprise agréable. Toute sa famille habite dans le quartier même, son père étant depuis longtemps dirigeant d'une société française implantée à Casa. Lui est venu tout tranquillement entre l'écrit de l'X et la grande débâcle. Chez lui, réception sympa, atmosphère gaie, un frère et deux soeurs de nos âges, tous grands, blonds, superbes. Un peu plus tard, Hentschel apprend qu'il est sous-admissible à l'X et va partir pour Toulouse où un "petit oral" est annoncé.(1).

J'apprends par là et par d'autres voies que je suis, moi, recalé. Ce concours m'était sorti de l'idée, mais soudain, c'est tout de même une nouvelle amère.

(Lettre du 20-7): "J'en avais un vague soupçon... néanmoins je me rends compte que je n'avais aucune idée jusqu'ici que je pourrais finalement être refusé et c'est vraiment, dans les circonstances actuelles surtout, un gros choc,... et que de tout ce travail maintenant stérile, il ne reste sur le papier rien du tout, que je retombe d'un coup au titre de bachelier, et dans le manque d'espoir de pouvoir jamais continuer Spéciales et de réessayer les Grandes Ecoles, maintenant pour la plupart dissoutes, par surcroît. Rassurez-moi et conseillez-moi, mes parents, qu'est-ce que je pourrais faire ?"

J'envoie aussi dans la poche de Hentschel une lettre plus confidentielle, qu'il va porter en France, à Toulouse, où Etienne, prévenu, la recevra avant d'être démobilisé et de la porter à son tour aux parents(2).

+++

Dans le même temps, je maintiens plusieurs contacts en vue d'un emploi: un de ces contacts est mon copain de voyage Reinhold, qui s'initie dans l'affaire de son oncle, mais dans un travail de bureau où il n'y a pas d'autre place que pour lui; il ne me laisse pas tomber pour autant. Finalement les choses s'enclenchent pour un emploi de stagiaire dans un grand domaine agricole relevant de l'affaire de l'oncle.

(1)Le "petit oral" était exigé de ceux qui avaient moins de 12/20 à l'écrit

(2)Elle est de nouveau entre mes mains, avec son enveloppe non timbrée

Entretiens j'ai acheté un bon vélo d'occasion (décision hardie: 800 francs sur mon magot déjà pas mal écorné mais bonne décision). C'est au moment où les Français du Maroc viennent de comprendre qu'il n'arrivera plus rien de France, et les magasins se vident à grande allure: plus de vélos neufs, par exemple, et les prix de l'occasion, vont sûrement monter en flèche. C'est aussi une expérience d'achat en médina, où je vais pour la première fois (avec un bon tuyau): le vélo est vendu par son propriétaire, un marocain ne parlant pas le français, mais recommandé par son patron, qui m'a passé l'information et m'accompagne. Le vélo, examiné en plein rue, est en parfait état, et en surélevant la selle j'arrive juste à pédaler avec ma jambe accidentée, pour laquelle ça va être un fameux exercice. J'étends mon rayon d'action, et visite notamment le site résidentiel d'Anfa, luxueux ensemble de villas de grande taille, couvrant un monticule en bord de mer, à 4 km environ vers l'ouest(1).

J'avais consenti, outre le "prêt" à Guillot, que je considérais à fonds perdus, un autre prêt, qui m'avait, celui-ci, été pratiquement soutiré par un des types du groupe de l'Ecole des Roches, le dénommé Finck: habillé avec recherche, beau parleur, il m'avait fait un boniment en me donnant en garantie son lourd stylo "en or massif". Peu après, il quittait le lycée pour vivre quelque part en ville; ceux qui l'apercevaient l'avaient vu dans des bars, etc. Pris d'un doute un peu tardif, j'allai chez un bijoutier faire "toucher" l'or du stylo: c'était du vulgaire plaqué.

Cette fois, me voyant escroqué sans recours, je fis le siège de ce Finck qui, probablement prévenu, s'arrangeait pour ne jamais être là où je l'attendais. Tout de même, j'arrivai à la coïncider dans un bar demi-mondain du centre, où il était seul vers trois heures de l'après-midi avec une ou deux jolies filles à l'allure d'entraîneuses non débutantes. Apparemment il n'avait pas envie que ça s'envenime, car il se procura les mille francs sur-le-champ et me les remit sans nouveau rendez-vous. Mais j'avais eu chaud.

+++

Une lettre des parents me signalait la présence d'Olivier Mantoux⁽²⁾ sur la base aérienne de Rabat. Ainsi, j'y retournai (toujours

(1) Anfa gagne une notoriété mondiale en janvier 43 par la rencontre de Roosevelt et Churchill, revenant de la Conférence de Téhéran avec Staline, pour faire se rencontrer De Gaulle et Giraud

(2) Le père de Pascal: il fut tué dans un accident aérien aux USA en février 45, étant moniteur d'une école de pilotage militaire pour jeunes aviateurs français.

C A S A B L A N C A



7 Juillet 1940: dans un parc déserté et brûlant, proche du lycée Lyautey. Devant moi, mon journal de bord, un cahier ligné d'écolier; promis à des suites discontinues mais substantielles !



...et Jean Reinhold, mon compagnon de traversée, qui vient de prendre la photo précédente

par le car à deux classes!) et j'y trouvai, tout en haut et en dehors de la ville, mon cousin, superbe en sous-lieutenant d'aviation. Toute son escadrille de bombardiers "LéO 45" était venue de France en bon ordre avant l'armistice; lui-même était passé par bateau, sans problème, par la ligne Marseille-Oran.

Je revis à cette occasion M. Morize et ses adjoints, pour démêler l'incidence d'un tout nouveau décret qui affectait la situation au Maroc des Français non résidents d'une part, et des Français juifs d'Algérie d'autre part. Chose curieuse, les Français non résidents se voyaient limiter plus sévèrement non seulement leurs droits de séjour, mais surtout leurs droits d'entrée au Maroc; pour moi, qui avais un moment pensé aller embrasser mes parents à Poissac et revenir, plus question d'y aller si je voulais continuer à espérer dans le "tremplin Maroc".

J'allai aussi visiter, le long du petit fleuve Bou Regreg, l'imposante Kasbah des Oudayas, aux respectables murailles entourant un exquis jardin, alors désert, qui dominait l'estuaire, et en face la vieille ville indigène de Salé. Le thé à la menthe, servi dans un petit kiosque, dégoulinant de bougainvillées en fleurs et jouissant de toute la vue, reste un souvenir très présent.

+++

2 août 1940: "Pars immédiatement stage agricole banlieue Casa. Adresse télégraphique CONTIMAROC. Lycée fera suivre. Lettre suit Baisers Mantoux"

+++

F E R M E B E A U L I E U

Mon passage à la ferme Beaulieu m'a laissé une impression ineffaçable. Voici comment je décrivais mes débuts (lettre du 2-8-40):

"...Je pensais plutôt rester dans l'industrie, pour être à Casa même, ce qui a de grands avantages (1). Mais quand le bruit a couru par la nième fois que tous ceux qui, vendredi (c'est à dire aujourd'hui), ne seraient pas casés, seraient pris et rapatriés, je me suis dépêché de faire aboutir mes propres essais...(les tuyaux sur des débouchés dans l'industrie s'étant évaporés). Comme les renseignements que me donnait Reinhold sur Beaulieu étaient très alléchants, je me suis dépêché de profiter d'une place vacante...Moins de 24 heures après avoir été agréé, j'y arrivais.

"Beaulieu est à 12 km de Casa et à 5 km de la mer, pas sur des routes très praticables, - la première route bitumée est à 1km. Une voiture vient tous les jours nous ravitailler et nous apporter courrier, ustensiles éventuellement, et deux fois par semaine, un "théoricien" nous expliquera en une sorte de cours expérimental un point ou un autre de la culture, etc. Nous sommes 10, on en attend encore deux d'ici trois jours.

"Jusqu'en octobre nous ferons du travail, en général manuel, ici. Nous nous occupons d'une très petite partie d'un immense domaine de la Continentale, sur lequel travaillent surtout des indigènes, hommes et femmes, sous la surveillance de contremaîtres blancs. Il y a de tout, blé, maïs, mais nous ne nous occupons que d'orangers, et d'un potager à nous, attenant à la maison. Celle-ci, en rez-de-chaussée, est très fraîche. C'est une sorte de mas provençal. A notre service: un jeune cuisinier arabe, Abdallah, une fatma d'âge canonique, et un troisième arabe aux attributions jardinières et poulaillères. Il y a une jument et une carriole légère à notre disposition, des vélos, dont le mien, une pharmacie assez fournie. Enonzeure, une heure et demie, on peut faire venir un toubib de Casa.

Nous travaillerons sous les instructions d'un fermier, mais nous travaillerons seuls. Les horaires: 7h à 11h et 3h à 6h1/2, à quoi s'ajoutent quelques travaux irréguliers au potager.

(1)sous-entendu: pour saisir une occasion de filer

"Ceux qui resteront au-delà d'octobre (et dont je ne compte absolument pas être) iront alors dans un bled beaucoup plus bled dans le sud, où ils auront monté en grade, et exploiteront de plus haut des lots importants de cultures; on leur remettra les semences; ils participeront aux bénéfices. Les meilleurs monteront encore, et la Continentale espère sans doute trouver parmi eux deux ou trois types de valeur.

"Nous avons le dimanche à notre disposition... Je suis confus de dire que j'ai déjà trois ou quatre offres de déjeuner à Casa .. Au point de vue financier, je suis nourri, logé, habillé et blanchi; je ne crois cependant pas toucher quoi que ce soit (1). ...La vie est très saine ici et nourriture et conditions sanitaires sont très surveillées...(Par contre) séparation de mes camarades du lycée, pour trouver ici des garçons de moindre valeur, qui m'intéressent peu: ce sont malgré tout des copains, de qualité ordinaire, voilà tout... Absence de journaux récents, de musique, de livres...

"Parmi mes effets, j'ai touché un superbe chapeau de paille à très larges bords, et je n'ai garde de l'oublier.

"A droite de notre mas, une sorte de tour rougeâtre, un ancien repaire de brigands paraît-il, qui forme un point de vue admirable d'où on voit tout le domaine, Casa au loin dans l'air chaud qui ondule, et la mer bleue, mais bleue ! - et qui arbore fièrement les trois couleurs; - et dont le bas sert d'écurie à la jument."

+++

La plupart du temps nous étions entre nous: presque tous du même âge - seul un garçon nommé Paul, rond et râblé, était un peu plus âgé, 22 ans; on lui donna un galon, moral, pour maintenir horaires et ordre général, et il s'en tirait bien. Les conversations volaient bas; mais en gros ils étaient "braves", quitte à tirer un peu au flanc quand il y en avait un décidé à faire le boulot dans une équipe.

On a beaucoup joué au poker, aux heures trop chaudes ou le soir. Paul et quelques autres avaient de l'expérience; je débarquais. Nous jouions avec de vraies cartes et de vrais haricots blancs, mais il fallait quand même solder en espèces. De paires en fulls, et de brellans en carrés, je fus rapidement lessivé.

Un soir, un vent de sable se leva qui noyait la lune et la température monta à 35° (45° plus à l'intérieur, dirent les journaux). Abdallah apporta de la cuisine un scorpion noir, très éveillé, à la queue en bataille. Il le taquina un moment, fier de sa prise, mais je fus soulagé quand on lui eut fait son affaire. Dehors nous y faisons attention, mais je n'en vis pas.

(1) Plus tard j'appris que nous avions 200 f. d'argent de poche

Abdallah, un autre jour, lança une invitation à un thé à la menthe, que je vis ainsi confectionné suivant les règles, très complexes et traditionnelles, et auquel il tint à donner un caractère plus complètement local en faisant brûler de l'encens au milieu du plateau pendant qu'il servait à la ronde.

Pour le travail, on avait le choix entre l'irrigation des orangers, par groupes de trois, et la surveillance de la culture du maïs, effectuée par de grands groupes de femmes berbères avec qui on pouvait à peine communiquer. Je choisis d'emblée l'irrigation.

Le travail était dur. Dans la terre poudreuse, très meuble, il s'agissait de conduire, sans en perdre, l'eau d'un canal d'irrigation principal traversant toute l'orangerie, de manière à donner sa ration hebdomadaire à chaque oranger. Il fallait pelleter vite, non seulement pour ouvrir ou fermer les séparations entre canaux de dérivation et orangers individuels, mais recreuser chaque bassin entourant un tronc avant l'arrivée de l'eau, sous peine d'avoir à soulever de la boue épaisse en trempant dedans soi-même. Il y avait des murets qui s'éboulaient, causant des fuites; des bassins qui débordaient; bref, on pelletait sans répit aucun, puisque l'eau arrivait continuellement.

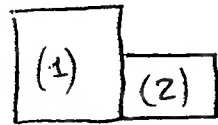
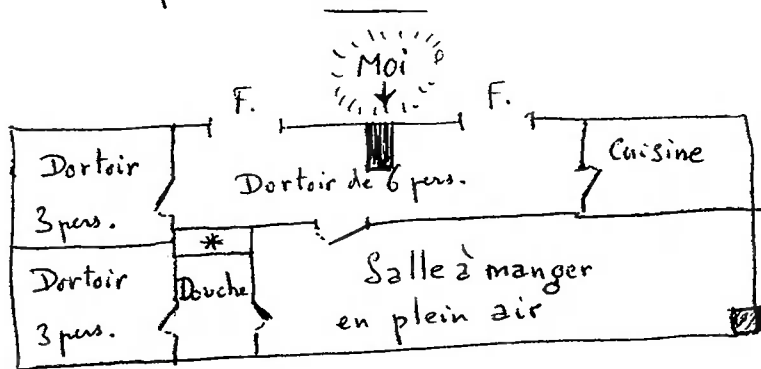
On travaillait en bleu de coustil, en pratique torse nu, mais le chapeau bien calé sur la tête, sinon gare à l'insolation.

En août les oranges étaient encore de petites boules vertes, il y avait même pas mal de fleurs, et ça embaumait. C'étaient des variétés "navel": "Washington navel", Thompson navel", récemment acclimatées.

A tour de rôle on allait surveiller la traite des vaches dans une grande étable rectangulaire, toute en longueur, élevée sur une plateforme dégagée, à deux kilomètres environ. La traite avait lieu vers minuit. Le trajet sous les étoiles, dans de vastes étendues inhabitées, par une piste poussiéreuse, était comme une sorte de glissade silencieuse. Aux approches du bâtiment, au fronton duquel pendait une minable ampoule électrique, une forme étendue se relevait brusquement: c'était le gardien, un berbère âgé en djellaba et turban, muni d'un long bâton, qui dormait en travers du portail.

Alors on allumait dedans, où il y avait une soixantaine de bêtes, souvent "suitées" de petits veaux malingres. Notre consigne était uniquement de veiller à la propreté de la traite; les femmes des douars proches, installés sur le domaine, qui venaient traire, devaient se savonner les mains devant nous en arrivant, et y retourner en cours de travail si quelque "accident" l'exigeait; nous devions aussi veiller à ce qu'il n'y ait pas de chaperdage, aussi par-tions-nous les derniers (apparemment le gardien suffisait pour la suite, une fois recouché).

Plan de la ferme Beaulieu
reproduit de ma lettre du 2 Aout 1940

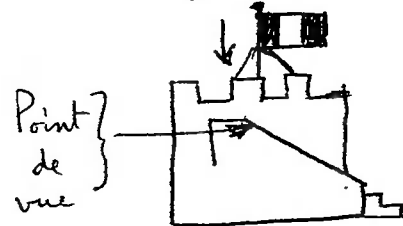


Plan

* Pharmacie

- (1) Ecurie (en rez de chaussée)
- (2) Poulailler et clapier (1 lapin)

Elevation



Ferme Beaulieu



Vue de devant



La tour attenante



L'équipe de Beaulieu
en haut de la tour :
A-g. : Abdallah, puis Paul

(Photos J. Mx)



En bas de l'escalier
de la tour: moi



Moi au travail dans
l'orangerie



Corvée de Femmes
indigènes dans les champs

(Photos J.Mx)

C'était lamentable de voir comment les veaux étaient traités; on les amenait aux mères uniquement pour amorcer la lactation et on les écartait dès qu'ils avaient commencé à têter; ils étaient faméliques. La Compagnie ne voulait que du lait et tolérait une forte mortalité sur ces pauvres bêtes.

Personne ne parlait français, notre tournée était muette et nous faisons nos observations par gestes.

Une nuit au retour, vers deux heures, au milieu de cette immensité endormie, j'eus devant moi un lourd galop de chevaux, et je devinaï venant droit sur moi, dans l'obscurité complète, une sorte de tombereau attelé, surmonté par trois ou quatre indigènes serrés les uns contre les autres, et lancé à corps perdu. Cette rencontre fantomatique me laissa une espèce de frayeur. Qu'est-ce qui pressait tant ces gens, au coeur de la nuit ?

Nous étions libres le dimanche. A vélo, j'allais à Casa le samedi soir, c'était un autre monde. Mes camarades du début étaient maintenant dispersés, difficiles à joindre, mais j'avais débûsqué quelques relations locales, parmi lesquelles certaines semblaient pouvoir m'aider à obtenir un emploi en ville même. Car si Beaulieu permettait de subsister, c'était aussi une coupure totale avec l'extérieur, avec notamment ce qui pouvait surgir qui puisse me permettre de faire avancer mon "projet" toujours tenace.

Mes relations s'étaient rétablies avec ma cousine Suzanne, celle qui m'avait royalement laissé tomber à Bordeaux puis à Bayonne. Elle me logea un de ces samedis, me prodiguant des conseils, dont celui, que je suivis, de me faire revacciner contre la variole. Bien sûr, je prenais, - et on prenait en général à Beaulieu - bien des précautions d'hygiène, mais l'état sanitaire général au Maroc n'était pas parfait; par exemple, on voyait beaucoup d'aveugles, et même couramment des enfants ayant perdu un oeil, ou les deux, par le trachome.

+++

(ANNEXE au chapitre sur la
Ferme Beaulieu)

Voici les passages essentiels de la lettre que je fis porter à Toulouse par mon camarade Hentschel. Je l'ai écrite à la ferme le 3 août 40 et ai dû la porter le soir même à vélo jusque chez lui, car il était en partance, et mon transfert ~~subit la veille même~~ à Beaulieu ne m'avait pas laissé le loisir de faire autrement.

"...Successivement nous nous sommes gaussés des Polonais, des Hollandais, des Belges qui signaient des armistices séparés et nous criions bien haut: "Plutôt la mort que l'esclavage..." Et maintenant la France a cédé, aussi vite que la Pologne... Des charges énormes pèsent sur les chefs de gouvernement: Laval...Blum(armements) Daladier(idem). Mais en tant d'années, la France ne s'est pas autant couvert de honte que celle qui obéit aujourd'hui à Pétain.

"Celle-ci, mes petits parents, ne sera jamais la mienne, jamais la nôtre.

"Très peu d'entre nous autres évadés(1) étant restés dans des dispositions fermes, il est nécessaire, pour notre honneur propre autant que pour celui de notre pays, que nous nous endurcissions, tous ceux qui ont la force nécessaire de résistance et la possibilité de le faire; que les "survivants" fassent l'impossible pour rejoindre les forces combattantes et leur dire:

"Voilà, il y a des Français qui ont persisté opiniâtement "malgré même les difficultés et la longueur de l'entreprise, à essayer "de les rejoindre."

"Maintenant, de nous cinq il n'y en a qu'un dans cette situation. C'est moi: j'en suis fier. Vous quatre, vous avez tous fait votre devoir... Moi seul, presque arrivé à l'âge d'homme, je n'ai encore rien fait pour notre cause, ...et je serais affligé de renoncer, comme tout le monde le fait (et combien je méprise tout ce monde), à la possibilité de participer à l'écrasement de l'Allemagne, en lequel j'ai une foi presque mystique...

"Voici mon projet: ici, ou dans une autre occupation si celle-ci en définitive ne me convient pas, je peux attendre et décider à l'automne. (On) m'a dit qu'en septembre/octobre ce sera plus facile(2) ce qui m'a décidé à me fixer pour l'été ici. Personne ne pourrait dire par où nous irions: par Casa, par un autre port, par Tanger, par le Portugal. On ne pourrait dire non plus si nous irions

(1) de France

(2) de passer de l'autre côté

en Angleterre, ou au Canada, ou ailleurs(1).

Mais si nous arrivions en octobre, nous pourrions avoir un bon entraînement pendant une période calme(2).....

"Il y a un peu de nervosité ici peut-être, mais rien d'important sinon les restrictions alimentaires débutantes qui sont les mêmes que les premières qui avaient été appliquées en France.

"Sans doute il y a ici un grand nombre d'avions échappés de France (2000, chuchote-t-on), avec les hommes nécessaires, et les Anglais n'appliquent pas le blocus au matériel de guerre, qui paraît-il continue à être stocké ici(3), bien qu'ils saisissent le pétrole.

"En revanche les commissions d'armistice sont venues (j'ai vu mon premier avion à croix gammée il y a quatre jours, un gros quadrimoteur commercial). Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'autre possibilité qu'en Angleterre seule.

"De Gaulle existe toujours et parle à la radio 2 à 3 fois par semaine. Il s'est félicité du grand nombre de jeunes arrivés en Angleterre, et a annoncé que la France a repris la lutte, le jour où des avions français participèrent pour la première fois en juillet au bombardement de la Ruhr.

"Résignons nous donc à n'être en Angleterre qu'une légion française comme il y a une légion tchèque, petite minorité d'expatriés ayant leur "Conseil National", mais faisons-le au moins, pour notre honneur présent et futur, après...la Victoire !"

(1) Aux Etats-Unis, par exemple, qui étaient encore neutres, et dont l'accès aurait pu paraître un peu moins suspect. En août aucun territoire ne s'était encore rallié à la France Libre, sauf peut-être la Nouvelle-Calédonie; c'était un peu loin... En septembre, De Gaulle allait essuyer un sérieux revers en tentant de rallier le Sénégal avec une expédition franco-britannique, maladroite dans son principe même.

(2) !!!

(3) en provenance de France; ce fut l'embryon d'une politique d'option de résistance dans un certain milieu militaire de Vichy, où oeuvra quelque temps le général Weygand.

R E P L I

La cousine Suzanne me fit appeler subitement de Beaulieu, vers le 20 août, pour affaire urgente. Elle, qui vivait toujours comme un oiseau sur la branche, avec son fiston, avait reçu de sa famille de France un mystérieux avis, selon quoi les Allemands projetaient de mettre la main sur le Maroc, terre administrée au fond depuis peu par la France, puisqu'ils la convoitaient encore à la veille de la guerre de 14 - ce qui n'était pas si ancien. Il fallait donc courir cette fois en Algérie - prolongement direct de la Métropole avec ses départements etc., donc plus sûre.

Ce bruit était le pendant de celui qui circulait au même moment en France, aussi, et dont me parlaient mes parents dans une de leurs lettres: à savoir que les Allemands avaient décidé de se retirer de toute la région parisienne, pour permettre au gouvernement de Vichy de gouverner dans un Paris débarrassé d'occupation; mais en échange de l'occupation de 2 ou 3 départements de la zone "libre", dont précisément... celui où circulait le "ronfleur". Mes parents, nullement dupes, dénonçaient la naïveté et le côté paniquard de la rumeur, qu'on retrouvait un peu partout dans les mois suivants.

Ronfleur de même pour le Maroc; on l'a vu à l'épreuve des faits. Mais Suzanne se retrouvait dans les transes qui l'avaient jetée hors de France naguère, et elle se mit promptement en état de filer sur Alger, me laissant dans l'immédiat sous l'impression que je pourrais bien en faire autant pour ma sécurité. Par contre, je pensais me rétablir là-bas, en retrouvant du travail.

Se greffait là-dessus un risque d'expiration de passeport, auquel je parai en vitesse. Pour cette ultime visite à Rabat, je chargeai mon vélo dans le train. Une fois expédiées mes diverses formalités, et des salutations de courtoisie effectuées auprès des collaborateurs de Morize (celui-ci, rappelé en France, était sur le départ, et son successeur Monick pas arrivé), j'essayai en vain - de dénicher un certain Anglais, qu'on me disait susceptible de me racheter six livres sterling sans emploi prochain. A la Résidence, on m'avait confié que ces billets ne valaient plus un centime, à défaut !

"J'ai eu le temps d'apercevoir Salé, juste de l'autre côté de l'eau, de me faire passer en bac jusque là, d'y circuler à vélo dans les rues et autour des remparts, de voir la plage, de repasser

le bac et de réenregistrer ma bécane" (j'explique que je n'étais resté à Rabat et Salé, en tout, que trois heures, y compris la prorogation du passeport et le visa de sortie...).

"J'ai fait le trajet de retour assis à la portière, comme tout le monde, les pieds sur le marchepied et les mains passées dans les rampes. Quelles scènes, au coucher du soleil et à la tombée de la nuit !"

A Salé, je me retrouvais au Moyen-Age, avec le charivari, les hommes en djellabas beiges et blanches et turbans, les femmes voilées, tout le monde en babouches, les marchands ambulants et les porteurs d'eau aux clochettes de cuivre, les odeurs de cuir tanné et de brochettes grillées, les fontaines, les aveugles et les mendiants...

+++

Alléché par tout ce que j'avais pu entendre, et maintenant voir, des beautés du pays, je m'octroyai - après avoir rendu en règle mon tablier à la Continentale du Maroc, - un raid de deux jours à Marrakech, et sur ma route vers l'Algérie, une journée féerique à Fès, ville religieuse, ville réellement médiévale dans l'enceinte de ses murailles complètes.

Les grands espaces entre Casa et Marrakech, les troupeaux, la vue de la vie nomade me fascinèrent. De Marrakech on apercevait au sud l'Atlas enneigé et cependant tout sentait déjà le grand sud sur place: lumière, chaleur au-delà de 40°, caravanes à l'arrêt hors des murs couleur de terre; grandes palmeraies, anciens jardins royaux conservant (luxe!) leurs très grands bassins pleins d'eau; en ville, mosquées, tombeaux d'une dynastie ancienne, relevés et restaurés par Lyautéy dans un beau décor de palais arabe traditionnel; et surtout la grande esplanade, la place Djemaa El Fna, marché permanent dont tous les étals s'abritent du soleil derrière des écrans inclinés de grosse paille tressée, portés par de grands chevalets; de sorte que tous ces boucliers de paille, déplacés peu à peu dans la journée, forment à toute heure un pittoresque ensemble de grandes surfaces parallèles. Là, parmi la foule en perpétuel mouvement, des diseurs de bonne aventure, des charmeurs de serpents...

J'avais expédié mes bagages d'avance sur Alger, et dans Fès, après avoir accepté avec hésitation les services d'un garçon de mon âge comme guide, je me faufilai avec lui dans tous les recoins de la ville.

Je voyageais en 3ème classe; la 4ème, des voitures sans vitres ni bancs ni couloirs, n'était utilisée que par les indigènes. Mais la 4ème n'existait qu'au Maroc. Je dormais couché dans les filets à bagages des compartiments, d'abord entre Fès et Oujda; ces fi-

lets étaient en vrai filet de grosse ficelle, avec des noeuds à tous les croisements, et le cadre, métallique, comportait une solide traverse au centre. Pour mon confort, j'avais un sac de couchage - (achat récent) - utilisé en matelas; pour le reste j'utilisais la vieille recette: se mettre la traverse au niveau de la ceinture, et s'étendre au mieux. Ça faisait une couchette sympathique, du moins pour les moins de vingt ans. Crevé par les jours précédents, et surtout par la visite de Fès menée à un train d'enfer, je dormis les quatre heures que permettait l'horaire, ne me réveillant qu'un instant à Taza dans le bruit de vapeur du dépôt de locomotives. A Oujda, au petit matin, douane, changement de train, nouveau compartiment vide, et re-filet; rendormi comme une masse jusqu'à Tlemcen. Là, j'ouvre un oeil.

Au-dessous, ça remuait et ça parlait arabe. Je vois de braves villageois en djellabas, qui ouvraient des baluchons et cassaient la croûte. Je ne risquais pas de me rendormir, aussi je descendis de mon perchoir - sans causer d'étonnement, tout le monde m'avait vu - et il restait une place pour moi.

En un rien de temps, ces braves gens avaient compris que je n'avais rien à manger, et mon voisin de droite m'offrit une part de son repas: impossible de refuser (et pas d'eau ni de permanganate pour tremper le raisin!). Il y eut plein de sourires de part et d'autre, faute de langue commune. C'est un souvenir plein de fraîcheur.

A Oran, le train suivant partait le soir pour Alger (400km). J'avais la journée, et Oran s'avérant sans grand intérêt, je pris mes pieds pour aller, par la route côtière, à Mers-el-Kébir, à 4 ou 6 km environ. Arrivé à cette grande rade, où la vie ordinaire avait repris, je compris sans peine ce qu'avait dû être le calvaire d'une flotte française subitement acculée, moralement comme physiquement, dans ce réduit entre une grande digue et une côte escarpée. Il y avait encore des traces de cette hécatombe: quelques cheminées et mâts émergeaient, et des alignements de cordages à fleur d'eau, soutenus par des flotteurs, marquaient les emplacements d'épaves entièrement submergées. J'ai pris des photos, pour montrer en France ces images pénibles et insolites.

Au retour, j'escaladai la colline de Santa Cruz, qui se dresse entre Mers-el-Kébir et Oran, offrant des vues au loin .

Le lendemain matin, j'étais à Alger. Une masse de courrier m'attendait Poste Restante, papa me pressait toujours plus de rentrer. Je retrouvai facilement la fameuse Suzanne et son Etienne, avec qui j'allai un après-midi voir le célèbre et immense Jardin Botanique, une

fabuleuse plantation d'arbres et de fleurs de l'Afrique entière, certaines espèces géantes formant des voûtes compactes... une vraie merveille, dans l'état d'entretien d'alors.

Je logeai chez le pasteur Raymond Leenhardt, qui avait, un an auparavant, marié religieusement, à Poissac même, sa soeur Roselène avec mon cousin Henri Hatzfeld. Je l'avais préavisé de ma demande d'hébergement, et bien que me connaissant à peine, lui et sa femme m'accueillirent cordialement, dans une grande simplicité.

Pendant les jours d'attente du paquebot sur lequel j'avais tout de suite réservé ma place, j'arpentai Alger à pied, déçu de ne pas retrouver, dans la Casbah, le caractère fier et un peu mystérieux des médinas marocaines. Les hommes en complet veston fatigué, portant des fez douteux, attablés des journées entières aux terrasses de petits cafés, dans les flon-flons d'une musique nasillée par les phonos, ce n'était pas très inspirant. Seul le beau "front de mer" à la française dominant le port, et la vue générale depuis les hauteurs, sur la ville blanche et la très vaste baie, réparaient un peu ces impressions.

En réalité, je ne voyais plus clair pour moi et j'étais mûr pour rentrer au bercail. Papa pressentait, écrivait-il, qu'on pouvait l'obliger à repartir pour Paris, et s'il devait le faire, il le ferait seul.

Le 3 septembre, j'embarquai sur un mauvais petit paquebot à vapeur, littéralement hors d'âge, de la Compagnie Générale Transatlantique (la même qui portait nos couleurs si haut sur l'Atlantique nord avec le Normandie, de 80000 tonnes, etc.): le Lamoricière.

C'était un bateau exécrable: il penchait à bâbord avant même d'avoir pris la mer; au moindre roulis, c'est tout juste s'il ne fallait pas s'accrocher, tant il prenait de la gîte du même côté. Ce n'est sûrement pas un hasard s'il coula dans l'hiver 41-42 sur le même parcours, emmenant très proprement ses passagers par le fond, car c'était en décembre et il n'y avait personne à proximité.

Non seulement il me laissa en vie, mais il me donna des festins de Sardanapale ! Il y avait à bord des réserves de vivres du type "Le Havre New York", et chaque repas était un banquet. Les serveurs, très attentionnés, vous glissaient: "Allez-y, reprenez-en encore, vous ne risquez pas de revoir ça là-bas." C'était la vérité toute nue.

On longea la côté algérienne, passant Oran, jusqu'à Nemours, à la frontière du Maroc espagnol; puis on coupa vers l'Espagne, restant dans les eaux territoriales espagnoles, puis françaises, jusqu'à Marseille. De grands panneaux tricolores étaient peints sur les flancs, comme sur les navires neutres. Je vivais sur le pont, dévorant des

yeux l'Espagne, heure après heure. Pour aller à Gibraltar, comment s'y prendre la prochaine fois ?

Devant les "bouches" du Rhône, presque arrivés, nous avons vu une baleine au large, à faible distance: bien sûr, rien qu'une longue ligne sombre dans l'éblouissement de la lumière de midi sur l'eau, mais le panache de vapeur du souffle, répété, c'était mémorable. La preuve...

A terre, j'ai essayé un petit restaurant en montant vers la gare Saint Charles, à droite dans l'avenue qui aboutit aux escaliers. On m'a demandé mes tickets de pain: je ne savais pas qu'il y en avait déjà, et "c'est bien parce que vous arrivez" qu'on me donna un tout petit peu de cette denrée rare. Les portions étaient minuscules. Fini, le Lamoricière.

Je roulai de nuit, avec un pénible changement à Toulouse-Matabiau, à l'heure où le corps refuse.

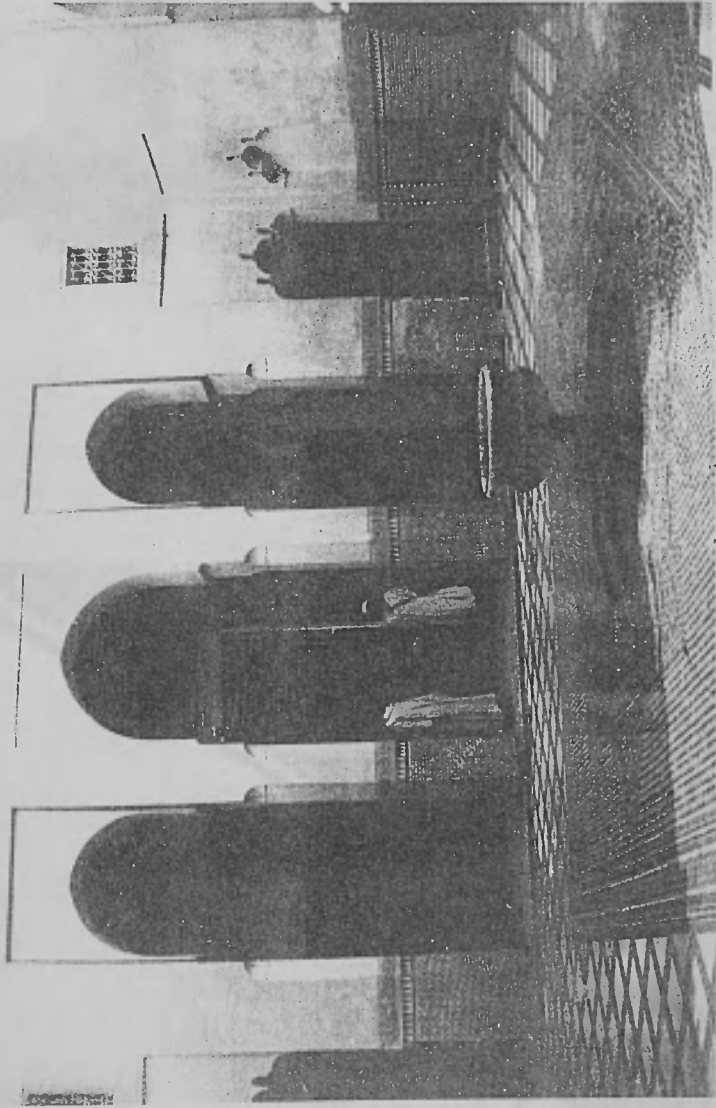
Le lendemain, j'étais dans les bras de mes parents, à Poissac, "par Tulle, Corrèze". Il y avait là aussi les maîtres de céans, mes oncle et tante Hatzfeld, Claire sans doute, ma grand'mère, la famille Kont rassemblée après des jours difficiles à Bordeaux, ma tante Annette relevant d'une opération exécutée là-bas dans le moment de l'occupation, puis transportée avec les siens, couchée encore, sur un matelas, dans un camion spécialement affrété... Philippe resté dans les griffes de l'armée était à Lyon, Etienne en exploration à Vichy, Clermont, Lyon et ailleurs, tant pour lui-même que pour éclairer les possibilités des uns et des autres en s'informant auprès d'amis, devenus collaborateurs d'hommes des "sphères dirigeantes" du moment.

Personne ne savait vraiment ce qu'on allait devenir, ce qu'il allait être permis de faire, ou non. Poissac ne pouvait pas être, plus qu'un court moment, ce havre de grâce qu'il était en train d'être pour la troisième fois en trois étés.

Mais on pouvait essayer de s'y reprendre, et la chaleur familiale qui y régnait, dans cet instant si incertain, demeurait comme un lambeau de protection sur ceux qui y étaient accueillis. La grande maison bruissait d'allées et venues, il y avait encore d'autres parents, des amis, dans le voisinage. C'était une belle fin d'été, le métayer apportait les fruits, poires, pommes. Ça vivait.

La BBC donnait toutes les heures des nouvelles de la bataille d'Angleterre, où des centaines d'avions combattaient et tombaient. Notre avenir se jouait là, et nous le savions. J'étais arrivé le 7 septembre et venais d'avoir 19 ans. Le 13, je crois, vint la rumeur qu'une réglementation nouvelle interdisait aux gens de couleur et aux

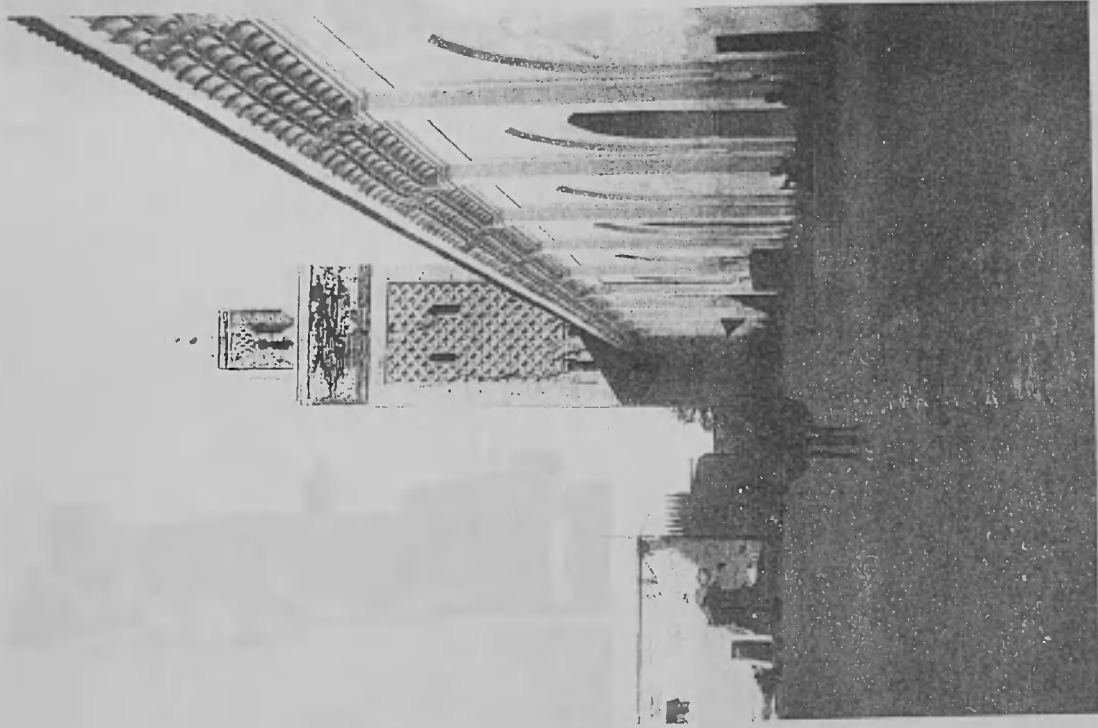
MARRAKECH, 25 Août 1940



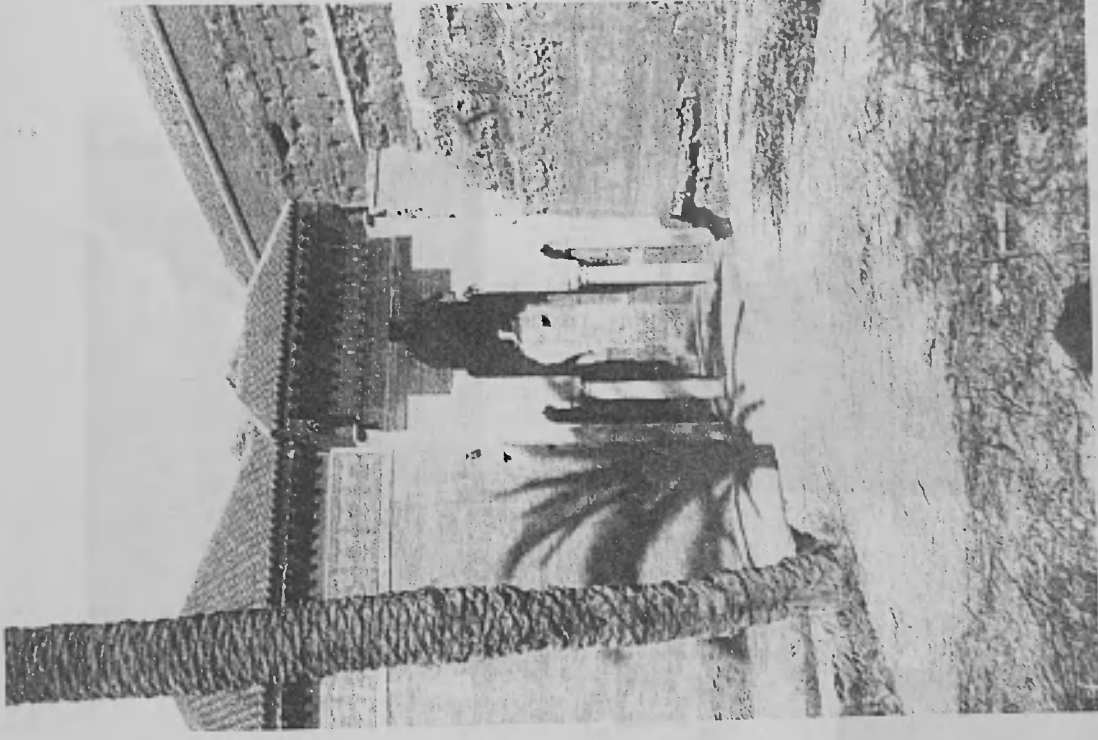
Palais de la Bahia

(Photo - J.M.x)

MARRAKECH, 25 août 1940



Mosquée Ben Youssef



Cour du Palais des Tombeaux Saâdiens

(Photos J. Mx)

PETIT ALBUM de MARRAKECH

(24-25-VIII-40)



Ag., marguide

ECOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE



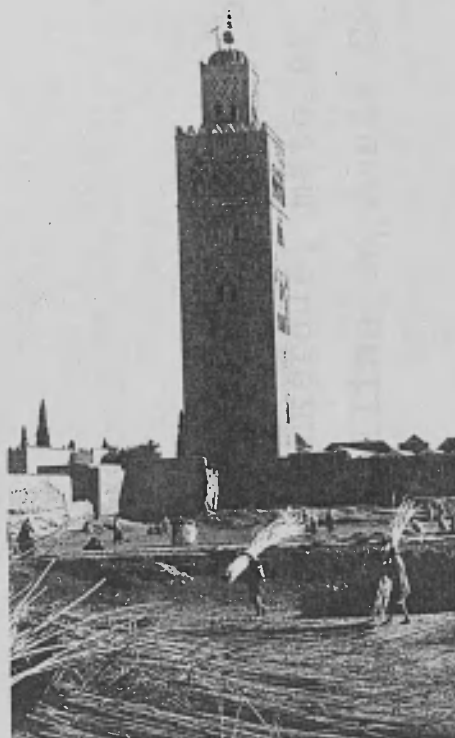
(Photos J.Mx)

PETIT ALBUM de MARRAKECH

(suite)



Rue



La Koutoubia

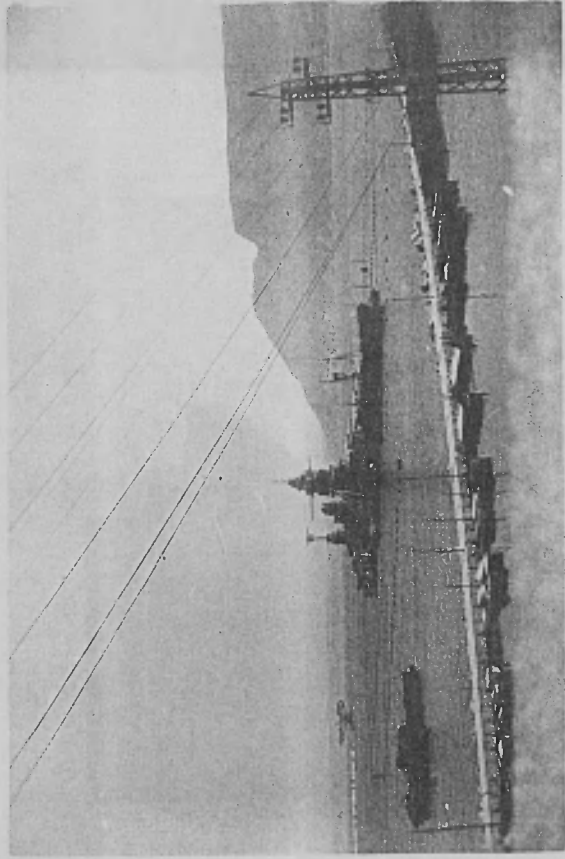
(Photos J. Mx)



Place Djemaa El Fna

M E R S - E L - K E B I R

(30 Août 1940)



Le cuirassé "Dunkerque" avec, plus près, le balisage d'une grande épave; à la proue du Dunkerque, mâte et cheminée d'un petit navire coulé. Au fond, colline de Santa Cruz derrière laquelle se trouve Oran.

(Photo J. Mx)

D'ALGER à MARSEILLE

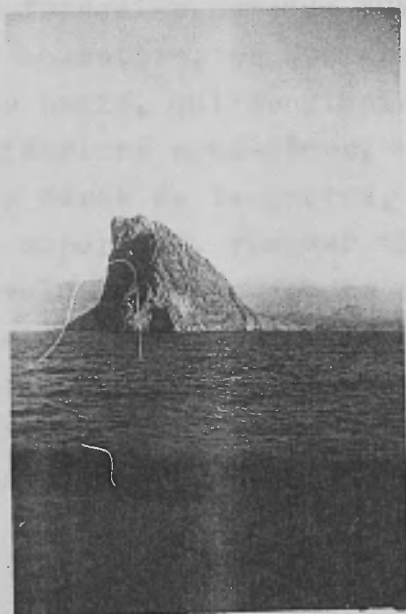
(3 AU 6 - IX - 40)

ALGER



Au moment de quitter
le port, le front de
mer du centre-ville

*Dernière l'avis "La Grandière",
le square Bresson, un des hauts lieux
de l'époque Française... Au fond à g.,
Fort l'Empereur.*



ESPAGNE

Le "Peñon de Ifach",
au nord de Benidorm,
vu du Lamoricière



MARSEILLE

Entrée dans le bassin
de La Joliette (sur le
négatif on voit Notre-
Dame de la Garde).

(Photos J. Mx)

israélites de pénétrer en zone occupée. Déjà, personne ne pouvait pénétrer en zone "interdite", qui comprenait essentiellement l'Alsace et la Lorraine.⁽¹⁾ En fait, toute la France dansait à l'heure allemande.

Mon souvenir est que papa, que la nouvelle situation touchait de plein fouet dans ses perspectives de pouvoir continuer à gagner notre pain à tous, descendit aussitôt à Tulle, m'emmenant avec lui, pour voir cela de ses yeux, et qu'ainsi nous avons lu ensemble l'avis ignoble, déjà placardé dans la gare même.

C'était, malgré toutes les évidences antérieures accumulées sur les politiques des nazis, un coup soudain et grave. Car cela posait sur-le-champ le dilemme fatidique:

- Fallait-il passer outre, et risquer ensuite les dénonciations, sanctions, poursuites etc. qu'entraîneraient les méthodes allemandes d'une administration française, devenue aux ordres du Reich ?

- Fallait-il se soumettre, se déclarer soi-même "juif" selon les critères ineptes des nazis, qui ne rimaient autrement à rien pour ce que nous nous considérons nous-mêmes, - et alors, en chaîne, renoncer à Paris pour la durée de la guerre, pour papa perdre son emploi de l'enseignement supérieur, risquer toutes les saisies d'avoirs en zone occupée, les exclusions des études supérieures, la perspective d'une vie d'errance et d'incertitude complète dans cette partie de la France où nous n'avions aucune implantation ni ressource ? Et comme les nazis l'avaient prouvé ailleurs, une suite beaucoup plus noire encore n'était-elle pas à craindre ?

+++

(1) Plus exactement (me rappelle André Daubas): La zone interdite comprenait douze départements du Nord et du Nord-Est, rattachés administrativement (pour les Allemands) à la Belgique. L'Alsace et la Lorraine furent annexées à l'Allemagne. Mais je crois bien que Vichy - accueillant ces deux faits devant le pays - faisait croire qu'il n'y avait pour ces territoires qu'un régime spécial de restriction de déplacements et de correspondance.

—
Visite à Fès(29-8-40)
—

"J'ai tant vu que je ne peux pas tout dire... J'ai vu les tanneurs au travail dans des sortes d'auges énormes se groupant comme des cellules d'abeilles, me trouvant sur un toit voisin où séchaient des centaines de peaux. J'ai vu l'intérieur d'une mosquée, chose infiniment rare et défendue en principe, - parce que j'étais sur l'édifice d'une école coranique voisine et que tous les rites se déroulent dans une cour rectangulaire, en plein air.

"J'ai visité des souks superbes, vu des broderies d'une rare finesse, assis en face du marchand, qui me traitait en ami, et à la fin m'invita à manger le couscous chez lui à ma prochaine visite. J'ai surtout vu d'interminables rues à la circulation fourmillante, les âniers répétant comme une litanie le "Bâlek ! Bâlek !" (attention !) indispensable pour éviter de coïncider les gens entre deux bâtts voisins ou un bât et un mur, car les ânes, ici, dédaignant leur réputation, ne s'arrêtent jamais, même quand cela serait utile.

"Nous avons parcouru des toits, visité une école indigène, un ancien palais, (nous sommes passés) dans une ruelle où on passe d'un tronçon à l'autre en montant dans l'obscurité un escalier à vis dans une tour.

"Fès est aussi féérique que Marrakech mais d'une autre couleur (ocre au lieu de rouge), d'une autre richesse (vêtements aisés, chevaux et mulets richement caparaçonnés...)

"L'après-midi... je fus invité par mon jeune guide dans un café arabe. En haut d'un petit escalier étroit, une pièce carrelée, aux murs blancs nus, sauf les instruments d'un petit orchestre d'accompagnement de chants. Par terre, au-delà d'une jonchée de babouches éparses, une douzaine d'hommes assis en tailleur, accroupis ou étendus, rêvaient, parlaient tranquillement ou bien jouaient à une sorte de jeu de dames. La plupart avaient un verre de thé à la menthe près d'eux, plusieurs fumaient le kif, c'est à dire le haschich(1). Vraiment on pouvait se croire aussi loin qu'on voulait de notre monde à nous, dans le temps et dans l'espace.

"Après cela nous sommes montés hors de la ville jusqu'aux tombeaux des Mérinides (beau nom mais édifice insignifiant), sur une des plus hautes pentes dominant Fès; nous y sommes arrivés - exprès -

(1) Je me rappelle les pipes, minces, longues, avec leurs minuscules fourneaux. Nous deux, dans un coin, mangions du raisin, assis dos à un des murs, et trempant nos grappes dans un seau d'eau mis à notre disposition

(29 Août 1940)



Mosquée Moulay Idriss
vue des toits de la Médersa
Attarine



Souk des tanneurs



Rencontre
dans une ruelle
couverte



La ville musulmane, vue en
s'élevant vers les tombeaux
des Mérinides

(Photos J. Mx)

pour l'heure de la prière, à 17 heures. On voyait toute la ville, absolument morte: les rues sont trop étroites pour qu'on y voie âme qui vive; personne sur les terrasses et les toits, pas un son... Et soudain, une mélodie étrange, insistante, comme un bourdonnement lointain. Aux cent soixante minarets les muezzins chantent et hissent les drapeaux blancs qui indiquent l'heure de la prière à ceux qui, d'en bas, n'entendent pas, car au fond des rues ça grouille et ça crie.

"Impression unique, barbare et solennelle, de ces ululements plaintifs et pacifiques de la prière musulmane."

(lettres des 29 et 31 août 1940)
